



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

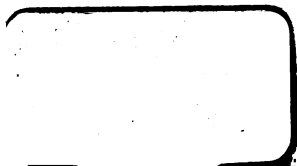
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Ed. originale

1/100
95 NF



Zahr. IV A. 30.



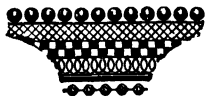
DÉBUT POÉTIQUE.

**IMPRIMERIE DE J.-B. GROS,
RUE DU FOIN-SAINT-JACQUES, 48.**

DÉBUT
P O É T I Q U E

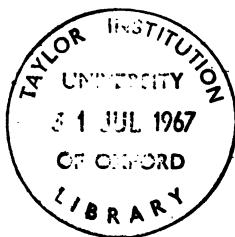
PAR

T.-E. DUNAIME.



PARIS.

CHARPENTIER, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 7.
1844.



ERRATA.

Page.

- 19. Originales *lisez* originales.
- 21. Les dieux même *lis. mêmes...*
- 37. En sons délicieux. *lis. en sons délicieux;*
- 49. D'un fils infortuné, protectrice chérie, *supprimez la virgule.*
- 55. Sous ces pas *lis. sous ses pas.*
- 1*b.* Le périssable argile *lis. la périssable argile.*
- 70. Charmer sa souffrance *lis. ta souffrance.*
- 90. Nécopole *lis. nécropole.*
- 94. Mais on l'admire davantage *lis. mais on l'aime davantage.*
- 133. Frasi *lis. frais.*
- 139. Frimats *lis. frimas.*
- 154. Baronnet *lis. banneret.*
- 199. Les a tu vu *lis. les as tu vus.*
- 201. Airs citadins *lis. airs pastoraux.*
- 210. Eux mêmes ils ont *lis. eux même ils ont.*
- 216. Qu'ont dégradé nos mains *lis. dégradés.*
- 218. Narrateur par folie *lis. novateur.*
- 221. Champs vaporeux *lis. chants vaporeux;*
- 224. Que croyez-vous qu'il fit? qu'il reconnût... qu'il se corrigéât *lis. qu'il fit? qu'il reconnut... qu'il se corrigea.*
- 312. Et conserverez *lis. et conservez.*
- 318. ἡ ποιησις *lis. ἡ ποιήσις.*

α

MONSIEUR C.-G. ÉTIENNE,

L'UN DES DOYENS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

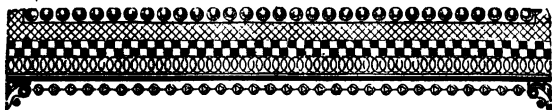
PAIR DE FRANCE, ETC.,

Hommage de profonde gratitude,

Offert par son neveu et son ami,

Em. DUNAIME.

Vovimus hæc tibi : tolle libens, redive Menander,
Nec te indigna, precor, carmina nostra putes,
Quanti sint inopum superi non munera curant;
Si pia mens donat, sunt pretiosa satis.



PRÉFACE.

Si jamais il fut permis à un écrivain de solliciter dans une humble préface l'indulgence de ses lecteurs, c'est sans doute à un jeune homme qui, malgré la défaveur attachée de nos jours aux ouvrages poétiques, n'a pas craint d'appeler sur lui l'attention publique, en s'exposant au grand jour de l'impression. Une pareille épreuve est délicate, hasardeuse, presque toujours fatale, nous le savons ; et, pour la subir avec sang-froid, il faut savoir se mettre au-dessus de l'opinion, ou posséder une entière confiance dans ses propres forces. Tel n'est pas l'esprit qui anime l'auteur du nouveau début poétique. Mieux que personne il a senti les désavantages de sa position, mieux que personne il

a su balancer les motifs qui devaient le détourner de sa résolution ou l'y confirmer.

Sans appui, sans prôneurs parmi les chefs d'une coterie toute puissante qu'il a constamment dédaignée, abandonné à lui-même, privé de tous les titres qui peuvent former aux yeux du public une recommandation efficace, livré d'ailleurs à des études étrangères à celles qui charmèrent les années de sa première jeunesse, il aurait pour toujours condamné le fruit de ses loisirs à l'obscurité la plus complète, s'il n'eût écouté que le sentiment de sa propre faiblesse; mais il est des séductions auxquelles on ne résiste pas; l'espoir du succès, même le plus léger, est pour tous ceux qui se piquent d'écrire en vers une tentation puissante, et il est bien difficile de ne pas y succomber, quand les encouragements de l'amitié se joignent aux suggestions d'un amour-propre que l'on condamne en soi-même, et que cependant on écoute quelquefois avec un plaisir involontaire.

Reprochera-t-on à l'auteur une faiblesse si naturelle? blâmera-t-on un philologue, plus familiarisé avec la culture des sciences qu'avec celle des belles-lettres, d'avoir osé s'essayer dans la langue si belle, mais si difficile des Racine et des Voltaire? Nous ne le pensons pas, car il lui serait trop aisé de se disculper à cet égard. Philosophe dans toute l'étendue du mot, peu jaloux d'une renommée qu'il lui eût fallu partager avec une foule d'écrivains dont il n'a jamais pu s'expliquer les succès, il voulait ne jamais sortir de sa tranquille obscurité; il allait même jusqu'à se faire gloire de cette abnégation, et il jurait par tous les dieux du Pinde que jamais son modeste portefeuille ne quitterait le fond de la cassette où il l'avait enseveli. Était-il bien sincère? Nous aimons à le croire; mais, malgré cette sage humilité, malgré la discrétion ou plutôt la défiance de soi-même qui le portait à laisser dormir dans un éternel oubli les légers enfantements de sa muse, il ne put en dérober la connaissance à quelques

personnes que des relations intimes mettaient, pour ainsi dire, de moitié dans toutes ses occupations ; des confidences involontaires trahirent en partie son secret, et le hasard voulut que la collection presque entière de ses opuscules tombât entre les mains de quelques amis dont la bienveillance justifiait du moins la curiosité. Un homme que la noblesse de son caractère et la solidité de son esprit nous ont rendu cher à plus d'un titre, M. le docteur C..., lut le manuscrit et parut en goûter quelques parties. Son suffrage, ses instances triomphèrent des scrupules du jeune écrivain ; et, convaincu qu'il aurait mauvaise grâce à lutter plus longtemps contre les intentions bienveillantes qu'on lui témoignait, l'auteur consentit à courir les chances d'une épreuve solennelle et décisive, en publiant son travail.

Toutefois, que d'obstacles n'a-t-il pas dû surmonter pour obtenir les honneurs de l'impression ! que de sacrifices lui a coûtés la vaine gloriole de livrer au public un travail dont il ne retirera certai-

nement aucun fruit ! Son livre n'était ni scandaleux, ni insensé, ni dicté par l'esprit de coterie ; aussi, dans un temps où le public ne lit guère que des gazettes, que des romans puérils ou licencieux, aucun éditeur ne voulait-il se charger, à ses risques et périls, de produire au grand jour un ouvrage qui ne présentait que très-peu de chances de succès, parce qu'il appartenait, disaient nos modernes Barbins, à la bonne et saine littérature ; étrange motif de récusation, il faut en convenir, à une époque qui s'intitule le siècle des lumières et du progrès.

« Réfléchissez, ajoutaient les malicieux bibliopoles ; aujourd'hui ce n'est plus à l'intelligence, aux sentiments généreux, c'est aux sens, c'est aux mauvaises passions qu'il faut s'adresser. La société actuelle ressemble à une vieille, tombée en enfance, que l'on ne peut plus amuser qu'avec des contes ou des recueils d'images. Les ignorants ne lisent que des livres composés tout exprès pour eux par d'autres ignorants, et les gens comme il faut, vaincus par

le dégoût, ont résolu de ne plus lire ce qui s'imprime aujourd'hui. A présent, comptez ce que Paris renferme d'hommes éclairés : sur neuf cent mille habitants qui peuplent notre capitale, à peine en trouverez-vous deux ou trois mille qui possèdent du goût, du tact, des connaissances solides en littérature, et qui soient capables d'apprécier les beautés des arts à leur juste valeur; ne vous étonnez donc plus de la rareté des lecteurs intelligents et de la défaveur où sont tombées les meilleures productions. Souvenez-vous que nous vivons sous le règne d'une populace, qui tendra toujours à porter dans la république des lettres la même anarchie que sur la scène politique. » Ce calcul, ces réflexions étaient justes; je n'avais rien à répliquer; mais j'avoue que la statistique de ces maudits libraires me remplit encore de dégoût et de mépris pour mes chers compatriotes.

Enfin, dénué de tout appui, rebuté par une foule de marchands de livres, à qui nous avons

généreusement offert la propriété de notre petit manuscrit, sans réclamer aucune indemnité, nous nous sommes vu dans la nécessité de subvenir nous-même aux frais d'une impression coûteuse, malgré l'extrême exiguité de nos moyens. Maintenant la faute est commise, il n'est plus temps de reculer, l'auteur le sent; mais il a du moins la consolation de n'avoir failli qu'à regret; et si ses lecteurs décident qu'en leur communiquant cet ouvrage, il a, comme tant d'autres écrivains, abusé de leur facilité, ils sauront sur qui doit peser la responsabilité d'un acte aussi téméraire.

Au reste, l'auteur se rassure, en pensant que le lecteur jugera son travail avec bonté, sans y attacher plus d'importance que lui-même. Il ne se fait point illusion sur la valeur du présent qu'il offre à titre d'hommage à la partie éclairée du public, il ne se dissimule pas l'imperfection de quelques opuscules qu'il a insérés dans son recueil. Il aurait voulu, pour en relever la faiblesse, y ajouter plu-

- sieurs poèmes dont l'étendue et l'intérêt eussent mérité peut-être un accueil plus favorable; mais, forcé par la médiocrité de ses ressources pécuniaires à se renfermer dans les limites les plus étroites, découragé d'ailleurs par l'indifférence que la majorité du public affecte aujourd'hui pour les ouvrages les plus estimables et les plus consciencieux, qu'elle sacrifie sans pudeur à de plates ébauches tracées par l'ignorance et la barbarie, il a cru devoir ne hasarder ici qu'une partie de son portefeuille, en se réservant toutefois le plaisir de publier plus tard des productions supérieures à celles qu'il fait paraître aujourd'hui, s'il est assez heureux pour trouver des lecteurs éclairés et indulgents. Nous serions donc peu surpris qu'on taxât son livre de pauvreté; mais, malgré son peu d'étendue, malgré son caractère d'apparente frivolité,
- le recueil que nous publions nous paraît posséder un mérite assez rare aujourd'hui : il est précis, assez varié; il ne renferme que des morceaux dont

le style , partie sans contredit la plus difficile de la composition , a été travaillé avec le plus grand soin, et nous sommes persuadé que cet avantage compensera suffisamment aux yeux de nos lecteurs l'absence des qualités qu'ils pourraient y désirer.

Quelques élégies , quelques échantillons de poésie lyrique forment la première partie de notre ouvrage. Dire que nous avons cherché à y peindre des sentiments vrais et touchants , à y reproduire des émotions que l'infortune nous a fait éprouver à nous-même , c'est dire que nous les avons destinés à ces âmes d'élite que la nature a douées de la sensibilité la plus exquise et la plus tendre , à ces cœurs privilégiés en qui elle a placé , pour ainsi dire , une source inépuisable de sympathies pour toutes les douleurs. Familiarisés comme nous peut-être avec le malheur et la souffrance , ils en reconnaîtront l'accent dans ces plaintives modulations ; ils s'associeront à la douce mélancolie que nous avons tâché d'y répandre , et nous nous estimerons heureux

s'ils peuvent y trouver un soulagement à ces peines, à ces blessures cruelles que la main du temps et les consolations de l'amitié peuvent seules guérir, par leur lente et salutaire influence.

Un esprit tout différent caractérise plusieurs opuscules placés dans la seconde partie de ce recueil. En nous élevant avec force contre les abus de la nouvelle école littéraire, nous n'avons fait qu'obéir à un sentiment de profonde conviction, nous avons cru accomplir un devoir, et sans doute nos lecteurs ne s'attendent pas à nous voir désavouer ici une doctrine que vingt années d'études consciencieuses nous autorisent à regarder comme la seule que puissent avouer le goût et la raison. De quel front oserions-nous louer les imitateurs de Shakespeare, de Goëthe, de Schiller, de Calderon, etc., lorsqu'en nous-même nous déplorons la médiocrité ou plutôt la grossière imperfection de ces ridicules modèles ? Le public est trop juste pour exiger de nous une pareille rétractation : la seule

obligation qu'il puisse nous imposer, c'est de reconnaître que l'absurdité d'un système n'exclut pas toujours le talent, et que parmi les auteurs que nous avons cités quelquefois sous des noms supposés, il est d'heureuses intelligences à qui peut-être il n'a manqué qu'un respect mieux senti pour elles-mêmes, qu'une direction plus sage, qu'une méthode plus judicieuse, pour se concilier l'estime des hommes vraiment éclairés, pour mériter l'approbation de ces oracles du goût, dont la voix, un moment étouffée par les cris d'une multitude aveugle, n'en prononce pas moins un arrêt sans appel, qui devance et représente le jugement de la postérité. La modération, la réserve qu'exigent partout les bienséances nous ont peut-être manqué quelquefois en attaquant nos adversaires : il est si difficile de garder une juste mesure quand l'on venge ou que l'on croit venger l'honneur national et défendre la cause de la vérité méconnue!

Quels que soient nos torts à cet égard, nous se-

2.

rions désolé qu'un sentiment de malignité portât le lecteur à dénaturer nos intentions, en appliquant aux personnes des critiques qui ne portent que sur des principes abstraits. Nous nous empressons de repousser à l'avance les imputations auxquelles de fausses apparences pourraient donner lieu sur ce point, et nous croirons nous être suffisamment justifié en rappelant aux écrivains censurés dans nos vers que la poésie satirique a aussi ses licences, et qu'il faut en rire, comme de ces fictions qu'on tolère et que l'on autorise même dans l'épopée.

Puissent ces modestes essais trouver auprès du public un accueil indulgent ! L'auteur y a peut-être quelques droits. Si la faiblesse de son travail est bien faite pour lui inspirer quelques craintes sur le sort qui l'attend, il peut du moins s'armer de courage en pensant qu'on ne l'accusera pas d'avoir contribué, comme tant d'autres écrivains, à la décadence et à l'avilissement de la littérature. Pauvre, relégué dans le rang le plus humble et le plus

obscur, il a mieux aimé languir que de s'abaisser au métier de manœuvre, en déshonorant sa plume par une foule de mauvaises productions, en compromettant sa réputation par quelques-uns de ces plagiats déguisés que la cupidité n'a plus honte aujourd'hui de vendre comme des compositions originales. Les cœurs généreux, les hommes vraiment instruits lui sauront gré sans doute de ce sacrifice ; il n'en demande pas davantage. Leur suffrage est le seul qu'il puisse ambitionner, s'il est vrai qu'on doive compter pour rien l'opinion d'une foule ignorante, partielle, étrangère à la connaissance du premier des arts et toujours prête à se passionner pour les plus ridicules innovations. Cette partie du public, qui forme actuellement l'immense majorité des lecteurs, a toujours été, il est vrai, la dispensatrice et l'arbitre des réputations dans les premiers moments ; mais, quelle que soit son influence à cet égard, tout homme d'honneur a peut-être le droit de s'écrier aujourd'hui :

Des fous, des charlatans déité bien-aimée,
 Patrone de l'erreur, trompeuse Renommée,
 Ton clinquant aujourd'hui ne saurait me tenter ;
 A trop de vils faquins il faut le disputer.
 Lorsqu'en juge des arts s'érige la sottise,
 Un succès est sans gloire, et mon cœur le méprise.

Puissions-nous, encore une fois, trouver grâce
 auprès de nos lecteurs ! Leur bienveillance ne serait
 pour nous qu'un encouragement à redoubler de zèle
 pour mieux faire, et, plus tard, animé par un vif
 sentiment de reconnaissance, mieux initié au secret
 de conquérir les suffrages du public lettré, nous
 nous applaudirions de pouvoir réclamer de son
 équité ce qu'aujourd'hui nous demandons à sa seule
 indulgence.





ÉLÉGIE PREMIÈRE.

Les Plaintes.

A MARIE.

- « Heureux qui peut te voir, t'aimer et te le dire,
Qui près de toi rempli d'une douce langueur,
Sous tes longs cils baissés peut surprendre un sourire!
Les Dieux même, Marie, envieraient son bonheur.
- » Mais plus heureux celui qui, brûlant pour tes charmes,
Dans sa main quelquefois sent tressaillir ta main,
Et peut lire en tes yeux, mouillés de tendres larmes,
Que son ardente ivresse a passé dans ton sein.
- » Parmi ceux dont les cœurs t'ont si longtemps suivie,
Quel amant fortuné, quel époux de ton choix,
Pourra te consacrer tous les jours de sa vie,
Et vanter le bonheur de vivre sous tes lois?
- » Marie! ah! si tu dois rejeter mes prières,
Du moins ne permets pas qu'un rival odieux,

Prodigue, à tes genoux, d'hommages moins sincères,
Vienne usurper le prix qu'ont mérité mes feux.

» Qu'un autre, pour te plaire, émule de Narcisse,
Chargeant de vains atours sa frivole beauté,
Cache sous les dehors d'un sentiment factice
Son coupable égoïsme et sa légèreté ;

» Qu'un autre, enorgueilli d'une illustre chimère,
Ivre du rang superbe où brillaient ses aïeux,
Te vante de son nom l'éclat héréditaire,
Et du faste des cours éblouisse tes yeux.

» Moi, pauvre, satisfait de mon humble naissance,
Déshérité du ciel, simple ami des neuf sœurs,
Je ne puis te promettre une vaste opulence,
Je ne puis te flatter du rêve des grandeurs ;

» Mais mon cœur est sans tache, et t'offre un pur hommage;
Insensible naguère au doux plaisir d'aimer,
Ce cœur n'a succombé que devant ton image;
Il aime enfin ; et toi, ne sais-tu que charmer ? »

Ainsi je soupirais ; ainsi, dans mon délire,
Pour la jeune beauté dont mon cœur est épris,

Du chantre de Théos j'osais toucher la lyre ;
 Je me flattais de vaincre un injuste mépris.
 J'espérais.... doux espoir, trop séduisante ivresse,
 Rien n'a pu vous bannir de ce cœur enflammé ;
 Ah ! trompez-le toujours, répétez-lui sans cesse
 Que Marie est sensible et que j'en suis aimé.

Aimé ! s'il était vrai ! si la jeune Marie
 Daignait me dire un jour : « Sois heureux, j'y consens ! »
 Si du moins un seul mot de sa bouche chérie
 Calmait le feu secret qui dévore mes sens !

Aimé ! Dieux ! qu'ai-je dit ? jamais, cruelle amante,
 M'accordas-tu jamais un regret, un soupir ?
 Jamais ton sein glacé, ton âme indifférente,
 Aux maux que tu causas surent-ils compatir ?

Rien ne peut t'émouvoir. Ah ! jeune infortunée,
 Pour prolonger le fil de tes jours languissants,
 Dans cet humble village à l'oubli condamnée,
 Tu veux dans les ennuis consumer tes beaux ans.

Tu crains l'hymen, tu crains qu'une imprudente ivresse
 Ne fane les trésors de ta frêle beauté ;

Tu crains de savourer la coupe enchanteresse
Où les jeunes époux boivent la volupté.

Bannis un vain effroi ! Non , jamais la nature
Ne se montra sévère au cœur qui suit ses loix ;
Mais toujours on la vit punir comme une injure
Le mépris d'une belle, indocile à sa voix.

Ah ! si de tendres feux alarment ta sagesse,
Ordonne, je saurai t'immoler mes désirs.
Puissé-je seulement te voir, t'aimer sans cesse ;
Un regard de tes yeux suffit à mes plaisirs.

Vœux tardifs ! vains regrets ! pourquoi t'ai-je connue ?
Pourquoi m'éblouissant d'un prestige imposteur,
Le Dieu qui fit briller tes attraits à ma vue
M'envia-t-il le don de fléchir ta rigueur ?

« Je ne puis être à toi. » Tu l'as dit , ah ! barbare ,
Tu l'as dit ; c'en est fait , je subirai mon sort ;
Il est porté l'arrêt qui me frappe de mort ,
L'arrêt qui tous les deux pour jamais nous sépare.

O toi qui m'as perdu , souviens-toi de ce temps ,
De ce jour où , fuyant les soucis de la ville ,

Je vins dans ce village, au retour du printemps,
Chercher l'ombre et la paix d'un séjour plus tranquille.

J'étais jeune, naïf comme on l'est au hameau ;
Au calme heureux des champs j'abandonnais mon âme ;
Je te vis : Dieux ! quel feu, quel délire nouveau
M'embrasa tout à coup d'une secrète flamme ?

Au sein de ce vallon, belle comme l'Amour,
Tu cueillais quelques fleurs, tu chantaïs sous l'ombrage ;
Je te vis, je t'aimai, mais ce fut sans retour ;
Je te vis pour ne plus oublier ton image.

Je te vis ; sur ton front, rougi par la pudeur,
Je crus lire un aveu, deviner un sourire ;
Tu parus un instant sensible à mon ardeur,
Tes yeux, tes yeux confus semblèrent me le dire.

Aujourd'hui, loin de nous, que fais-tu si longtemps ?
Sous le toit paternel, prisonnière, exilée,
Tu ne viens plus cueillir le bluet de nos champs,
Tu ne viens plus t'asseoir au fond de la vallée.

Je me lasse à chercher la trace de tes pas :
Dans le vallon désert, le soir, je vais t'attendre ;

**Triste, inquiet, j'appelle... hélas ! tu ne viens pas ;
J'écoute... mais ta voix ne se fait plus entendre.**

**Près de ce frais berceau, sur ce lit de gazon
Qui de tes pieds charmants garde encore l'empreinte,
En pleurant, que de fois j'ai prononcé ton nom !
Que de fois le ramier répondit à ma plainte !**

**« Berceau jadis si cher, bocage hospitalier,
Tout espoir m'est ravi, disais-je, elle m'oublie ;
Si je pouvais... mais quoi ! plus je veux l'oublier,
De son image, hélas ! plus mon âme est remplie.**

**« Myrtes, heureux lilas que ses mains ont touchés,
Trembles, dont elle aimait le sonore feuillage,
Mourez, laissez tomber vos rameaux desséchés ;
Elle ne viendra plus rêver sous votre ombrage.**

**« Oiseaux, cessez vos chants, fuyez loin de ce bois :
Ronces, couvrez la place, aujourd'hui délaissée,
Où je la rencontrai pour la première fois ;
Tout ici doit répondre au deuil de ma pensée. »**

**Cruelle, il est donc vrai ; sans ennui, sans désir,
Parmi les jeux chéris de la folâtre enfance**

Berçant avec gaité ta molle insouciance,
 Tu me gardes à peine un léger souvenir ;

Cruelle ! aux feux si doux du printemps qui t'éclaire
 Ton cœur n'ose s'ouvrir : tu languis sans amour,
 Comme la pâle rose ou la fleur solitaire
 Inconnue aux baisers des Zéphyrs d'alentour.

Mais la rose qui croît sous un obscur ombrage
 Vit à peine une aurore, et tombe sans honneur ;
 Ainsi s'écouleront les jours de ton jeune âge,
 Ainsi s'envolera l'espoir de ton bonheur.

Le Temps, qui fait tomber les fleurs de la prairie,
 Le Temps vole et s'apprête à flétrir tes beaux ans.
 Marie, il faut aimer, du matin de la vie
 Il faut mettre à profit les rapides instants.

Eh bien ! aimons ! du Temps, qui nous épargne encore,
 Fixons le vol léger dans les bras des Amours :
 Qu'ils enchaînent nos cœurs, qu'ils charment notre aurore,
 Qu'ils ferment, en riant, le cercle de nos jours.

Entends-tu cette voix ? c'est l'Hymen qui t'appelle :
 Viens dans son temple saint recevoir mes serments .

Viens, un lien de fleurs, une chaîne éternelle
Uniront aujourd'hui nos fortunés moments.

Cède, jeune beauté, cède, un dieu t'en convie.
Sur la foi de l'Hymen consens à ton bonheur :
Te plaire est le seul soin qui remplira ma vie,
T'aimer, le seul plaisir qui touchera mon cœur.



ÉLÉGIE II.

L'Hermite et le Voyageur.

« Prête secours à mon malheur :

Viens, bon hermite, accours à ma prière;
Par pitié, viens conduire un pauvre voyageur
Dans ce vallon où luit ta lampe solitaire.

» Égaré, palpitant d'effroi,

Las! sans appui, je traîne ma faiblesse;
Je marche, et du désert qui s'étend devant moi
La sombre immensité semble croître sans cesse. »

— « Où courez-vous? craignez la nuit,

Jeune imprudent, répond l'anachorète;

Tremblez : ce feu lointain dont la clarté vous luit,
C'est un spectre ennemi qui vous suit et vous guette.

» Venez, à l'enfant du malheur

J'ouvre toujours ma porte hospitalière ;
Je possède bien peu, bien peu, mais j'ai bon cœur,
Et je possède assez pour secourir un frère.

» Venez, je guiderai vos pas ;

Venez, ami, partager mon asile,
Ma couche de roseaux, mon modeste repas,
La paix de mon sommeil toujours doux et facile.

» Ici des agneaux bondissants

Autour de moi paissent sans défiance ;
Pèlerin, j'ai pour eux, pour leurs jours innocents
La pitié que pour moi montre un Dieu de clémence.

» Sur les flancs de ce vert coteau

Un peu de blé croît pour ma nourriture ;
Pour étancher ma soif plus loin coule un ruisseau ;
Je ne connais de biens que ceux de la nature.

» Sur mon sort ne gémissiez pas :

Je suis gaiement la loi des destinées ;

A l'homme, ô mon enfant ! passager ici bas,
Il faut si peu de chose et pour si peu d'années ! »

Pareille à la douce fraîcheur
Qu'aux champs flétris verse l'aube naissante,
Sa voix a ranimé le pauvre voyageur ;
Il guide, il affermit sa marche languissante.

Loin des cités, loin de tout bruit,
Dans un vallon s'élève l'hermitage,
Lieu cher au malheureux que le besoin poursuit,
Au piéton qui s'égare en un lointain voyage.

Jamais nul verrou, nul lien
Ne ferma l'huis de cette humble chaumière ;
Sa seule pauvreté lui tient lieu de gardien ;
C'est là qu'a pénétré le couple solitaire.

Pour égayer l'hôte nouveau,
Pour dissiper l'ennui qui le tourmente,
Du foyer, où fumait un vieux débris d'ormeau,
L'hermite a ranimé la flamme languissante.

De pain grossier, de simples fruits,
En souriant, il charge une corbeille ;

Il l'offre à l'étranger, et, par mille récits,
Abrège doucement les heures de la veille.

Partout éclate la gaité :

Près du foyer un jeune chat folâtre ;
Le grillon frappe l'air de son cri répété,
Et l'orme étincelant pétille au sein de l'âtre.

Mais las ! du pauvre voyageur

Rien n'adoucit la profonde tristesse ;
Pensif, enseveli dans sa morne douleur,
De pleurs et de regrets il s'abreuve sans cesse.

L'hermite en soupirant lui dit :

« Infortuné ! quel souci vous consume ?

Contez-moi vos malheurs : du chagrin qui vous suit
Épanchez dans mon sein la cruelle amertume.

» Parlez : dépouillé de vos biens,

Maudissez-vous la fortune ennemie ?

Pleurez-vous, sans espoir de briser vos liens,
Un amour malheureux, une amitié trahie ?

» En vain la Fortune éblouit ;

Ses dons sont faux, son éclat est frivole ;

Je plains le faible cœur que son poison séduit,
Je plains l'aveugle amant de cette aveugle idole.

» L'Amitié n'est qu'un nom flatteur,
Un vain fantôme, une ombre mercenaire
Qui s'attache en esclave au char de la grandeur,
Et fuit avec dédain les pas de la misère.

» A nos yeux, le fidèle Amour
Depuis longtemps n'est plus qu'un vain servage :
Dans le fond des déserts exilé sans retour,
De la seule colombe il est l'heureux partage.

» Insensé ! loin de votre cœur
Chassez un sexe imposteur et volage... »
Il dit, et tout à coup une vive rougeur
De son hôte interdit colore le visage.

Surpris de ce trouble imprévu,
A la clarté du brasier qu'il réveille,
L'hermite observe enfin les traits de l'inconnu ;
Le jour est moins brillant, l'aurore est moins vermeille.

Un front où siège la candeur,
Un sein voilé d'une gaze tremblante,

Des appas qu'embellit le fard de la pudeur, -
 Tout révèle à ses yeux une vierge charmante.

» Pardonnez, ô Dieu de bonté,
 Pardonnez-moi, dit la vierge éplorée ;
 Pardonne, bon hermite, à ma témérité,
 Si j'ai pu profaner ta retraite sacrée.

» Sensible au cri de la douleur,
 Vois sans colère une femme coupable :
 Triste jouet du sort, victime d'une erreur,
 Elle implore à genoux ta pitié secourable.

» Un lord de mes jours est l'auteur ;
 De ses vieux ans seule et douce espérance,
 Seul gage d'un hymen brisé par le malheur,
 Je devais hériter de sa vaste opulence.

» Bientôt à mes attraits naissants
 D'adorateurs une foule importune
 Vint prodiguer ses vœux et son frivole encens ;
 Ils m'aimaient, ou plutôt ils aimaient ma fortune.

» De ces flatteurs ambitieux
 Je dédaignai la troupe mercenaire ;

Un seul amant parut, il fut victorieux ;
Le seul Edwin trouva le secret de me plaire.

» Edwin, toujours simple, ingénu,
De l'art des cours ignorait l'imposture ;
Sans aïeux, sans fortune, il avait la vertu,
Il avait tous les biens que donne la nature.

» Le lis, qu'un souris du matin
A fait éclore au sein d'un vert bocage,
Le lis, j'ose le dire, était moins pur qu'Edwin,
Moins tendre que le cœur dont il m'offrit l'hommage.

» Mais souvent la plus belle fleur
Trompe nos vœux et passe avec l'aurore ;
Tel fut Edwin : bientôt il méconnut un cœur,
Un cœur que son seul nom fait palpiter encore.

» A sa flamme, à ses tendres feux,
Las ! j'opposais de cruels artifices ;
Avec un feint mépris j'accueillais ses aveux ,
Et de son désespoir je faisais mes délices.

» Enfin, vaincu par mes rigueurs,
Dans les déserts d'une terre lointaine

Le malheureux Edwin alla cacher ses pleurs ;
Là le trépas sans doute aura fini sa peine.

» C'est moi qui causai son trépas ;
Barbare, eh bien ! je veux punir mon crime ;
Dans le sein des déserts je porterai mes pas ,
J'irai chercher la mort auprès de ma victime.

» Oui, sur le rivage lointain
Où s'éteignit un amant aussi tendre ,
Comme lui succombant aux horreurs du chagrin ,
A sa cendre bientôt je mêlerai ma cendre. »

— « Arrête, abjure un tel dessein !
Cria l'hermite en tressaillant de joie ;
C'est Edwin qui te parle, oui, c'est ton cher Edwin ;
Éveline, vers lui c'est le ciel qui t'envoie.

» Enfin le bonheur t'est rendu ,
Ange d'amour, beauté tendre et fidèle ,
Le voilà cet Edwin que tu croyais perdu ,
Le voilà qui te jure une flamme éternelle.

» Bannis, bannis un vain effroi !
Edwin te voit, ô volupté suprême !

Il ne te fuira plus ; te fuir ! Ah ! c'est pour toi ,
Pour toi seule qu'il vit , pour toi seule qu'il aime.

» Ose te pencher sur mon sein ,
Viens dans mes bras , ô vierge enchanteresse ,
Sur mon cœur un moment pose ta blanche main :
Sens-tu comme il palpite et de joie et d'ivresse ?

» Edwin est à toi désormais ,
A tes genoux , il le répète encore :
Près de son Éveline enchaîné pour jamais ,
Il veut mourir aux pieds de celle qu'il adore.

» Toute la vie , hymen , amour ,
Embrasez-nous de vos plus douces flammes ;
Et du trépas pour nous lorsque luira le jour ,
Dans un dernier soupir confondez nos deux âmes. »



LE POUVOIR DE LA MUSIQUE.

A MADEMOISELLE APOLLINE CANTILENA.

Lorsque à demi voilé par un léger nuage,
L'astre amoureux des nuits vient embellir les cieux,
Souvent du rossignol, caché sous le feuillage,
J'écoute avec plaisir le chant mélodieux.

Sa voix jette en mes sens un trouble involontaire ;
De tendres souvenirs font palpiter mon cœur ;
Mon front pensif s'incline, et ma faible paupière
Laisse un moment couler des larmes de bonheur.

Alors un jour nouveau s'épand sur la nature ;
Tout sourit, tout s'anime à mes yeux enchantés :
Ce beau lac est plus frais, la brise qui murmure
Glisse plus mollement sur ses flots argentés.

Ainsi lorsque, frappant notre oreille attentive,
Fidèle écho des chants qui ravissent les cieux,
Votre voix, tour à tour douce, fière, plaintive,
Nous verse l'harmonie en sons délicieux.

Une touchante extase, un aimable délire
 Pénètrent dans les cœurs vaincus par vos accords ;
 Le vieillard s'attendrit, l'amant rêve et soupire ,
 Ou laisse en cris bruyants éclater ses transports.

Subjugué par votre art, du charme qui l'enivre
 Il savoure à longs traits la céleste douceur ;
 Dans un nouvel Éden il erre, il croit vous suivre ,
 Et des anges jaloux partager le bonheur.

Ah ! du trouble charmant qu'en lui vous faites naître
 S'il osait vous parler avec sincérité,
 Dans son égarement, vous le verriez peut-être
 Tomber à vos genoux, ivre de volupté.

« O Muses, dirait-il, quel est donc votre empire ?
 Quel magique pouvoir exercez-vous sur moi ?
 Fille de Beethoven, touche encore ta lyre ;
 Chante, le dieu des arts semble revivre en toi.

« Ah ! parle ! où puises-tu ces sons qui nous ravissent ?
 Du luth des séraphins pour toi sont-ils tombés ?
 Aux hymnes solennels dont les cieux retentissent
 Ton art victorieux les a-t-il dérobés ?

« Moins brillante jadis parut cette Corinne,
 Qui du chantre thébain balança le renom ;
 D'un ton moins inspiré, sur sa harpe divine,
 Cécile soupirait les malheurs de Sion.

« Tout fléchit sous tes lois, tout cède à ta puissance.
 Quand tu chantes, Zéphir craint de troubler les airs :
 L'onde suspend son cours, l'oiseau plane en silence,
 Et d'une oreille avide écoute tes concerts.

« Le ciel revêt son front d'une clarté plus pure,
 Il brille, il rit d'amour ; ces bois mêmes, ces bois
 S'agitent en cadence, et, par un doux murmure,
 Semblent avec ivresse applaudir à ta voix.

« Charmé des sons divins, des trésors d'harmonie
 Qu'Éole lui portait par un rapide essor,
 J'ai vu des arts, j'ai vu le céleste génie
 Descendre, et dans tes mains placer son sceptre d'or.

« O toi que mes sujets proclament leur idole ;
 Prends ce sceptre, a-t-il dit : tu dois en hériter.
 Des talents, de la gloire il est l'heureux symbole,
 Il t'appartient, toi seule as droit de le porter. »

» Règne sur l'univers dont tu fais les délices ;
Tu naquis pour lui plaire, il fut fait pour t'aimer.
Règne, comme autrefois ces déités propices,
Ces hôtes immortels qui vinrent le charmer.

» Brille, sois l'ornement d'un monde qui t'admire.
Si jamais tes accords cessaient de l'émouvoir,
Tes grâces, ton esprit, mieux encor que la lyre,
Sauraient sur tous les cœurs affermir ton pouvoir. »



ÉPIGRAMES FUNÉRAIRES.

AUX MANES

De Marie-Benjaminne-Victoire Etienne.



Dédicace.

A MADAME ÉMELINE SÉLIS.

O vous en qui tout m'intéresse,
 Vous qui, par un accord charmant,
 Joignez à l'austère sagesse
 Tous les attraits du sentiment.

De ces vers acceptez l'hommage;
 Comme à ma mère ils vous sont dus :
 A mes yeux attendris vous offrez son image,
 Et je crois voir en vous respirer ses vertus.

Ah! lisez avec indulgence
 Des chants que le cœur a dictés;
 Aimer est toute ma science,
 Et mon seul titre à vos bontés.

Agréez ce léger ouvrage :
 Pour l'égoïsme il aurait peu d'appas.
 Chloris, vous seule entendrez un langage
 Fait pour les cœurs tendres et délicats.

Du cygne, hélas ! la voix flexible et tendre
 De la foule aujourd'hui ne charme plus les sens :
 Seul, des impurs marais l'oiseau se fait entendre,
 Et trouve parmi nous des échos complaisans.

A ses côtés, sur un amas de boue,
 Du rivage indien j'ai vu le paon monté,
 Caracoler, glousser, faire la roue,
 Et mille sots admirer sa beauté.

Chacun vantait son gosier, son plumage :
 Par des accords plus doux, moi, jeune oiseau des champs,
 J'ai cru faire oublier son cri rauque et sauvage ;
 Personne, hélas ! n'a remarqué mes chants.

Un siècle ingrat a dédaigné ma lyre ;
 Mes vers n'ont pu toucher des cœurs glacés :
 Pour me venger, Chloris, daignez les lire,
 J'oublierai tout, si vous m'applaudissez.

D'un vain public que me fait le suffrage ?
 Je connais son faux goût et sa stupidité :
 Jaloux, je l'avoûrai, d'un plus noble partage,
 Je n'écris que pour vous et la postérité.

Atteindrai-je mon but ? Ah ! si je ne m'abuse,
 Pour nous, plus tard, luiront des jours meilleurs :
 Vainqueur des ans, comme ma jeune Muse,
 Votre nom du trépas bravera les rigueurs.

Mais dans la tombe, hélas ! une illustre mémoire
 N'est peut-être à vos yeux qu'un bonheur décevant ;
 Qu'importe ? espérez-la : le rêve de la gloire
 Nous sauve, au moins, Chloris, de l'effroi du néant.

Blâmez moins cette soif de louange et d'estime,
 Ce besoin de revivre au-delà du tombeau,
 Faiblesse des grands cœurs, ambition sublime,
 Qui soutient le génie et nourrit son flambeau.

Heureux, qui, sans orgueil, en mourant, peut se dire :
 « Comme une ombre, ici bas, je n'aurai point passé ;
 Les siècles entendront les accords de ma lyre ;
 O Temps ! mon nom par toi ne peut être effacé.



» Les Muses vont d'ici le porter d'âge en âge
 Jusqu'aux derniers confins du lointain avenir :
 A l'univers entier je laisse un héritage
 Qui lui fera peut-être aimer mon souvenir.

» Hélas ! dans les tourments d'un indigne supplice,
 Flétris par le besoin, tous mes jours ont coulé.
 Qu'importe ? il est un Dieu, j'espère en sa justice :
 Je pleure, mais demain je serai consolé.

» De Zofles en vain une foule orgueilleuse
 De mes nobles travaux a méconnu le prix :
 Sur mon front indigné, de leur bouche railleuse
 En vain tombent à flots l'insulte et le mépris.

» Qui sont-ils ? L'égoïsme a dégradé leurs âmes ;
 Vers un sol brut comme eux ils végètent penchés ;
 Jamais de la vertu les généreuses flammes
 N'ont fait luire un rayon dans leurs cœurs desséchés.

» Qui sont-ils près de moi ? Troupeau lâche et sans gloire,
 Vils esclaves de l'or, dans la brigade rampants,
 La fange attend leurs os, le néant leur mémoire :
 Seul je surnagerai sur l'abîme des temps.

» Viens donc, viens, Dieu puissant, j'ai rempli ma carrière :

J'ai connu, j'ai chanté tes chefs-d'œuvre divins :

Tranche mes jours, reprends ce dépôt éphémère ;

Sans tache et pur, je puis le remettre en tes mains.

» Et toi, Reine des arts, auguste Poésie,

Conduis-moi dans les cieux, au pied de ton autel :

Dans ton calice d'or verse-moi l'ambroisie ;

Verse, elle m'appartient, car je suis immortel. »

Songe riant ! agréable chimère !

Mais quoi ! j'en dois bannir le charme séduisant ;

L'Espérance est, Chloris, trop souvent mensongère ;

Mieux vaut encor ne songer qu'au présent.

Ah ! cent fois j'ai maudit le voile épais et sombre,

Qui vous cache aujourd'hui la lumière des cieux ;

A quoi bon ? Le Destin qui vous plongeait dans l'ombre,

Demain, peut-être, au jour rouvrira vos beaux yeux.

O combien sur nos fronts vous lirez de tendresse !

Mais si, pour vous, le ciel retarde ce bonheur,

Attendez sans dépit ; songez que de tristesse,

Que de maux à votre âme épargne sa lenteur.

Trop de pleurs ont déjà coulé de vos paupières;
 Déjà trop de soucis ont troublé vos beaux jours;
 Écartez loin de vous les ombres passagères
 Qui viennent quelquefois en obscurcir le cours.

L'âge heureux et brillant qui pour vous luit encore,
 Des fleurs de la gaité ne peut-il s'embellir?
 Le midi de nos ans, ainsi que leur aurore,
 Nous offre, croyez-moi, des roses à cueillir.

Pourquoi vous en priver? Grâce, esprit, aisance,
 Vous possédez, Chloris, tout ce qui peut charmer,
 Et la nature et l'art semblent d'intelligence
 Pour prévenir les vœux que vous pouvez former.

Aveugle, à nos regards vous n'êtes que plus belle;
 De leur touchant éclat vos traits n'ont rien perdu;
 Tel souvent le ciel tire une grâce nouvelle
 D'un nuage léger sur sa face épandu.

Égards, soins empressés, près de vous tout se trouve;
 L'Amour et l'Amitié vous prodiguent leurs biens,
 Et, sans l'attrait charmant qu'à vous voir on éprouve,
 Chacun contre vos yeux voudrait troquer les siens.

Votre époux, à l'éclat d'un noble caractère,
 Unit, vous le savez, les dons les plus parfaits ;
 La gloire de ses fils rejaillit sur leur mère :
 Que vous faut-il de plus pour combler vos souhaits ?

Si quelques souvenirs corrompent une joie
 Que votre cœur ne goûte qu'à demi,
 D'un regret importun si vous êtes la proie,
 Lisez ces vers que vous offre un ami :

Puisse le deuil touchant qu'a retracé ma plume
 Vous attendrir et non vous affliger :
 J'ai voulu de mon âme épancher l'amertume,
 Sans vous la faire partager.

Lisez : souvent d'autrui la douleur nous console ,
 Son charme sympathique adoucit nos chagrins ;
 Le courage renaît, la tristesse s'envole,
 Et le bonheur nous rend des jours purs et sereins.



PREMIÈRE ÉLÉGIE.*Les Regrets.*

O de l'homme souffrant que je plains le loisir !
Que chaque heure est pour lui lente à naître , à mourir !
Délaissé, s'il est pauvre, abreuvé d'amertume,
Le jour, dans les tourments il sèche, il se consume ;
De la tardive nuit il presse le retour,
Et, quand la nuit renaît, il appelle le jour.
Quelquefois il s'agite : un cri sort de sa bouche ;
Quelquefois immobile, il s'attache à sa couche,
Et semble, suspendu sur un gouffre béant,
Flotter entre la vie et l'horrible néant.
Oui, mais ses maux, du moins, lui laissent quelque trêve ;
L'illusion souvent aux noirs soucis l'enlève ;
Il espère, et, bercé par un songe flatteur,
Dérobe à l'avenir un instant de bonheur.
Malheureux ! pour moi seul il n'est plus d'espérance :
J'ai vu dans la langueur s'écouler mon enfance ;
Dès l'aurore, j'ai vu mon printemps éclipsé ;
Sept lustres de douleurs sur ma tête ont passé.

Sept lustres ! c'en est trop, ma carrière est finie ;
 Je suis las de traîner une lente agonie ¹.
 Tout m'abandonne, eh bien ! je saurai tout quitter ;
 La Mort met en ses bras, et je cours m'y jeter.
 Tendre appui de mes jours, âme sensible et pure,
 Objet aimé du ciel, toi sur qui la nature
 Répandit, à plaisir, de ses prodigues mains,
 Les dons qu'elle refuse aux vulgaires humains ;
 D'un fils infortuné, protectrice chérie,
 A qui trois fois j'ai dû le bienfait de la vie,
 Orgueil de tes enfants, modèle des vertus,
 Ah ! je te cherche en vain, ma mère, tu n'es plus.
 Tu n'es plus ! mot terrible, et qu'à l'égal d'un songe,
 Mon amour incrédule accuse de mensonge !
 Tu n'es plus !... coup affreux, fatale vérité,
 Qu'au loin repousse encor mon cœur épouvanté !
 Toujours je vois la Mort, trompant mon espérance,
 Te frapper dans mes bras, sur un lit de souffrance,
 Fermer tes yeux charmants, glacer ta faible main •

¹ Ces élégies ont été composées dans le cours d'une longue et cruelle maladie.

Que ma bouche muette, hélas ! pressait en vain.
 Devais-tu succomber, belle et si jeune encore ?
 Lis charmant, que pour nous les cieux firent éclore,
 Ne pouvaient-ils suspendre un jour encore, un jour,
 L'arrêt dont la rigueur t'enlève à notre amour ?
 Quel pouvoir ici-bas, quelle fausse balance ¹
 Du juste et du méchant pèse la récompense ?
 Quoi ! tandis que d'éclat le crime environné,
 Comme un arbre opulent et de fruits couronné,
 Superbe, invulnérable aux coups de la tempête,
 Lasse la faux du temps qui frappe en vain sa tête ;
 Faut-il que la vertu, fragile et triste fleur,
 Se flétrisse si vite au souffle du malheur !
 A languir un moment, comme toi, destinée,
 Éclore le matin, le soir elle est fanée ;
 Elle expire, elle tombe, et les vents, sans pitié,
 Cachent sous le limon son front humilié.
 Candeur, chaste beauté, grâce toujours nouvelle,
 Elle possédait tout, tout nous charmait en elle.

¹ Cette balance n'est fausse que selon nos idées. Les vues de
 la Providence ne sauraient être les nôtres.

Hier quel doux éclat ! quel néant aujourd'hui !
Hormis son souvenir, tout s'est évanoui.
Ombre chère et sacrée, oui, voilà ton image ;
Mais du sort aujourd'hui que t'importe l'outrage ?
Tout est fini : tu dors, insensible au malheur :
La tombe a pour jamais assoupi ta douleur.
Ah ! je te vois encor, pâle, éteinte, immobile,
Sur le sein d'un époux penchant ton corps débile,
Me bénir, saluer par de touchants adieux
Tes amis qui pleuraient en détournant les yeux.
Déjà des cieux pour toi s'entr'ouvrait la barrière ;
Déjà d'un corps mortel secouant la poussière,
Tu semblais, comme un ange, attendu d'ici-bas,
Fuir, revoler à Dieu qui te tendait les bras ;
Mais du trépas en vain le froid t'avait glacée,
Ton œil appesanti, ta paupière affaissée,
A l'instant où ton ombre allait prendre l'essor,
S'ouvraient, se ranimaient, pour nous sourire encor.
Toujours retentiront, dans mon âme attendrie,
Les derniers sons formés par ta bouche chérie.
Malgré mon désespoir, oh ! quel charme divin,

En t'écoutant parler, faisait battre mon sein !
 Quel feu de sentiment, quels élans de tendresse
 De ta douce éloquence animaient la tristesse !
 Muet, je t'admirais... O délire ! ô transport !
 Ta voix à mes regards embellissait la mort.
 Ses tons plaintifs, tremblants, ses accents pleins de larmes
 A ta langueur encor prêtaient de nouveaux charmes.
 A l'heure où, devant Dieu, s'élève sur l'autel
 Des vœux d'un peuple entier le tribut solennel ;
 Au milieu d'une nef majestueuse et sombre,
 Dont l'œil au loin voit fuir les colonnes sans nombre,
 Lorsqu'un être infini se révèle à nos sens ;
 Sur la harpe aux fils d'or, sur l'orgue aux saints accents,
 Pour subjuguier nos cœurs, si quelque heureux génie,
 Cadençant avec art sa touchante harmonie,
 De David éploré semble imiter la voix ;
 Du sonore instrument, animé par ses doigts,
 Tel s'exhale en soupirs un hymne doux et tendre,
 Qui des célestes chœurs vers nous semble descendre.
 Tel le cygne, blessé par l'ongle d'un vautour,
 Aux champs qu'il va quitter jette un adieu d'amour,

Pleure sa fin prochaine , ouvre ses blanches ailes ,
Et s'envole en chantant aux voûtes éternelles.

DEUXIÈME ÉLÉGIE.

Les Adieux.

« Approche , disais-tu d'une mourante voix ,
Approche , ô mon cher fils , pour la dernière fois ;
Viens entendre les vœux d'une mère qui t'aime :
Dieu m'appelle , je touche à mon heure suprême ;
Enfin je vais trouver un terme à mes douleurs.
Si ce fatal instant me coûte quelques pleurs ,
Si je dois aujourd'hui regretter l'existence ,
O mon fils ! c'est pour toi qu'isole mon absence ,
C'est pour toi que je perds ; mais , hélas ! au Destin
De mes maux en secret je demandais la fin.
En vain d'un art trompeur la stérile ressource
De mes jours épuisés ranime encor la source ,
En vain l'espoir te rit , mon fils , il n'est plus temps :

Le sort a prononcé, je cède à mes tourments,
Je meurs; un froid cruel, errant de veine en veine,
Fait frissonner mon corps et glace mon haleine.
Adieu! puisse le ciel, quand je ne serai plus,
Récompenser tes soins aujourd'hui superflus!
Mais, quel que soit ton sort, pense à ta pauvre mère :
Viens visiter souvent sa tombe solitaire.
Embrassons-nous encor ! J'expire, sois heureux :
Mon ombre va sur toi veiller du haut des cieux. »
Tu dis, l'affreux trépas te saisit à ma vue,
D'un soupir étouffé ta bouche me salue,
Et pour jamais, au glas du funèbre beffroi,
Le marbre roule, tombe et se ferme sur toi.
Plus de mère ! Ah ! jadis, quand sur mon front livide
La mort pencha le fer de sa faux homicide,
Ton instinct maternel, habile à la tromper,
Sut retenir le bras levé pour me frapper ;
Ciel ! et lorsque sur toi le coup fatal retombe,
Ma stérile amitié, sans crédit sur la tombe,
Ne peut joindre à tes ans, si vite moissonnés,
Le surcroît des beaux jours que tu m'avais donnés.
Loin de moi, dans les cieux tu fuis, tu vas m'attendre ;

Il ne me reste plus qu'à pleurer sur ta cendre.
 Un jour peut-être, un jour je pourrai te revoir ;
 Un jour ! s'il était vrai?... vœu charmant ! doux espoir f
 Un jour ! Ah ! je m'abuse, un vain songe m'égare ;
 Adieu ! l'éternité pour jamais nous sépare.
 L'éternité ! quel mot ! j'en frémis tout entier ;
 Mais Dieu parle... à sa voix j'ose me confier :
 Oui, pour toi si d'un corps languissant et fragile
 Les douleurs ont brisé la périssable argile,
 A ce pâle soleil, pour t'ouvrir d'autres cieux,
 Si l'ange de la mort a fermé tes beaux yeux,
 Là-haut du moins tu vis, tu sens, et de ton âme
 Les ombres du trépas n'ont pas éteint la flamme.
 Hélas ! qui donc aimer, s'il suffit d'un moment
 Pour nous ravir l'objet d'un long attachement ?
 Si l'être précieux, dont l'image adorée
 Devrait de tous mes jours embellir la durée,
 N'offre à mes yeux troublés, à mon cœur incertain,
 Qu'un fantôme suspect qui peut me fuir demain ;
 Si toujours épiant cette frêle victime,
 Sous des pas chancelants la mort creuse un abîme ?
 Amitié, doux instinct, n'es-tu donc qu'une erreur ?

- Dois-je écouter ta voix, quand le souci rongeur
Dans mon sein, sur mon front imprime l'épouvante
Et glace le baiser sur ma bouche tremblante ?
Que le plaisir est court ! que les regrets sont longs
A briser dans nos cœurs leurs sanglants aiguillons !
La joie effleure à peine, et le chagrin déchire.
O toi qui l'as voulu, j'adore ton empire :
Maître de l'univers, tes paternelles mains
De bienfaits, je l'avoue, ont comblé les humains ;
Me plaindre est une erreur, t'accuser est folie ;
Ma raison devant toi s'incline et s'humilie ;
Mais, surpris de mon sort, à moi-même odieux ,
De ce globe, en tremblant, je détourne les yeux.
Hélas ! de maux sans fin sa surface est couverte ;
Point d'âme qui n'y pleure un désastre, une perte ;
Point d'être à qui, grand Dieu, ce théâtre de deuil
N'offre un arrêt de mort, ne promette un cercueil.
Partout d'affreux débris, partout des flots de larmes.
Assiégé de périls, environné d'alarmes,
Chaque âge tour à tour, vain jouet du trépas,
Sur un vaste tombeau semble porter ses pas.
Cent siècles entassés dorment sur cette terre,

Là, cent siècles encor laisseront leur poussière,
 Souffrir, mourir, pour nous tel est l'ordre constant,
 Aujourd'hui la douleur, et demain le néant¹.
 Sort terrible ! Et pourtant, lorsque d'un pied timide
 L'homme devrait fouler cette route perfide,
 Ce sol toujours mouvant, prêt à le dévorer,
 Au milieu des écueils je le vois folâtrer :
 « Crédule passager, ris, » lui dit l'Espérance ;
 « Tremble ! » dit la Raison ; il rit sans défiance.



TROISIÈME ÉLÉGIE.

Le Tombeau.

Pour un dernier exil sans fin et sans retour
 Quand le juste quittant ce terrestre séjour,
 Livre aux vers du cercueil sa dépouille grossière,
 S'il est vrai que son âme, éclatante lumière,
 Feu sacré, pur rayon de la splendeur des cieux,

¹ Il ne s'agit point ici du néant absolu, mais de la dissolution des organes corporels.

Longtemps ont fait souffrir nos jeunes arbrisseaux ;
 Si tout à coup des airs une fraîche rosée
 S'échappe, et coule enfin sur la terre embrasée,
 Avec moins de transports, avec moins de plaisir,
 Deux rosiers vers le sol penchés, prêts à mourir,
 Se relèvent ensemble, abreuvent d'une eau pure
 Leurs rameaux languissants et leur pâle verdure.
 Moins joyeux, sur les mers, deux amis, deux nochers
 Du rivage prochain voient grandir les rochers :
 Les ombres de la mort déjà couvraient leur tête ;
 L'assaut grondant des flots, les coups de la tempête
 Avaient de leur esquif dispersé les éclats ;
 Ils luttent de concert, ils bravent le trépas,
 Et, vainqueurs des autans, qui frémissent de rage,
 Les yeux mouillés de pleurs, s'embrassent sur la plage.
 « Ma mère, disions-nous, tu nous fuis, tu n'es plus :
 Ah ! le ciel était seul digne de tes vertus.
 Plaire fut ton savoir, aimer fut ton génie ;
 Tous les yeux t'admiraient, tous les cœurs t'ont bénie :
 Le sort te frappe en vain, ton nom reste immortel,
 Ta mort est un triomphe et ta tombe un autel. »
 Souvent, lorsqu'à longs plis, des coteaux vers la plaine

Se déroulait du soir l'ombre encore incertaine ,
 Quand du beffroi plaintif , dans le hameau voisin ,
 Tintait à coups égaux le monotone airain ,
 Devant le Dieu des morts , pour l'ombre d'une mère ,
 Nous courions entonner l'hymne de la prière ;
 Puis , dans ce champ de deuil , triste et pieux séjour ,
 Passage où l'homme éteint s'envole sans retour
 Du monde qui finit vers le ciel qui commence ,
 Émus , saisis d'effroi , nous allions en silence ,
 Aux rayons pâlisants d'une morne clarté ,
 Saluer des tombeaux la sombre majesté .
 Là , des fleurs du pavot et du sombre hyacinthe
 Nos mains avec respect paraient ton urne sainte ;
 Là , nos yeux , abattus par le poids des douleurs ,
 Sur le marbre attendri laissaient couler des pleurs ;
 Nous embrassions ta tombe , et la tardive aurore
 Sous ton humble cyprès nous retrouvait encore .
 Mais ces jours sont passés , ils ne reviendront plus ;
 Pourquoi les rappeler par des vœux superflus ?
 Champs paternels , adieu ! Moûtier de Saint-Étienne ,
 Tour dont j'aimais à voir la flèche aérienne
 Étinceler au loin dans un ciel libre et pur ;

Clocher, dont les vitraux, teints de pourpre et d'azur,
 Sur un autel sans pompe, au fond du sanctuaire,
 D'un jour mystérieux répandaient la lumière,
 Je ne te verrai plus; près du tertre sacré
 Où sur ma mère, hélas! tant de fois j'ai pleuré,
 De ton perron moussu, de ton seuil en ruines
 Je n'irai plus fouler les blocs couverts d'épines;
 Sous ton cloître, aujourd'hui morne, silencieux,
 Je n'irai plus, rêvant aux délices des cieux,
 L'œil fixé sur leur voûte, et l'âme recueillie,
 Nourrir l'heureux tourment de ma mélancolie.
 Seule à présent l'effraie, au sommet de tes toits,
 En longs gémissements, la nuit, traîne sa voix;
 L'orvet, l'impur lézard, amis des réduits sombres,
 Sifflent sous tes arceaux, rampent sur leurs décombres;
 Nul passant ne s'assied sous tes vieux châtaigniers,
 Et du pâtre, le soir, regagnant ses foyers,
 A peine, par moments, le chant sourd et rustique
 Vient égayer l'horreur de ton deuil léthargique.
 Je te perds, mais c'est peu : triomphe, sort jaloux,
 Triomphe, je succombe au dernier de tes coups :

Va, ton acharnement a comblé ma misère ;
Triomphe , un long exil m'arrache encor mon frère.



QUATRIÈME ÉLÉGIE.

La Mélancolie.

Tendre mère ! à présent où chercher tes bienfaits ?
Un ami se remplace, une mère jamais.
Une mère est pour nous le céleste génie ,
L'ange que Dieu plaça sur le seuil de la vie ,
L'idole à qui tout doit ses premières amours ,
Le guide de nos pas , le soutien de nos jours ,
Le symbole sacré , l'image vive et pure
De cet être inconnu qu'on appelle Nature ;
Oui, sous des traits mortels c'est la Divinité ,
Source immense d'amour, de vie et de bonté ,
Ame de l'univers, puissance créatrice ,
Qui tend à l'homme enfant une main bienfaitrice.
Si j'ose ici de toi rappeler quelques traits ,
Pardonne, tendre mère, à ces vers imparfaits ;
Daigne à ma faible Muse accorder un sourire.

Ah ! si ma voix s'éteint, si ma tremblante lyre
Ne sait plus soupirer que des chants de douleur,
Toi-même, tu le sais, je le dois au malheur.
Dès mes plus jeunes ans, sa lente tyrannie
A tari dans mon sein les sources du génie,
A lassé mon courage, a refroidi mes sens,
A frappé de stupeur mes esprits languissants.
C'est lui dont le poison, dans mon âme glacée,
Flétrit le sentiment, étouffe la pensée,
Et, ternissant l'éclat du flambeau qui me luit,
Couvre mes yeux éteints des ombres de la nuit.
Feu sacré des beaux-arts, éternelle lumière,
Tu ne souriras plus à ma triste paupière.
Qu'un autre, plus heureux, conduit par ta clarté,
Vole, plein d'avenir, à l'immortalité !
Vainqueur de ses rivaux dans l'art du vieil Homère,
Qu'il aille un jour, qu'il aille, en embrassant sa mère,
Sur ses chevaux blanchis, d'un laurier triomphal
Poser avec respect l'hommage filial !
Moi, je n'ai plus d'espoir... La douleur, l'indigence,
De vingt ans de travaux voilà la récompense,
Et je dois, dans la foule à jamais égaré,

Trainer des jours sans gloire et mourir ignoré.
 Ignoré ! quel tourment ! pleure, jeune poète,
 Ton laurier séchera sur ta tombe muette.
 Jamais, les yeux baissés, ne viendra la douleur
 Y répandre une larme, y jeter une fleur ;
 Le buisson épineux, la stérile bruyère
 Couvriront en rampant ton obscure poussière :
 Pleure, du sombre oubli déjà le sein profond
 S'ouvre pour t'engloutir dans ses gouffres sans fond.
 Hélas ! si le fuseau des tristes Destinées
 Déroule encor le fil de tes jeunes années,
 Qu'il tarde à s'arrêter ! qu'il tourne lentement !
 Eh bien ! renonce à tout. La mort n'est qu'un moment :
 Ose la prévenir ; un léger sacrifice
 Peut de ta longue attente abréger le supplice.
 Ma mère, qu'ai-je dit ? tu me vois, tu m'entends...
 Oui, mais tu n'es plus là pour charmer mes instants,
 Pour mêler à ce fiel qui consume ma vie
 Du baume de l'amour la céleste ambroisie.
 Quel pouvoir désormais, quelle divinité
 Rendrait à mes printemps leur première beauté ?
 Avril m'étale en vain sa pompe enchanteresse :

Hélas ! ces frais Zéphirs dont l'aile me caresse,
 Ces prés semés de fleurs, où la Seine, à mes yeux,
 Égare en longs détours ses flots capricieux ;
 Ce sourire du ciel, dont la douce lumière,
 Comme un gage d'amour, vient consoler la terre ;
 Ces tapis émaillés, ces odorants berceaux,
 Où, par groupes bruyants, les folâtres oiseaux
 Semblent, du mois chéri, qui leur rend sa présence,
 En chœurs mélodieux saluer la naissance ;
 Rien ne peut aujourd'hui dans ce cœur agité
 Ramener le plaisir ni la sérénité.
 Murmurantes forêts, voluptueux ombrages,
 Pour d'autres que pour moi déployez vos feuillages ;
 Bercez sur d'autres fronts vos rameaux parfumés ;
 Mon cœur ne vous sent plus, mes yeux vous sont fermés,
 Et le seul souvenir à ma triste pensée
 Peut retracer encor votre beauté passée.
 Un poids brûlant m'accable et pèse sur mon sein ;
 En vain je me débats, je le repousse en vain,
 Rappelé, malgré moi, par la sombre tristesse,
 Sur mon sein palpitant il retombe sans cesse.
 A longs traits, ô douleur ! je bois ton noir poison.

Souvent un rêve horrible égare ma raison ;
 Souvent, d'un ciel brumeux, quand les humides voiles
 Font pâlir, dans la nuit, l'or tremblant des étoiles,
 Quand sur moi le sommeil épanche ses pavots,
 Un lamentable cri vient troubler mon repos :
 L'enfer m'appelle, il s'ouvre, et parmi ses victimes,
 Je crois rouler, sans fin, d'abîmes en abîmes.
 En vain mon bras au sol s'attache, se raidit,
 Le gouffre ardent sous moi toujours s'approfondit ;
 J'y tombe, et des démons, prêts à saisir leur proie,
 L'essaim semble hurler de fureur et de joie.
 Qu'ai-je fait pour subir ce funeste tourment ?
 Hélas ! le ciel le sait, mon cœur est innocent,
 Je n'ai point mérité son aveugle colère.
 Viens donc me rassurer, viens, ange tutélaire :
 Chaque nuit, s'il se peut, du séjour radieux,
 Du temple où Dieu sans voile apparaît à tes yeux,
 Daigne un moment quitter les splendeurs immortelles :
 Étends sur moi ta main, couvre-moi de tes ailes.
 Puissé-je désormais, tranquille, exempt d'effroi,
 Ne voir dans mon sommeil et n'entendre que toi !



CINQUIÈME ÉLÉGIE.

Les Souvenirs.

O ma mère, tu sais quelle fut ma tendresse :
Écouter tes accents, te voir avec ivresse,
Partager avec toi la coupe du malheur,
Au fiel que tu buvais mêler quelque douceur ;
Des grâces, des vertus, dont tu fus le modèle,
Graver dans mon esprit une image fidèle,
T'aimer, toujours t'aimer, c'étaient là mes plaisirs,
C'était là le seul bien qui complât mes désirs.
Alors tout me riait, alors, exempts d'orages,
Mes jours, à flots pressés, s'écoulaient sans nuages ;
Embelli par l'espoir de magiques couleurs,
Le monde ne m'offrait qu'une route de fleurs,
Où des plus riches dons que le ciel fasse éclore
Devait briller pour moi chaque nouvelle aurore.
Hélas ! depuis longtemps, à mon œil affligé,
De ce charmant tableau que la scène a changé !
Où sont ces verts taillis, ces grottes, ces prairies,
Asiles du repos, séjour des rêveries,

Où près de toi mon cœur, enivré de plaisir,
 Aux rayons d'un beau jour semblait s'épanouir ?
 « Viens, te disais-je alors, viens, ô ma tendre mère ;
 Déjà du jour naissant a paru la lumière ;
 Déjà blanchit au loin la cime des côteaux :
 Le printemps nous appelle à des plaisirs nouveaux.
 Vois-tu comme partout de ses tiges fleuries
 La blonde primevère a jauni nos prairies ?
 Vois ce léger brouillard, flottant à l'horizon,
 D'un long réseau d'azur couronner le vallon ;
 S'abaisser, et des cieus, dont la clarté s'épure,
 Tomber en gouttes d'or sur l'humide verdure.
 Vois comme tout s'anime au retour du soleil :
 L'astre du jour va poindre à l'Orient vermeil :
 Il part... d'un feu plus vif chaque objet se colore.
 Ces hauts taillis qu'à peine avait percés l'aurore,
 Des voiles de la nuit maintenant délivrés,
 Dessinent leurs contours, s'éclairent par degrés,
 Et font sur les massifs de leurs frais labyrinthes
 Briller d'un vert changeant les innombrables teintes.
 Quel éclat dans ces champs ! quel parfum dans ces bois.
 Que mille oiseaux divers remplissent de leurs voix !

Avec quels cris joyeux la folâtre hirondelle
 Rase des verts sillons la richesse nouvelle !
 Tout renaît comme moi ; des Zéphirs caressants
 L'haleine a ranimé la langueur de mes sens ;
 J'écoute leurs soupirs, je rêve avec délices ;
 Dans ces prés, dans ces fleurs qui m'ouvrent leurs calices,
 Je crois, plein des transports d'une douce gaité,
 Respirer à longs traits la vie et la santé.
 Viens : pour toi, le premier, à l'humble pâquerette
 Je veux, en frais bouquet, unir la violette ;
 Viens, suivons les détours de ce bois d'églantiers,
 Dont la rose en boutons parfume les sentiers,
 Où du soleil de mai, de clairière en clairière,
 Se glisse en jets flottants l'incertaine lumière.
 Hâtons-nous ! que crains-tu ? je guiderai tes pas ;
 Je brûle de t'offrir le secours de mon bras.
 Viens : cet air est si pur ! viens, sa douce influence
 Pourra calmer tes maux et charmer sa souffrance.
 Dans ces champs, dans ces prés semés de jeunes fleurs,
 Où de l'aube en tremblant étincèlent les pleurs,
 Près de ces alisiers à la cime ondoyante,
 Fiers de leurs longs bouquets, de leur neige riante,

Qu'en odorante pluie, au gré d'un vent léger,
 Sur les gazons blanchis ton œil voit voltiger.
 Courons avec gaité, courons sur la verdure
 Saluer le réveil de la riche nature.
 Non, je n'irai point seul; tu le sais comme moi :
 Peut-il être un plaisir que je goûte sans toi ?
 Puis-je un moment quitter l'unique et tendre amie,
 Le dernier des trésors qui m'attache à la vie ?
 A tes côtés, pour moi ces vallons sont plus beaux,
 Plus animés ces bois, plus brillants ces côteaux.
 Ces tapis d'émeraude à mes yeux semblent rire.
 Avec plus de douceur le rossignol soupire;
 Le torrent écumeux, la source qui jaillit,
 Coulent plus mollement dans leur humide lit.
 Tout s'embellit par toi, tout me remplit d'ivresse,
 Tout me dit : Fils heureux, redouble de tendresse :
 Ah ! si d'un autre feu tu dois brûler un jour,
 Sous les lois de l'Hymen, dans les nœuds de l'Amour,
 Puisses-tu retrouver les bienfaits de ta mère :
 Conserve-la longtemps ! — Songe, songe éphémère,
 Qu'as-tu dit ? elle meurt... Triste, désenchanté,
 L'Éden de mon enfance a perdu sa beauté.

Ces arbres sont flétris, ces fleurs décolorées
 Penchent sur les gazons leurs têtes éplorées,
 Les vents, en gémissant, font frissonner nos bois;
 Dans nos champs sans amours l'oiseau languit sans voir.
 Et le monde à mes yeux couvert d'un deuil immense
 De tout ce que j'aimais semble pleurer l'absence.
 Jours de félicité, délicieux moments,
 Caresses d'une mère, heureux épanchements,
 Tendres soins prodigués à ma débile enfance,
 Conseils, doux entretiens, dont l'utile influence
 Du flambeau de la foi, dans ce cœur épuré,
 Répandait chaque jour le feu vif et sacré;
 Je vous ai donc perdus... La trace du Zéphire,
 Le songe, enfant léger d'un nocturne délire,
 Avec moins de vitesse échappent à nos sens,
 Que ces biens dont l'amour combla mes premiers ans.
 Ma mère, c'en est fait : une sombre tristesse
 Flétrit mon jeune front du sceau de la vieillesse;
 Un lugubre nuage appesantit mes yeux.
 Hors de moi, fatigué de la clarté des cieux,
 Baissant à leur aspect mon humide paupière,
 Je cours, je te demande à la nature entière ;

Je t'appelle le jour, je t'appelle la nuit,
 Je te cherche, en pleurant, dans cet humble réduit,
 Dans ces lieux que naguère animait ta présence,
 Partout la solitude et partout le silence ;
 Partout le désespoir à mes sens égarés
 Peint ton image en deuil et tes traits éplorés.
 Chaque jour, étonné d'avoir pu te survivre,
 Je tends les bras au ciel, je demande à te suivre ;
 Et, las d'attendre encor, mon cœur impatient,
 Comme un siècle d'ennuis compte chaque moment.



SIXIÈME ÉLÉGIE.

Le Désespoir.

Que faire loin de toi ? Du mal qui me consume
 Dans quel sein déposer la cruelle amertume ?
 Seul, frappé de langueur, je n'ai plus de soutien,
 Plus de cœur qui devine et comprenne le mien,
 Plus d'espoir... Dieux cruels ! odieuse existence !
 Chaque jour, chaque instant ajoute à ma souffrance,

Et je balance encor ! j'hésite à prévenir
 Les tourments que m'apprête un lointain avenir !
 Si du moins le souris, les caresses d'un frère
 Charmaient comme autrefois ma peine solitaire,
 Si d'un être chéri la consolante voix
 Dans mon sein ranimé descendait quelquefois,
 Ah ! je saurais souffrir, et du sort qui m'accable
 Subir, sans murmurer, le joug insupportable.
 Une épouse surtout, par d'innocents attraits,
 Image de ma mère, eût calmé mes regrets.
 Ah ! si le tendre objet de mon idolâtrie,
 Si naguère la jeune et charmante Marie
 Avait su, plus sensible à de pudiques feux,
 Deviner mon secret, le lire dans mes yeux !...
 Marie ! ô dieux ! combien son époux l'eût aimée !
 Mais je me tus ; mon âme, inquiète, alarmée,
 Trembla de rencontrer aux pieds de la beauté
 Ce mépris déchirant qui suit la pauvreté.
 La pauvreté, disais-je, est l'égale du crime.
 Fut-il jamais pour elle un amour légitime ?
 Quel cœur daigne accueillir ses timides aveux
 Quelle beauté la voit sans détourner les yeux ?

Sexe égoïste et vain , je connais ta faiblesse :
 D'un amant sans éclat que te fait la tendresse ?
 C'est le luxe des cours , c'est l'appât des plaisirs
 Qui flatte ton orgueil et dicte tes soupirs.
 Pour qui s'épanouit cette naissante rose ?
 Pleurez , amours , pleurez : si jeune , à peine éclore ,
 On l'immole déjà ; sa beauté , vierge encor ,
 S'adjuge au plus offrant , se vend au poids de l'or .
 L'enchère est terminée , un vil Midas l'achète :
 Ces célestes attraits , cette grâce parfaite ,
 Ce sein charmant qu'un Dieu prit plaisir à former ,
 Tout tombe en son pouvoir ; seul il a droit d'aimer ,
 Il est riche... Edme est pauvre , il s'offre , on le rebute ;
 Ravalé par l'orgueil au niveau de la brute ,
 Plus malheureux encor , plus digne de pitié ,
 Sous le poids de la honte il rampe humilié.
 Il rampe , et je suis pauvre ! ô filles de mémoire ,
 Vous qui me promettiez la fortune et la gloire ,
 Vous , Muses , qui pour moi des roses du plaisir
 Coloriez en riant le flatteur avenir ,
 Vous m'avez donc trahi ! de ce songe éphémère
 Un souffle a dissipé la brillante chimère .

Parjures déités, je ne vous connais plus.
 Brisons, il en est temps, ces pinceaux superflus !
 Périsse sans retour l'idole du Permesse !
 Tombent ces vains autels qu'encensa ma jeunesse !
 De leur culte aujourd'hui détrompé pour jamais,
 Au laurier d'Apollon je préfère un cyprès.
 Des peines de mon cœur le cyprès est l'image,
 Il est l'ami des morts, il leur prête un ombrage.
 Ah ! puisse-t-il bientôt pencher sur mon cercueil
 Son front mélancolique et ses rameaux en deuil.
 Puisse-t-il, si d'humains une foule indiscrete
 De mes mânes venait profaner la retraite,
 Mollement balancé par l'aile du zéphir,
 Leur répéter le bruit de mon dernier soupir !
 Que dis-je ? Ah ! sous ces ifs dont l'abri solitaire
 D'un demi-jour si doux environne ma mère,
 Que ne puis-je demain partager son repos !
 O mort, ne tarde plus, verse-moi tes pavots :
 Ton sommeil me plaira dans cet asile sombre ;
 Là, comme les rosiers, consacrés à mon ombre,
 Je croirai refleurir avec chaque printemps.
 Plus de deuil, plus d'ennuis ; sur moi la main du Temps

N'appesantira plus le long cercle des heures ;
 Nul pied ne foulera ces tranquilles demeures ,
 Et le bruit des concerts modulés dans les cieux
 Seul en viendra troubler l'écho silencieux .
 Adieu , séjour de pleurs , sol maudit , terre impure ,
 Où triomphe le crime , où règne l'imposture ;
 A ce jour odieux , dont la clarté me luit ,
 Bientôt va succéder une éternelle nuit .
 Et toi , dont si longtemps l'amitié vive et sûre
 Du trait qui me perçait adoucit la blessure ,
 Toi dont les tendres soins , toi dont l'art bienfaisant
 Rendaient pour moi des jours le fardeau moins pesant ,
 Et , comme une enivrante et céleste rosée ,
 Versaient l'oubli des maux dans mon âme épuisée ;
 Témoin de mes douleurs , compagnon de mes jeux ,
 Daigne accueillir l'accent de mes derniers adieux .
 Adieu , Marie , adieu celle qui m'était chère ,
 Celle pour qui , voilés des ombres du mystère ,
 Pendant neuf ans entiers , sans espoir de retour ,
 Couvèrent dans mon sein tous les feux de l'amour .
 Adieu , Grâce et Ris , qui volez autour d'elle :
 Je ne la verrai plus , mais mon ombre fidèle ,

Même au sein d'un exil qui ne doit point finir,
 Lui gardera toujours un tendre souvenir.
 Qu'elle vive longtemps ! si le nœud d'hyménée
 Doit serrer de ses jours la trame fortunée,
 Enivré comme moi jusqu'au dernier moment,
 Que pour elle un époux soit un heureux amant !



SEPTIÈME ÉLÉGIE.

Le Délire¹.

Plus de regrets ; partons ! sur le bord de l'abîme,
 Effrayant ma raison du fantôme d'un crime,
 Vous m'opposez en vain le nom de l'Éternel :
 Faux sages, vous mentez, vous blasphémez le ciel.

¹ Nous espérons qu'on nous pardonnera les imprécations, les paradoxes sacrilèges que nous n'avons développés dans cette élégie que d'une manière absolument fictive, comme le langage du délire, comme le cri d'une âme égarée par le plus violent désespoir.

Le ciel, en créant l'homme, a dit à son ouvrage :

« Un cœur intelligent formera ton partage ;

Le bonheur est le but où tendront tes efforts. »

Mais il n'a pas voulu que dans ce faible corps,

Ainsi qu'en un cachot, son âme emprisonnée

Ne pût rompre le nœud qui la tient enchaînée.

Eh ! pourquoi prolonger d'insupportables jours,

Lorsqu'un moment suffit pour en finir le cours !

Ah ! pour moi si les soins d'une épouse chérie

Embellissaient encore un vain reste de vie,

Si d'un fertile amour les gages adorés

M'enchaînaient à l'hymen par des liens sacrés ;

Si, domptant la langueur d'un corps frêle et débile,

De la société membre du moins utile,

Je pouvais d'un ami, d'un père en cheveux blancs,

Alléger les malheurs, ranimer les vieux ans,

De la raison sans doute écoutant le murmure,

Mon cœur rendrait hommage aux droits de la nature ;

Mais je suis seul, souffrant, proscrit par le destin ;

Qui pourrait s'opposer à mon juste dessein ?

Tout homme ; dites-vous, tout homme à la patrie,

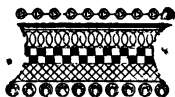
Esclave du devoir, doit compte de sa vie,

Et du Dieu qui me fit l'irrévocable loi
A ce joug rigoureux m'enchaîne malgré moi.
La patrie, insensés ! voyez s'il en est une
Pour le mortel flétri du sceau de l'infortune ?
Nommera-t-il patrie un monde détesté,
Où sur un vil limon le hasard l'a jeté ?
Ivre d'un fol amour, épris d'une chimère,
Doit-il prostituer le doux titre de mère
A l'avare cité dont l'orgueil inhumain
L'écarte avec horreur et lui ferme son sein ;
Marâtre, qui du pauvre opprime la faiblesse,
Et vend au crime heureux sa coupable tendresse ?
Vil esclave, doit-il mendier sa pitié ?
Doit-il tendre à l'insulte un front humilié ?
Il est libre en son choix ; la raison le dispense
D'un devoir sans objet comme sans récompense ;
L'amour ne dépend point du climat ni des lieux ;
La patrie est partout où l'on peut vivre heureux.
Dans les palais des grands, aux pieds de la fortune,
Sages, faites tonner votre voix importune ;
De leur foi qui s'éteint ranimez la ferveur ;
Montrez-leur dans les cieux le bras d'un Dieu vengeur ;

Mais souffrez que le pauvre, enfant de la poussière,
 Rebut du monde entier, vil fardeau de la terre,
 Quitte à l'égard du sort qui l'a déshérité,
 Puisse, au gré de ses vœux, mourir en liberté.
 Morphée, apporte-moi ce magique breuvage,
 Trésor des affligés, baume adoré du sage,
 Où l'homme sans espoir, usé par les malheurs,
 Puise, en te bénissant, l'oubli de ses douleurs..
 Dieu des infortunés, exauce ma prière :
 Que pour jamais fermant ma débile paupière,
 Loin du jour, que j'abhorre, aux portes du néant
 Un paisible sommeil m'entraîne doucement.
 Qu'il m'unisse à l'objet de l'amour le plus tendre,
 Qu'aux cendres de ma mère il joigne enfin ma cendre :
 Confondus par la mort, nos mânes satisfaits
 Dans le même tombeau reposeront en paix.
 Malheureux, qu'ai-je dit? quel noir démon m'inspire?
 Pardonne, Être éternel, pardonne à mon délire :
 J'ai méconnu ta loi, j'ai blasphémé ton nom;
 Pardonne, la douleur égarait ma raison.
 Mes yeux s'ouvrent enfin, je reconnais mon crime.
 Eh bien ! quand tu voudras, frappe, prends ta victime ;

Soumis et repentant, à partir toujours prêt,
Je saurai sans murmure attendre ton arrêt.
S'il se peut, cependant, sur ma longue souffrance
Jette, Dieu paternel, un regard de clémence;
Vers ma mère bientôt daigne me rappeler,
Près d'elle, dans ton sein, permets-moi de voler.
Aux lieux, où d'aulnes verts, d'épais bouquets de menthe,
La Bièvre aime à border son eau sombre et dormante,
Où le haut peuplier, le tremble, dont les vents
Font flotter et frémir les feuillages mouvants,
Voient, au sein d'un vallon, vingt sources fugitives
En méandres d'azur au loin croiser leurs rives;
Dans les champs où ma mère a vu finir ses jours,
Mes os avec les siens dormiront pour toujours.
Près d'un tertre sans art, là, de deux croix modestes
Le sceau religieux consacrera nos restes;
Sur nous, comme un ami plaintif et désolé,
Là, semblera pleurer le saule échevelé.
Sous ses rameaux pendants, sous sa pâle verdure,
La brise des vallons, avec un doux murmure,
Du parc de Gentilly, de ses plus belles fleurs,
A nos mânes charmés portera les odeurs.

La Pitié gravera sur une simple pierre :
« Passant, ci-git un fils, à côté de sa mère ;
A la fleur de ses ans il la vit expirer ;
Il la suivit : la mort n'a pu les séparer. »





LE CIMETIÈRE DE MONTMARTRE.

Tableau moral et poétique.

Parmi cette foule de promeneurs qui, chaque année, vont offrir un tribut d'admiration aux somptueux jardins du Père-Lachaise, il en est bien peu, mon cher Théophile, qui songent à porter leurs hommages au cimetière de Montmartre, à visiter un séjour moins brillant peut-être, mais aussi digne de piquer leur curiosité que la cité sépulcrale où dorment à grands frais les restes de l'orgueil et de l'opulence. A Montmartre, je ne sais quel charme secret vous attire et vous captive. Ce groupe de collines tour à tour arides et verdoyantes, qui forme un relief si pittoresque dans la perspective d'alentour, ce mont, dont le sommet domine l'enceinte

immense d'une ville enrichie de ses antiques dé-pouilles ; ces moulins aux longues ailes, qui cou-ronnent les tapis de gazon étendus sur ses croupes sablonneuses ; ces masses de rocs mutilés par les siècles ou par la main de l'homme ; ces sentiers étroits, sillonnant les flancs du coteau qui vit couler le sang des premiers martyrs de la Gaule, tout parle à vos yeux, tout surprend votre sympa-thie par de vives images ou de vénérables sou-venirs.

Il semble que le Cimetière, placé au pied du versant occidental de cette montagne, appartienne réellement au peuple, à cette masse de créatures hu-maines qu'on ne peut désigner par un autre nom. C'est le dernier asile du pauvre, le champ du repos pour le simple prolétaire : voilà peut-être le motif qui en rend la fréquentation si rare pour un monde frivole et dissipé ; mais, malgré l'indifférence ou plutôt le sentiment de dégoût qui semble écarter de ce séjour nos dédaigneux citadins, il est peu de

sites aussi variés, peu de perspectives aussi richement accidentées que celles qu'il présente aux yeux.

Brillantes échappées de vue, escarpements irréguliers et bizarres, inflexions d'un sol tantôt uni et nivelé avec une parfaite symétrie, tantôt coupé par de larges enfoncements ou renflé en légères collines, la nature n'a rien oublié pour embellir ce triste séjour ; on dirait qu'elle s'est plu, par un heureux caprice, à seconder l'effet que l'art a voulu y produire. Ici, vous voyez s'étendre de longues et spacieuses allées ; là, surgir d'humbles buttes dont les flancs parés d'arbustes sauvages s'inclinent en courbes onduleuses, et redescendent par une pente douce jusqu'au niveau du lieu ; là, s'abaissent de sombres ravins où croissent épars et confondus le pin larix, l'if noir, le mélèze, le saule pleureur, dont les longues branches pendent jusqu'à terre. Le frêne s'y balance auprès de l'arbre de Judée ; le tremble y frémit à côté du cèdre, et le lilas étale en riant l'in-

carnat de ses grappes violettes, comme pour tempérer le deuil du cyprès qui l'avoisine.

Du haut de l'éminence où se trouve l'entrée du Cimetière, la vue aime à suivre les contours sinueux de ces vallées ; elle se promène avec délices sur les verts ombrages qui les couronnent, elle s'arrête avec un doux saisissement sur les cimes diversement nuancées des arbres, qui, comme autant de génies tutélaires, semblent protéger le repos des tombeaux ; mais, si, quittant le point élevé où vous vous êtes placé d'abord, vous descendez pour contempler de plus près ce funèbre théâtre, un nouveau spectacle captive toute votre attention. Ouvrez-vous un passage à travers ces touffes épaisses de graminées et de fougères, pénétrez sous ces voûtes de fleurs, au milieu de ces tombes abandonnées ; ne vous semble-t-il pas qu'ici une lutte se soit établie entre la nature sauvage et la nature cultivée ? D'un côté les lichens grimpants, les chélidoines, les ronces, le lierre aux bras souples et nerveux étreignent les débris d'une

tombe fracassée; ailleurs les bardanes velues, les robustes verbascum étouffent sous leurs larges feuilles quelques pieds de pervenche perdus parmi les hautes herbes qui croissent çà et là : plus loin le troëne, le vitex aux baies verdâtres, l'éryngium armé de dards piquants, se mêlent, se pressent, s'entrelacent pour couvrir le fût d'un cippé renversé ou ensevelir sous leurs rameaux un marbre à demi rompu, dont l'épithaphe est effacée par la rouille et la mousse. Toutefois, si ces détails vous frappent par leur étrange aspect, par les combinaisons imprévues qu'ils présentent, l'ensemble du spectacle, la majesté du lieu portent dans votre âme une foule d'émotions bien plus vives encore. Quel tableau pour un poète, quelle source de méditations pour un sage, que la sainte horreur qui règne sous ces mélancoliques ombrages ! Là, rien qui ne tende à exalter le sentiment religieux, à nous rappeler les inflexibles lois du destin. Une main puissante y a pour ainsi dire écrit en caractères magiques la pen-

sée d'une vie future, et l'âme frappée d'une pieuse extase, aime à se perdre dans la contemplation de cette immense et formidable idée.

Je vous ai dit que le cimetière de Montmartre était le dernier asile du peuple ; toutefois vous auriez tort d'en conclure que son enceinte soit exclusivement consacrée aux restes de l'indigence. Cette vaste cité a ses départements, ses districts, ses quartiers privilégiés. On reconnaît ceux qu'habite le pauvre, aux longues files de croix qui s'élèvent sous les cyprès et projettent leurs ombres de loin en loin avec une imposante et morne symétrie. Les quartiers réservés aux classes supérieures offrent quelques monuments remarquables. Ici, vous lisez un nom célèbre dans les fastes de la gloire ou du génie ; là, vous tressaillez au récit d'une grande et belle action ; plus loin, vous rencontrez auprès de l'obélisque de granit érigé à la famille des Montmorency, une tombe d'où le prince de Saxe-Cobourg crie ven-

geance et maudit la cruauté des persécuteurs qui ont tranché le fil de ses jours :

« Les princes assis sur leurs tribunaux m'ont » jugé, les méchants ! ils m'ont poursuivi, ils m'ont » tué ! »

D'autres monuments plus illustres encore appellent vos regards et vos hommages. Quel ami des lettres pourrait quitter cette vallée de larmes, sans jeter quelques couronnes d'immortelles sur les restes de Saint-Lambert et de Legouvé, sans s'incliner avec respect devant le mausolée où repose l'ingénieux auteur des *Études de la Nature* ?

Parmi les épigraphes sentimentales, les inscriptions plus ou moins sincères qu'offrent les marbres de cette vaste nécropole, j'aurais voulu, mon cher Théophile, vous citer quelques épitaphes mémorables. Malheureusement j'en ai trouvé bien peu qui pussent flatter la délicatesse d'un homme de goût. En voici deux toutefois qui me paraissent mériter votre suffrage. La première est une apostrophe d'une

mère à son fils. Je me plais à la transcrire ici en toutes lettres :

Ci-gît : CORTEZI, né le... mort le...

Fleur brillante et fragile, en son printemps il tombe :

Il était de sa mère et l'espoir et l'appui :

Pour aider ses vieux jours elle comptait sur lui,

Et c'est elle aujourd'hui qui pleure sur sa tombe.

Que pensez-vous, mon cher Théophile, de ce monument d'éloquence tumulaire ? n'en êtes-vous pas enchanté ? L'idée de ce quatrain est commune peut-être ; mais quel lustre, quel brillant vernis de fraîcheur elle reçoit ici de l'expression ! N'y trouvez-vous pas une grâce touchante et naïve, une simplicité élégante qui charme le cœur et satisfait l'esprit, un parfum d'antiquité que nous cherchons vainement aujourd'hui dans les élégies de nos poètes les plus célèbres ? L'autre épitaphe est bien inférieure à ce petit chef-d'œuvre ; mais elle n'est pas indigne de votre attention. Lisez-la : je suis persuadé qu'elle ne saurait vous déplaire. C'est une

représentation qu'un époux est censé adresser à son épouse, pour la consoler de la perte d'un enfant bien-aimé.

Ici repose : V. ERLANGE, âgé de quatre ans.

Pourquoi pleurer, Emma, le sort du jeune Erlange ?

Vers un monde meilleur ton fils a pris l'essor.

Débile enfant naguère, aujourd'hui c'est un ange

Qui revit dans les cieux pour te chérir encor.

Voilà toutes les fleurs poétiques que j'ai pu recueillir à Montmartre : le bouquet est bien léger ; mais aussi que d'inspirations, que d'idées nouvelles j'ai rapportées de mon voyage ! O mon ami, si vous n'avez quelquefois parcouru vous-même un semblable séjour, n'espérez pas me comprendre : non, vous ne saisirez jamais qu'à demi le caractère des tableaux que ma plume a entrepris de tracer. Pour sentir de si grands objets, il faut les toucher des mains et des yeux. Allez donc quelquefois jouir d'un spectacle si bien assorti à la gravité de vos pensées, allez : une promenade de quelques heures à travers

le silencieux abîme où vient s'engloutir le flot des générations vous instruira mieux que la plus brillante et la plus pathétique des descriptions. Allez ; vous reviendrez triste, mais édifié : « Dieu seul est grand, » direz-vous.

Mais quel que soit l'éclat de ces riches sépultures, un intérêt plus tendre encore semble s'attacher aux quartiers qu'habitent les mânes de l'infortune. Ne soyez pas surpris, mon cher Théophile, de m'entendre parler ainsi. Le pauvre, vous ne l'ignorez pas, ne saurait être pour moi un objet de dédain ou de raillerie. Rappelez-vous nos anciennes conversations au pied du vieux sycomore qui ombrage votre petit hermitage de Gentilly. Ne l'ai-je pas toujours soutenu malgré votre obstination à combattre, avec l'arme du ridicule, des sentiments assez généreux cependant pour trouver quelque sympathie dans une âme aussi élevée que la vôtre ? La simplicité, l'obscur et modeste innocence ont aussi leurs charmes. Ce sont des fleurs sauvages perdues

dans les gazons de nos plaines. L'ignorance les méprise et les foule aux pieds ; mais le sage connaît tout leur prix et toute leur beauté. Oui, j'aime à le répéter, l'indigence elle-même sait nous intéresser, quand elle a la vertu pour compagne et pour ornement. Eh pourquoi ! je vous le demande, mon cher Théophile, ce pauvre, avec qui l'humanité tout entière s'identifie par la conformité des souffrances, aurait-il moins de droits à nos regrets que ces castes privilégiées dont la vanité semble se perpétuer dans le néant de la tombe et commander encore nos hommages ? Le pauvre ! on l'admire moins peut-être, mais on l'admire davantage. On ne prodigue point à sa cendre ces futilités distinctions que réclament les ombres superbes du riche et du puissant ; mais qu'en a-t-il besoin pour mériter une place dans nos cœurs ? Trop souvent le respect qu'impriment un rang élevé, un nom illustre étouffe cette tendre sympathie qui s'attache au malheur. Nous haïssons ce qui nous humilie ; un mouvement de dépit et de

secrète jalousie empoisonne toujours l'encens que nous brûlons devant les grands de la terre. Mais le pauvre ! a-t-il rien qui doive effaroucher notre amour-propre ? Il ne demande que de la pitié : pouvons-nous la refuser à son humble prière ?

Pour moi, je l'avouerai, jamais spectacle ne m'a paru plus attendrissant que les tributs de douleur offerts sur la tombe du pauvre. Voulez-vous en être témoin ? suivez-moi sur le théâtre de la mort, regardez ; ce modeste artisan qui conduit ses enfants au tombeau de leur mère, cette veuve qui s'agenouille avec une famille orpheline sur le tertre de gazon où reposent les mânes de son époux ; ce fils, cette jeune fille qui s'empressent de renouveler les guirlandes appendues au sépulcre d'un père ; quelle aimable solennité ! quelle fête plus capable de nous rappeler les mœurs et les antiques coutumes de l'âge d'or ! Portez vos regards plus loin : voyez ce jeune artiste se diriger vers le séjour où dort sous un humble pierre l'ami de son cœur, l'ami qu'il avait as-

socié à ses rêves de bonheur et de gloire. Chaque semaine il suspend ses travaux, il devance l'aurore pour s'acquitter du touchant pèlerinage qui doit adoucir un instant ses regrets et ses ennuis. Le chant matinal des oiseaux, la douce et vivifiante fraîcheur de la rosée, l'immense tableau qui de la colline s'étend jusqu'aux confins de l'horizon, ces magiques lointains où les reflets du crépuscule commencent à démêler les contours indécis des masses de verdure et des édifices confondus dans l'ombre, ces scènes tour à tour agrestes et brillantes qu'un long trajet développe et varie sans cesse à ses yeux, rien ne peut l'arracher à ses mélancoliques rêveries. Il marche dans l'attitude du recueillement, occupé d'une seule pensée, plein d'un seul sentiment qui absorbe toutes les facultés de son âme. Le voilà parvenu au sommet du coteau ; un moment il promène ses regards sur la vaste étendue des campagnes qui l'entourent : bientôt ses pas s'accélèrent, ses yeux s'animent, son cœur semble battre avec vio-

lence ; il descend. Suivons-le dans ce mystérieux sentier où se presse le lugubre feuillage des ifs et des thuyas ; il écarte les rameaux, il s'incline et baise la pierre que ses larmes ont déjà cent fois arrosée ; quel spectacle vient frapper ses yeux ! un orage a ravagé le petit parterre qui embellissait le dernier asile de son ami ; mais le mal est bientôt réparé par ses mains industrieuses. Avec quelle sollicitude il relève les tiges abattues par les flots de la pluie ! quelles tendres attentions il prodigue à ces plantes chéries dont la croissance perpétue sa douleur et son affection ! Ah ! ne dédaignez pas des soins si simples et si vulgaires en apparence : parmi les touffes embaumées qui couvrent cette tombe de leurs festons, il croit respirer avec le parfum de la rose l'âme pure et vertueuse de celui qu'il pleure, il croit sentir une émanation de sa céleste existence, et lorsque la brise vient frémir à travers le feuillage, il tressaille comme s'il entendait la voix de son ami qui soupire et l'appelle.

Qui pourrait contempler sans émotion ces épanchements de tendresse, ce culte d'amour offert sur les autels de la mort ? Ah ! si la religion venait un jour à s'éteindre dans le cœur de l'homme, elle renaîtrait bientôt à la vue des tombeaux. Touchantes leçons ! morale frappante et sublime ! Ici chaque pas, chaque station appelle un souvenir, réveille un sentiment, fait éclore une pensée empreinte de la plus sombre ou de la plus douce mélancolie. Ces tombeaux vous parlent, ces pierres ont une voix, ces légendes funèbres font retentir à votre oreille des paroles de désespoir ou de consolation, et chaque ombre, du fond de sa retraite sépulcrale, semble crier au passant que sa place est marquée auprès d'elle.... Et moi, au milieu de ces images terribles, parmi ces statues qui pleurent, ces marbres qui gémissent, combien de fois n'ai-je pas senti se rouvrir une blessure que le temps et la résignation n'ont pu fermer encore ! Combien de fois, ô Marie ! n'ai-je pas cherché des yeux le lieu où repose tout ce qui

m'était cher au monde ! cippes funéraires, arbustes, mausolées, j'interrogeais tout, je demandais à tout le dépôt sacré que j'avais laissé dans ce séjour. Enfin je l'ai retrouvé, ô la meilleure et la plus tendre de toutes les amies ! Oui, ce sépulcre est le tien ; c'est là que furent ensevelis tes restes ; c'est là que ton cercueil, avec un bruit sourd, tomba, s'engloutit dans le sein de la fosse profonde et disparut pour jamais à mes yeux : un peu de terre fut jetée sur ta froide dépouille, et les portes de l'éternité s'ouvrirent pour nous séparer sans retour. Ne plus te voir, ne plus tressaillir à ton sourire angélique ! ne plus entendre ta voix si consolante et si douce ! quel sort ! et le ciel a pu consommer l'affreux sacrifice qui nous arrache l'un à l'autre, moissonner ta jeunesse dans sa fleur, briser le seul lien qui m'attachât encore à la vie ! Seul, me voilà seul, et j'ai survécu à ta perte, j'ai résisté à l'excès de ma douleur ! quel dieu m'en a donné la force ? Toi, toi, sans doute. Du haut des cieux ton amour veillait

sur moi, tu répandais un baume céleste sur la plaie de mon cœur, tu émoussais pour moi les aiguillons déchirants du chagrin. Mais qu'est devenue cette tombe, cette modeste tombe où j'avais déposé ta cendre ? ah ! je la reconnais ; mais combien elle est changée ! l'églantier étend sur ton urne ses roses décolorées, les racines du vaciet ont fait éclater le marbre qui couvre tes ossements, le chardon épineux hérisse de ses dards l'étroite enceinte où tes mânes languissent oubliés. Le promeneur solitaire, l'insensible fossoyeur foulent aux pieds ta poussière obscure et déshéritée des honneurs que la mort éternise pour l'opulence. Ombre chérie ! pardonne, si trois années d'absence ont pu interrompre les soins que je devais à ta mémoire ; pardonne, tout sera réparé. Arbres sacrés qui balancez vos rameaux sur cette tombe, semez-la de parfums et de verdure ; croissez, multipliez vos guirlandes et vos grappes de fleurs. Désormais je viendrai cultiver vos jeunes rejetons et verser une eau pure à vos tiges languis-

santes ; chaque jour vous me verrez porter un bouquet d'immortelles sur ce monument en ruines, y réciter dans un tendre recueillement la prière consacrée au repos des morts, et mouiller vos feuilles de pleurs que mes yeux desséchés par l'infortune ne sont plus habitués à répandre. Fleurissez, arbres tutélaires ; sombres pavots, balancez vos corolles sur ces verts gazons ! l'isolement et l'abandon ne seront plus le partage de mon amie....

Voilà, mon cher Théophile, les tableaux que présente souvent le cimetière de Montmartre, voilà quelques traits de ce pathétique sombre et gracieux à la fois qui remue nos entrailles, qui répand dans nos âmes une tristesse plus attrayante que le plaisir même, et sanctifie nos pensées, en les reportant vers cette patrie céleste où la religion, appuyée sur l'espérance, nous montre le terme du dernier voyage. Ah ! sans doute, c'est parmi les tombes de l'obscur pauvreté qu'habite le deuil, c'est là qu'il règne sans faste et sans imposture, là qu'il effeuille sa cou-

ronne de soucis, qu'il épuise son calice de larmes et d'amertume. L'herbe croît autour des grilles de bronze qui emprisonnent les mausolées de marbre. Approchez ! que voyez-vous ? quelques oisifs avides de distractions , quelques étrangers curieux , indifférents , mais pas un ami , pas un. Quelle solitude ! quel sanglant démenti pour ces légendes enflées de titres et de vertus , peut-être imaginaires , pour ce pompeux étalage de regrets qu'un burin menteur a voués à la mémoire du riche qui n'est plus ! Hier il pouvait à peine compter le nombre de ses amis ; repu d'ennui , fatigué d'hommages , il semblait régner sur tous les cœurs ; à présent il n'a pas une main charitable pour faire à sa tombe l'aumône d'une pâquerette.

Détournez vos yeux ; arrêtez-les sur cet humble monument, entouré d'une bordure de buis ou d'aubépine en fleurs : quelle différence ! Voyez ce moelleux gazon qui en tapisse les contours , ces jacinthes , ces roses , ces fraîches pensées qui l'em-

augment de leurs odeurs ; ces guirlandes suspendues sur la pierre de grès ou fixées à la croix noire qui reproduit dans une épitaphe si vulgaire et pourtant si éloquente la devise de l'humanité : « Il souffrit et mourut. » Ici tout vous annonce que chaque aurore voit des êtres aimants saluer et embellir l'asile qui renferme l'objet de leurs plus chères affections. L'infortuné qu'ils pleurent mérite ces témoignages de tendresse, car il fut vertueux et bienfaisant. Oh ! que d'âmes nobles et généreuses, que de grands cœurs, après avoir languì dans l'obscurité, dorment peut-être sous ces tombes vulgaires ! Le mépris des hommes les a flétris, l'oubli les a dévorés... une main équitable devrait les venger, en écrivant sur la porte de leur séjour : *Aux vertus inconnues.*

Lieux rians et terribles à la fois, temple majestueux de la mort, riches domaines de l'imagination et de la mélancolie, que de fois vous m'avez vu, rêveur et solitaire, errer dans les détours de vos

bois, ou fouler aux pieds vos odorants parterres ! Mais si l'éclat du jour vous montre revêtus d'une pompe si auguste, combien le voile des nuits n'ajoute-t-il pas à vos sombres beautés ! « Pendant une longue soirée d'été, me dit un jeune homme qui m'accompagnait lors de ma dernière excursion au cimetière de Montmartre, j'étais venu visiter le séjour que nous parcourons aujourd'hui. Fatigué d'une course lointaine, accablé par la chaleur d'un ciel lourd et orageux, je m'étais assis sur un petit tertre ombragé par un massif de pins et situé dans une des parties les plus reculées du cimetière. Comme le soleil penchait déjà vers son déclin, je me proposais de ne faire qu'une courte station dans ce lieu ; mais le malaise, l'extrême lassitude me firent oublier cette sage résolution ; un sentiment de langueur s'empara par degrés de mes organes, et je ne tardai pas à tomber dans un profond sommeil. Cependant la nuit s'avancait, et je me trouvais toujours dans le même isolement. Près de deux

heures s'écoulèrent dans cet état, lorsque je m'éveillai. Jugez de mon étonnement en me voyant surpris par les ténèbres dans ce lieu sauvage et désert. Je portai autour de moi des regards inquiets. Le temps était semé de nuages grisâtres au travers desquels la lune jetait par intervalles une lueur pâle et blafarde, qui se reflétait sur tous les objets et faisait ressortir avec plus de vivacité les couleurs mélancoliques du tableau que j'avais sous les yeux. Ce spectacle m'émut d'abord et fit sur mes sens une impression plus singulière que pénible ; mais, en présence de la mort et de ses hideux attributs, au milieu d'une solitude immense où tout m'était inconnu, comment ne pas succomber à la crainte ? En vain je m'indignai de ma faiblesse, en vain je rappelai toute l'énergie de mon âme pour repousser les sinistres pensées qui venaient l'assaillir, il fallut céder. Vaincu par la peur, je me levai, je me mis à courir. Mes premiers pas furent rapides, mais mal assurés. Au moindre souffle de la brise, au moindre

frémissement du feuillage, je tressaillais, un frisson mortel parcourait tout mon corps et glaçait le sang dans mes veines. Cependant je poursuis ma course; mais plus j'avance, plus mon trouble s'accroît. Hors de moi, le sein haletant, les cheveux hérissés, je m'arrête, je recommence à courir, je m'arrête encore; mais déjà mes genoux s'affaissent, mes pieds s'embarrassent, glissent comme poussés par une force inconnue, et je tombe, en proie à tous les tourments de l'épouvante. Vous avez peut-être éprouvé quelquefois, au milieu d'un songe pénible, ce serrement de cœur, ces cruels étouffements, ces angoisses inexprimables qui semblent briser tous les ressorts de la vie, anéantir toutes les puissances de l'être moral, telle était ma situation. Mille terreurs, mille sensations plus terribles, plus déchirantes les unes que les autres, torturent mon âme. Trop faible pour me relever, je me roule, je me débats, agité de violentes convulsions. Une fièvre ardente précipite les battements de mon cœur, des

torrents de flammes traversent ma tête et consomment mon âme dans le plus affreux des supplices. Combien d'heures dura cette douloureuse agonie? Je l'ignore; mais la nature ne pouvait résister longtemps à une si violente secousse; un long épuisement succéda à la lutte qu'elle venait de soutenir; de défaillance en défaillance, je tombai dans une syncope décidée, et je restai sur le sol, immobile et privé de sentiment. Toutefois, le croiriez-vous, cette suspension de mes facultés, cette stupeur léthargique ne furent que passagères, et je repris bientôt l'usage de mes sens pour me replonger dans un délire plus calme, il est vrai, mais plus profond qu'auparavant.

Autour de moi tout semblait s'animer et se mouvoir. Des voix plaintives et mélodieuses sortaient de l'épaisseur du bois et se mêlaient aux accords des harpes touchées par un chœur d'esprits célestes. Tout à coup, je vis les urnes funéraires s'agiter, les tombeaux s'entr'ouvrir, et des fantômes s'échapper

de leur sein en poussant des soupirs prolongés. Leurs traits étaient livides, leurs mouvements lents et solennels ; les uns semblaient traîner avec effort les restes de leur ancienne existence ; d'autres se montraient animés d'une joie douce et pure ; d'autres, enfin, n'offraient à mes yeux que l'expression d'une tristesse morne et pensive. Parmi ces ombres, j'en remarquai quelques-unes dont l'attitude et la physionomie piquèrent ma curiosité. A quelques pas du tertre où j'étais étendu, une jeune vierge, autrefois promise à l'hymen, souleva le marbre d'un riche tombeau, au pied duquel elle s'assit tranquillement. Elle avait la taille et la beauté des anges. Sa tête était couronnée de roses blanches ; un voile de lin couvrait sa figure pâle, et ses paupières, bordées de longs cils noirs, laissaient échapper quelques larmes qui se mêlaient aux gouttes de rosée épandues sur les fleurs de sa tombe. Tantôt elle levait les yeux au ciel, tantôt elle les baissait vers un sarcophage voisin, comme pour y chercher

celui qu'elle avait aimé, celui qu'elle aimait encore, mais qu'elle ne devait plus revoir. Non loin de là, je crus apercevoir une mère qui sortait de son cercueil, et venait poser ses lèvres glacées sur la bouche d'un enfant qui l'appelait en lui tendant les bras. Ailleurs, un vieillard, enveloppé de son linceul, contemplait cette scène avec une douce satisfaction; un rayon de joie brillait dans ses yeux à demi éteints, « et moi aussi, semblait-il dire, j'ai connu le plaisir d'aimer. »

Soudain le théâtre prit une face nouvelle. Ces ombres, d'abord paisibles et recueillies, parurent s'agiter, s'appeler du geste, se poursuivre, et, couvertes de longues draperies, errer au milieu des bocages, comme les habitants de l'antique Élysée. J'étais tout entier à ce spectacle, absorbé dans cette espèce de vision, lorsqu'une pluie froide, s'échappant par torrents des nuages que chassait le vent d'ouest, vint frapper ma tête, et m'arracher à cette fantastique illusion. Quelques coups de tonnerre se

firent entendre un moment après, et leurs roulements, grossis par les échos et le silence de la nuit, allèrent retentir et expirer dans les profondeurs des massifs les plus reculés. Cet incident inattendu, cette heureuse diversion fut la cause de mon salut. Rappelé à moi-même, réveillé du songe effrayant qui m'avait agité, je me levai, faible, chancelant; le charme était rompu, le prestige s'était évanoui; tous les objets avaient repris, à mes yeux, leur calme et leur aspect ordinaires; et je regagnai, à la lueur des éclairs, l'entrée d'un séjour où j'avais juré de ne plus reparaitre, et que cependant je revois encore avec le plaisir qu'un passager goûte, après la tempête, à mesurer des yeux l'écueil où il a failli périr. »

Tel fut l'écrit de mon jeune compagnon, il me frappa; mais, malgré l'air de sérénité qu'affectait le jeune narrateur en contant cette aventure, je m'aperçus qu'il était vivement ému, et je me hâtai d'abandonner ces lieux, afin d'épargner à sa sensibilité une épreuve qu'elle n'avait déjà que trop longtemps subie.

Il s'en faut bien toutefois que le promeneur puisse, en quittant le cimetière de Montmartre, écarter les sinistres idées qui l'ont frappé; elles l'assiègent, elles le harcèlent encore sur la route qu'il doit suivre pour regagner la capitale. Cette route est bordée par les humbles demeures de quelques hommes laborieux dont la mort est tributaire. A chaque pas, à chaque moment, vos yeux y rencontrent les attributs de leur funèbre industrie. Partout vous apercevez une moisson de fleurs que les mains de l'enfance et de la vieillesse tressent en festons destinés à parer les tombeaux. Ces légères offrandes, aussi variées dans leurs formes que dans leurs couleurs, tantôt arrondies en cœur, tantôt roulées en couronnes, étendues en croix, parlent un langage symbolique à qui sait l'entendre. Cette vive blancheur vous révèle l'innocence et la pureté d'une jeune vierge que Dieu a rappelée parmi ses anges; cette teinte noire et lugubre vous indique la profonde affliction d'un cœur inconsolable, tandis que les

pétales dorés de l'immortelle retracent à vos yeux attendris la consolante image d'une éternité de bonheur et de gloire.

Au reste, ne croyez pas, mon cher ami, que ces touchantes pensées occupent les manœuvres qui composent les bouquets des funérailles. Non : leur âme ne connut jamais la mélancolie. Devenus, par une longue habitude, insensibles à l'effroi que cause l'appareil de la mort, ils rient, babillent ensemble, fredonnent des airs joyeux, que répète le robuste ouvrier en promenant son ciseau sur la pierre des sarcophages, tandis qu'à ses côtés s'ébattent de petits enfants qui commencent à se familiariser avec les formes et l'image de la tombe. A l'entrée du cimetière se trouve un atelier plus vaste que les autres et dont l'enseigne nous apprend que... Camus, *successeur de Languet, marbrier, entreprend la plantation des jardins et les entretient à l'année*. C'est peut-être une consolation pour le citadin, lorsqu'il franchit le seuil de ce lieu redou-

table, de penser qu'il peut assurer à l'ombre de ce qu'il aime la jouissance d'un gracieux parterre, qu'il verra chaque jour embelli de tout le luxe qui brille au Père-Lachaise ; mais cette charmante idée ne lui sourit pas longtemps ; il entre , il regarde ; le voilà triste, pensif, abattu : « Eh ! qu'important, s'écrie-t-il, ces fleurs, cette riante et belle verdure placées sur la sépulture d'un ami, s'il suffit d'un instant pour les perdre à jamais ? Qui peut se promettre une année, un jour d'existence après avoir contemplé ce que j'ai vu ? Une heure encore, et peut-être... » Il n'achève pas, et s'éloigne avec effroi.

Telle est l'impression que produit sur une âme sensible l'aspect de ces sombres et terribles beautés. Mais lorsqu'on a perdu de vue les fleuristes et leurs corbeilles funéraires, lorsqu'on a cessé d'entendre le grincement du ciseau qui glisse et crie sur le marbre ; lorsqu'enfin on se replonge dans le brillant tourbillon de Paris, alors ces lugubres nuages commencent à s'éclaircir ; tout s'efface, tout s'évanouit

comme un songe, et la mort n'est plus qu'un vain fantôme perdu dans les vapeurs du lointain. Le soir revient avec ses bals, ses concerts, ses attrayantes causeries; on s'agite, on s'étourdit, on oublie que le fantôme doit reparaitre un jour et que ce jour sera peut-être demain. Pour moi, dusiez-vous m'accuser de superstition, je n'ai pu, je vous l'avoue, à l'aspect des silencieuses allées du cimetière de Montmartre, me défendre d'un sentiment de religieuse mélancolie qui me suivra toujours : heureux, me suis-je dit en les quittant, heureux le sage qui, en présence du grand problème de la destinée humaine, sait garder un juste milieu entre la présomption et le désespoir; qui prend chaque matin la ferme résolution de vivre avec ses semblables, comme s'il devait toujours rester ici-bas, et de compter avec Dieu, comme s'il devait partir à l'instant même!





ÉPITHALAME

COMPOSÉ EN 1837

Pour le Prince Henri-Joseph, duc d'Orléans.

Rejeton de nos rois adopté par la France,
Vous, d'un trône naissant l'honneur et l'espérance,
Vous que dota le ciel d'un précoce savoir,
Vous que l'on vit toujours, esclave du devoir,
Modeste dans l'éclat d'une haute fortune,
Fuir d'un banal encens la vapeur importune ;
D'Orléans, c'est à vous que s'adressent mes vers.
D'un orgueilleux patron caressant les travers,
Trop souvent, je le sais, le dieu de l'harmonie
A vendre la louange abaisse son génie,
Et des noms les plus vils sordide adulateur,
Livra au mépris public un éloge imposteur.
Mais si parfois ce dieu, dans un honteux délire,
A des grands sans vertus prostitua sa lyre,

Il est d'autres héros que sa voix sait chanter,
 Par qui l'art peut et doit se réhabiliter.
 Parmi ces noms heureux souffrez que je vous cite ;
 Souffrez que d'un devoir ma Muse ici s'acquitte :
 Elle sait mal flatter, mais sa sincérité
 Ne peut, en vous louant, trahir la vérité.
 Et quel fils des neuf Sœurs, quel chantre du Parnasse,
 Dans nos fastes déjà ne marque votre place ?
 Prince, qui mieux que vous mérite notre encens ?
 Loin du luxe des cours, loin des lieux séduisants,
 Où des fronts couronnés l'imbécile jeunesse
 A la voix des flatteurs s'endort dans la mollesse,
 Aux sources du savoir dès l'enfance abreuvé,
 Sans faste, sans éclat, parmi nous élevé,
 Partageant les travaux et les jeux de notre âge,
 Vous avez fait des arts l'heureux apprentissage.
 Souvent je vous ai vu, d'un noble orgueil épris,
 Descendre, triompher dans la lice des prix,
 Et, comblé des honneurs d'une modeste fête,
 Des palmes du talent couronner votre tête.
 Plus tard, sur les débris d'un trône ensanglanté,
 Lorsque, au bruit des clairons, la fière Liberté,

Balançant dans nos murs son drapeau tricolore,
D'un règne plus heureux nous annonça l'aurore.
Prince, n'avez-vous pas, citoyen et soldat,
Dans nos rangs plébéiens longtemps servi l'État?
Le peuple avec orgueil en garde la mémoire,
Vous fûtes son émule et son frère de gloire.
Le Batave, l'Arabe ont fléchi sous nos coups;
Mais nos jeunes guerriers combattaient près de vous;
Votre bouillante ardeur, vos accents, votre image,
Du feu de l'héroïsme enflammaient leur courage,
Et, ravis de vous voir, fiers de suivre vos pas,
Tous couraient, sans pâlir, au-devant du trépas.
Plus calme maintenant, aux vertus domestiques
Heureux de consacrer vos loisirs pacifiques,
Ami, soutien des arts, dans un docte repos,
Je vois le sage en vous succéder au héros.
De nos vieux préjugés secouant la poussière,
Au flambeau du savoir votre raison s'éclaire,
Interroge les lois, sonde l'humanité,
Et cherche au fond des cœurs l'obscur vérité.
Poursuivez, d'Orléans, une si noble étude :
C'est ainsi qu'un grand cœur à la gloire prélude,

Ainsi qu'un fils des rois à nos yeux satisfaits
Paraît digne du trône et digne des Français.
Mais un soin plus pressant aujourd'hui vous réclame ;
Inspiré par le ciel, plein d'une chaste flamme,
Votre cœur s'est fixé : déjà de mille voix
L'unanime concert célèbre votre choix.
Il est donc vrai, pour vous des flambeaux d'hyménée
Bientôt va resplendir la clarté fortunée ;
Le temple vous attend, le jour est arrêté.
Aux trésors de l'esprit unissant la beauté,
Des bords où l'Elbe coule, où finit l'Allemagne,
Une vierge royale, une auguste compagne,
Dans nos rians climats conduite par l'Amour,
Bientôt viendra charmer et Paris et la cour,
Admirer les vertus de sa nouvelle mère,
Et semer de plaisirs votre heureuse carrière.
Quel ravissant tableau va frapper ses regards !
Ah ! les champs de Luisburg, l'empire des Césars
Jamais n'auront offert à son âme attendrie
L'aspect d'une si belle et si douce patrie.
O combien souriront à ses yeux enchantés,
Ces merveilles des arts, ces pompeuses beautés,

Par qui, fier d'achever un grand et noble ouvrage,
 Philippe a de nos rois enrichi l'héritage !
 Racontez-lui comment, digne de ses aïeux,
 Philippe de sa gloire a su remplir ces lieux,
 Commander nos respects, et, vainqueur des obstacles,
 Marcher dans ses États, entouré de miracles.
 Prince, il vous en souvient, ce magique palais,
 Où de l'éclat des arts ennoblissant la paix,
 Fatigué du fardeau de la toute-puissance,
 Louis venait jouir de sa magnificence ;
 Versailles, délaissé par d'ingrats possesseurs,
 Avait vu s'effacer ses antiques honneurs.
 Mais Philippe a parlé ; soudain tout se ranime :
 Sur l'airain frémissant j'entends crier la lime ;
 D'un nouvel Amphion ¹ reconnaissant la voix,
 Ici cent blocs épars s'élèvent à la fois,
 Montent, lancent leur masse en hautes colonnades,
 Serpennent en festons, se courbent en arcades ;
 Là, par un art divin les marbres assouplis
 En contours palpitants flottent à longs replis,

¹ M. l'architecte Fontaine.

Et la toile, docile aux ordres du génie,
Étincèle partout des flammes de la vie.
Le bronze a pris des sens ; un chœur de demi-dieux,
Un essaim de héros vient peupler ces beaux lieux,
Il croit porter ses pas dans un autre Élysée...
Palais cher aux neuf Sœurs, éblouissant Musée,
Salut ! quel vif éclat a remplacé ton deuil !
Applaudis-toi, frémis et de joie et d'orgueil !
La gloire désormais t'adopte pour patrie.
Pour toi, royal Éden, de leur docte féerie
Nos arts ont épuisé les secrets enchanteurs.
Ranimés, embellis par leurs feux créateurs,
Les âges de nos preux dans ton sein reparaissent ;
Des grands siècles français les merveilles renaissent ;
Un monde entier pour lui voit luire un nouveau jour ;
Surpris, il se réveille, et, fier d'orner ta cour,
Sous tes lambris dorés tressaillant d'allégresse,
Y rayonne à jamais de gloire et de jeunesse.
Temple sacré, bientôt, enivré de bonheur,
J'irai de tes parvis admirer la splendeur ;
Sous tes portiques verts, dans tes rians bocages,
Le soir j'irai goûter la fraîcheur des ombrages,

Et ravi des appas d'un séjour enchanté,
 Bénir le nom du roi qui t'a ressuscité.
 Plus près du trône encor, quelle cité nouvelle
 Lève son front brillant d'une pompe immortelle?
 Quel imposant éclat ! quels riches ornements !
 Voyez ces fiers palais, ces pieux monuments,
 Ces arcs triomphateurs, où la main de l'Histoire
 Sur un marbre éloquent a tracé notre gloire ;
 Ces routes, ces sillons dessinés par Vulcain,
 Ces ponts audacieux que porte un fil d'airain ;
 Ce bassin de granit¹ où la Seine étonnée
 S'enfle, et roule, en grondant, son onde emprisonnée.
 Voyez ces mille enfants, de son sein écartés,
 Ces nymphes, de nos murs humides déités,
 Sur un sol moins impur, de leurs flots tributaires
 Porter au loin pour nous les trésors salutaires ;
 Tantôt, humbles ruisseaux, en filets déliés,
 Distiller leur cristal et glisser à nos pieds ;
 Tantôt, fleuves bruyants, en cascades, en gerbes,
 Dans les airs enflammés lancer leurs eaux superbes.

¹ Les nouveaux quais.

Ah ! voilà par quels traits un prince bienfaiteur
Se plaît à signaler son utile grandeur.
Il commande, à sa voix les beaux-arts refleurissent,
De chefs-d'œuvre inconnus nos cités s'enrichissent ;
Un luxe généreux appelle les travaux,
Ranime le commerce, agrandit ses canaux,
Et sous le chaume obscur où languit l'indigence,
Fait couler à flots d'or la vie et l'abondance.
Prince, tel est Philippe : ô roi cher à nos cœurs !
Qui jamais oubliera sa gloire et ses malheurs ?
Hélas ! lorsque pour nous nouvel Abdolonyme,
Entraîné par l'élan d'un dévouement sublime,
Au salut de l'État, par la foudre ébranlé,
Repos, santé, bonheur, il eut tout immolé ;
Lorsqu'aux maux des Français, monarque populaire,
Il prodiguait les soins d'un amour tutélaire,
Prince, qui l'aurait cru ? par de lâches forfaits
La haine des partis a payé ses bienfaits.
Frappé, prêt à tomber sous les coups des séides,
Trois fois il a trompé leurs fureurs parricides.
Et trois fois écoutant le cri de la pitié,
Père de ses sujets, il a tout oublié,

Tout... Ah ! n'en doutez plus, de ses mains souveraines
 Il étanche vos pleurs, il détache vos chaînes.
 Rougissez, fils ingrats qui l'avez offensé ;
 Il vous aime, il vous plaint, le crime est effacé.
 La loi vous a proscrits, déjà la hache est prête ;
 Le fer levé sur vous va frapper... il s'arrête ;
 Il tombe, un bras puissant en détourne les coups.
 Sortez de vos cachots, revivez parmi nous ;
 Chantez, heureux captifs, la clémence du trône :
 Le Roi devait punir, Philippe vous pardonne.
 Eh quoi ! naguère encore, au bruit de mille voix,
 Lorsque, prêt à rouvrir le saint temple des lois,
 Calme, le front empreint d'une noble assurance,
 Philippe dans nos rangs s'avançait sans défense ;
 Ces regards pleins d'amour sur nous toujours fixés ,
 Ces fils, jeunes héros, autour de lui pressés,
 La majesté d'un roi, la tendresse d'un père,
 Rien n'a touché le crime et fléchi sa colère.
 Ciel ! jusqu'où peut aller un peuple audacieux ¹

¹ Les vingt-quatre vers qu'on va lire n'ont jamais été adressés
 au duc d'Orléans ; nous savions trop bien qu'ils auraient vive-

Que poussent aux forfaits des tribuns factieux?
 Grandeur, vertu, génie, il n'est rien qu'il ne brave.
 Fanatique, jaloux, repoussant toute entrave,
 Despote, lorsqu'il règne, et rampant, lorsqu'il sert,
 De ses excès déjà que n'a-t-il point souffert?
 Ne l'avons-nous pas vu, victime de sa rage,
 Passant de la licence au plus dur esclavage,
 Du trône qu'aux Marats ses mains avaient dressé,
 Cimentier par le sang l'édifice insensé,
 Déshonorer les arts, outrager le mérite,
 Décimer de ses rois la famille proscrite,
 Et quand son bras voulait niveler tous les rangs,
 Trembler lui-même aux pieds de ses mille tyrans?
 Idolâtre aujourd'hui des plus folles chimères;
 Des dieux, des noms brillants que révéraient ses pères,
 Noms de qui la grandeur accable son néant,
 Sacrilège ennemi, détracteur impudent,
 Comme un amer venin, de sa bouche impunie
 Chaque jour sur son chef versant la calomnie,

ment choqué les opinions du prince; mais aujourd'hui nous
 croyons avoir le droit de les publier dans cette édition.

Dieux ! si plus tard encore il devait tout oser,
 Au fer de ses Brutus quelle égide opposer ?
 Ah ! Philippe le sait : la bonté, la clémence,
 Voilà contre leurs coups sa plus sûre défense.
 Vous, témoin des vertus qu'il a fait éclater,
 Héritier de son nom, vous saurez l'imiter.
 Prince, des longs travaux que soutint votre enfance,
 Goûtez, il en est temps, goûtez la récompense.
 Puisse le tendre hymen qu'a formé votre amour
 De plaisirs renaissants vous combler chaque jour !
 A ces héros saxons de qui l'antique race
 Touche au berceau des temps et dans leur nuit s'efface,
 Au sang des rois germain, du moins Clio le dit,
 Par les nœuds les plus doux cet hymen vous unit.
 Gage heureux de la paix si longtemps désirée,
 Qu'enfin promet le ciel à l'Europe explorée,
 Du monde politique affermissant le corps,
 Puisse-t-il assoupir de funestes discords,
 Et calmant pour jamais nos haines meurtrières,
 Transformer les Français en un peuple de frères !
 Puisse de votre sang un germe précieux
 Retracer votre image à nos derniers neveux,

Fleurir de race en race, et, comme un arbre immense,
De rameaux immortels ombrager notre France !



LE PHILOSOPHE CAMPAGNARD.

—

ÉPITRE A M. A. M...

Il en est temps, Albin : oui, c'est trop hésiter ;
Envers vous aujourd'hui je prétends m'acquitter,
Je veux tracer pour vous quelques rimes légères ;
Vos vers étaient charmants, les miens seront sincères.
Inquiet sur mon sort, jaloux de mes secrets,
Vous désirez savoir ce qu'à Paris je fais.
Ce que je fais ? Hélas ! ami toujours fidèle,
Après vous je soupire, ici je vous rappelle.
Loin de vous un instant puis-je me croire heureux ?
Que m'importe Paris ? ce séjour fastueux,
Ce temple du plaisir, dont l'aimable déesse
Me versait autrefois le bonheur et l'ivresse,

A mes yeux aussitôt perd ses plus doux appas,
Dès qu'Albin près de moi ne s'y retrouve pas.
Triste, abattu, je sens chanceler ma constance ;
Souvent même à grands cris je maudis l'existence.
Pour raffermir mon âme, en vain, nouveau Caton,
Dans mon vieux Platon grec je cause avec Phédon,
De la philosophie en vain j'invoque l'aide :
Ressource imaginaire ! inutile remède !
Des maux passés, futurs, elle guérit fort bien ;
Mais sur les maux présents sa vertu ne peut rien.
Pour vous, grâce au ciel, par un effet contraire,
Au gré de vos désirs tout marche, tout prospère ;
Un Dieu propice et bon vous conduit par la main.
Paisible, retiré dans un vallon lointain,
Près des bords où, plus lente en sa marche incertaine,
D'Épinal la Moselle à regret fuit la plaine,
Enrichi des trésors et des tributs divers,
Que Thouin appela des bouts de l'univers,
Tout entier aux beaux-arts, aux plaisirs, à l'étude,
Vous vivez sans ennuis et sans inquiétude.
L'air natal est si doux ! parfum, baume enchanteur,
Il exhale la joie, il répand le bonheur.

Quittez-le, quel tourment ! retournez-y, quel charme !
 De plaisir en vos yeux je surprends une larme.
 Plus d'un fou, je le sais, inhabile à jouir,
 Court loin du ciel natal, semble heureux de le fuir ;
 Hélas ! trompé bientôt dans sa poursuite avide,
 Il revient, le corps las et le cœur toujours vide.
 Mais vous, sans imiter ces esprits languissants,
 Ces lâches citadins, esclaves de leurs sens,
 Tantales abrutis, dont la soif criminelle
 Cherche en vain des plaisirs le flot tari pour elle,
 Digne émule de Cels, dans vos riches vergers,
 Vous cultivez gaiement mille arbres étrangers,
 Hôtes nouveau-venus dans les champs de Lothaire,
 Glorieux d'éclipser la famille vulgaire
 Du peuplier, de l'orme, enfants de nos climats.
 Qui n'envîrait, Albin, des jours si pleins d'appas ?
 Amant d'un doux repos, mais amant sans faiblesse,
 Dans vos moindres plaisirs docile à la sagesse,
 Vous suivez un instinct, vous déployez des goûts,
 Simples comme vos champs, modestes comme vous ;
 J'aime à m'en retracer la séduisante image :
 Tantôt muet, penché sous un toit de feuillage,

Près du fleuve naissant qui baigne votre enclos ,
 Je vous vois à l'écart déployer sur les flots
 Un fil obéissant que la Naïade entraîne ,
 Mais qu'un roseau flexible à votre gré ramène.
 Tout à coup , ô transport ! le liége flottant
 Tressaille , et sous les eaux disparaît un instant.
 Il remonte , bondit ; livrez-vous à la joie ;
 Le perfide hameçon vous a livré sa proie.
 La Moselle en murmure au fond de ses roseaux ,
 Et cache avec effroi le peuple de ses eaux.
 Tantôt le bras armé d'un magique tonnerre ,
 Aux habitants des bois vous déclarez la guerre :
 Un lièvre agile fuit , précipite ses pas ;
 La foudre brille et part ; frappé par ses éclats ,
 Il tombe , et des limiers qui forment votre escorte
 La meute triomphante à grands cris vous l'apporte.
 D'autres plaisirs encor , d'autres amusements
 Occupent vos loisirs , partagent vos moments.
 Ici , sous un berceau , sous une riche treille ,
 Où jaunit le muscat , où la joyeuse abeille ,
 Avec un doux murmure errant dès le matin ,
 D'un nectar parfumé vient grossir son butin ,

Où , près du syringa , l'arbuste cher à Flore ,
 Ceint d'odorants bouquets qu'un tendre azur colore ,
 Sur le sol empourpré voit les légers zéphirs
 Effeuiller, en jouant , ses grappes de saphirs ,
 A l'ombre vous allez , rêveur et solitaire ,
 Sentir avec Rousseau , penser avec Voltaire ,
 Ou d'Horace à bon droit partageant la gaité ,
 Plaindre et railler sans fiel la sotte humanité.
 Ailleurs , sur un tapis , vaste et soyeux espace ,
 Dont l'ivoire en roulant effleure la surface ,
 Docile aux coups du buis que pousse votre main ,
 Une bille , dont l'œil a prévu le chemin ,
 Court , vole , et par un choc où votre adresse brille ,
 Sous la bande , à grand bruit , enferme une autre bille ,
 Puis rejaillit , et chasse , en faisant un détour ,
 Deux globes que son disque a frappés tour à tour.
 Quelquefois , vrai fléau de l'empire de Flore ,
 Je vous vois , matinal et gai comme l'aurore ,
 Qui de ses doigts de rose ouvre à peine les cieux ,
 Franchir les prés , gravir les côteaux sourcilleux ,
 Ou des bois d'Épinal perçant la vaste enceinte ,
 Sous les dômes touffus de leur noir labyrinthe ,

De mille jeunes fleurs, vierges de ces forêts,
 Moissonner les trésors, outrager les attraits ;
 Du narcisse éploré, de la triste anémone,
 Botaniste cruel, disséquer la couronne ;
 Mutiler à plaisir ces aimables bijoux,
 Ces beautés que Dieu fit pour un destin plus doux,
 Et dans un vieux carton, grotesque mausolée,
 Enfouir sans pitié leur troupe désolée.
 Ainsi, fidèle Argus, spectateur curieux,
 J'observe tous vos pas, je vous suis en tous lieux ;
 Toujours de l'amitié la magique puissance
 Auprès de vous me fixe, en dépit de l'absence.
 D'ici, le croiriez-vous ? je vois votre hameau ;
 Un songe, chaque nuit, m'en offre le tableau,
 Quel tableau ! Non, des arts la savante imposture
 A l'œil ne saurait mieux retracer la nature.
 De ma franchise, Albin, je le vois, vous doutez :
 Eh bien ! en traits hardis, rapidement jetés,
 D'après Morphée ici peignons votre hermitage :
 Oh ! quels rians bosquets en forment l'entourage !
 Dans le préau d'abord, de ce gazon naissant
 Que j'aime à contempler l'émail éblouissant !

De la grille au perron , pour enchanter ma vue ,
Quelles mains ont planté cette belle avenue ?
Ces thuyas toujours verts , ces caisses d'orangers ,
Ces plants , riches tributs des climats étrangers ,
Tout m'annonce à l'envi l'opulence du maître.
Pour ajouter encore à leur luxe champêtre ,
Quel art , quel goût charmant , de ces vases de fleurs
Ont choisi les parfums , assorti les couleurs ?
Sur leurs groupes heureux l'œil ravi se promène.
A gros bouillons ici s'épanche une fontaine ,
Dont l'onde , en serpentant , court , au fond d'un jardin ,
De son crystal limpide abreuver un bassin .
Sur ce lit rocailleux , dont le filtre l'épure ,
Elle glisse , elle coule avec un doux murmure ;
Je suis avec plaisir ses caprices , ses honds ,
Et les mille détours de ses flots vagabonds .
Derrière ce donjon , flanqué de deux tourelles ,
Vieux château , dont le temps a mutilé les ailes ,
Dans la grange , à grand bruit , j'entends les lourds fléaux
Tomber et retomber en temps toujours égaux .
Là , s'élève le toit , où vingt belles génisses
D'un lait pur et crémeux vous versent les prémices .

Non loin de l'humble cour , où de leurs gais poussins
 Mille oiseaux familiers voient jouer les essaims ,
 De ce dôme d'azur hôte libre et sauvage ,
 Le ramier au soleil étale son plumage ,
 Part , tourbillonne au loin , revient en roucoulant ,
 Et bat l'air qui frémit sous son vol turbulent .
 Ailleurs , sous les treillis d'une voûte grillée ,
 Des chantes du printemps s'ébat la troupe ailée .
 Tournez les yeux : ici , lentement et sans bruit ,
 Au travers d'un bosquet , la Moselle s'enfuit ,
 S'égare , et dans son cours , tantôt clair , tantôt sombre ,
 Laisse en traits indécis lutter le jour et l'ombre .
 Quel doux parfum au loin s'exhale de ses eaux !
 De ces blancs nymphæas , de ces frêles roseaux ,
 Je contemple en rêvant les mobiles feuillages
 Qu'un frasi miroir me peint en tremblantes images .
 D'un parc s'ouvre plus loin la noire profondeur :
 Ses chênes , ses vieux pins , leur ténébreuse horreur ,
 Leur calme solennel , que parfois trouble à peine
 Des aigles ou des vents la voix triste et lointaine ,
 D'un deuil religieux tout y remplit mes sens .
 De ce haut pavillon , qui domine les champs ,

A l'horizon je vois, en ceinture bleuâtre,
 Des Vosges se courber le vaste amphithéâtre.
 Entre leur sombre chaîne et vos charmants jardins,
 Mon avide regard plonge dans ces ravins,
 Monte avec ces côteaux, cultivés ou sauvages,
 Escalade ces rocs, perce ces noirs ombrages,
 S'abaisse, redescend dans ces humbles vallons
 Que de mille brebis blanchissent les toisons,
 Où serpente le pampre, où fleurit la bruyère;
 Ici d'ombre voilés, là brillants de lumière.
 Mais si, quittant ces lieux, ces sites enchantés,
 Dont les aspects lointains, les changeantes beautés
 M'ouvrent à chaque instant une scène imprévue,
 Sur vos états, Albin, je reporte ma vue;
 Près du long filet d'eau qui baigne le verger,
 Quels trésors va m'offrir ce riant potager !
 La courge aux flancs dorés rampante sur la terre,
 Le lourd melon tapi sous sa prison de verre,
 La fève au doux parfum, le pois aux verts festons,
 Fier de suspendre au loin ses hardis rejetons;
 L'opulent espalier, d'où la pêche sucrée
 Tend son globe de pourpre à ma bouche altérée;

L'abricot jaunissant, le mielleux chasselas,
 Qui du cep fatigué fait plier les longs bras ;
 La tonnelle où , grimpant de treillage en treillage,
 Le souple cobœa, le liseron sauvage,
 En dais voluptueux , aux feux d'un soleil pur,
 Étalent leur feuillage et leurs urnes d'azur ;
 L'asile où , ranimés par un art tutélaire,
 Ces plants, race frileuse, à nos bords étrangère,
 De vingt climats plus doux ces frêles nourrissons,
 Croient des cieux paternels retrouver les saisons :
 Là, tout rit, tout me charme ; un sol riche et fertile
 M'y montre l'agréable à côté de l'utile.
 Dans ce champêtre Éden , près de vous , chaque été,
 Ah ! que ne puis-je , Albin , vivre en réalité !
 Avec vous que ne puis-je , errant à l'aventure,
 Le jour, dans tout son luxe, admirer la nature,
 Gravier vos monts altiers, écouter vos ruisseaux,
 Au bruit lointain des vents, rêver sous vos berceaux ;
 Perdu dans vos jardins, épier dès l'aurore
 Le lis qui va s'ouvrir, l'œillet qui vient d'éclore ;
 Et le soir, attendant un pareil lendemain,
 Sans orgueil , sans façon , chez quelque bon voisin ,

Près de l'âtre fumeux , des enfants du village
 Partager, en riant, l'innocent badinage !
 De tels plaisirs sont faits pour les cœurs vertueux.
 Hélas ! ils m'ont quitté , je ne vis plus pour eux ;
 Mais s'ils ne charment plus ma pénible existence ,
 Du moins j'en puis encor jouir en espérance.
 Émule de vos goûts , fier de votre amitié ,
 Paul dans vos jeux sans doute est toujours de moitié.
 Étranger toutefois au mal qui le consume ,
 De ses propos souvent vous blâmez l'amertume ;
 En sage , dites-vous , il n'a jamais pensé :
 Détrompez-vous , Albin ; vous dont l'œil exercé
 Sonda plus d'une fois les replis de son âme ,
 Ah ! pardonnez à Paul le courroux qui l'enflamme.
 Satirique inflexible , acerbé discoureur ,
 Si des humains souvent il parle avec aigreur ,
 Il a trop bien acquis le droit de les maudire.
 Hélas ! vous le savez , à quoi bon le redire ?
 Lorsque de ses travaux il réclama le prix ,
 Paul d'un ingrat patron n'obtint que le mépris.
 Fatal destin ! pour lui repos , plaisirs , aisance ,
 Doux projets de bonheur dictés par l'espérance ,

Doux rêves dont l'attrait l'avait trop tôt séduit,
 Un refus de Mendor soudain a tout détruit.
 Aux yeux du riche, hélas ! l'indigence est un crime ;
 Implorer ses bienfaits, c'est perdre son estime :
 Si parfois il s'émeut, une froide pitié
 De son sein , qu'elle blesse , exclut toute amitié.
 Un bonheur trop constant rend notre âme inflexible ;
 Qui jamais ne souffrit est rarement sensible ;
 L'humanité s'apprend au sein de la douleur ;
 Tout mortel , pour être homme , a besoin du malheur.
 Ah ! si Paul avait su , dans un sage silence ,
 Renfermer ses chagrins , leur faire violence !
 Mais sa détresse , hélas ! l'a trop loin emporté.
 L'infortune surtout veut de la dignité :
 Montrons-y , sans scrupule , une âme noble et fière !
 Qui ne sait point aux yeux dérober sa misère ,
 Jamais n'en secoutra les haillons repoussants.
 Malheureux , voulez-vous paraître intéressants ?
 Calmes et résignés , sachez avec adresse
 Cacher, en demandant , le besoin qui vous presse ;
 Du pauvre qui se plaint le langage déplaît,
 Il produit le dégoût et jamais l'intérêt.

Mais, trêve de morale, et changeons de langage :
On dit que de Lutèce enfant un peu volage,
Pour votre solitude épris d'un fol amour,
Vous abjurez, Albin, tous projet de retour.
Est-il vrai? Quoi ! des arts la brillante patrie
Aurait perdu tout droit à votre idolâtrie?
De ces petits soupers, pétillants de gaité,
Où tant de vieux amis portaient votre santé,
Quoi ! vous auriez banni l'agréable mémoire?
Quoi ! vous seriez ingrat? Non ! je ne puis le croire.
Que le calme des champs ait séduit votre cœur,
Rien de mieux : un moment soyez agriculteur ;
J'y consens, cher Albin : tant que le riche automne
Pour vous déploiera l'or de sa blonde couronne,
Jouissez à loisir des champêtres trésors
Dont Pomone et Bacchus auront doté vos bords ;
Mais sitôt que du nord les bruyantes haleines
De leur robe d'émail dépouilleront les plaines ;
Sitôt que du soleil, plus rapide en son cours,
Les obliques rayons abrègeront nos jours,
Et de leurs traits sans force effleurant les campagnes,
Verront rougir le pampre au penchant des montagnes,

Alors, quittant pour nous vos prés, vos bois flétris,
 Dans nos bras, sans délai, revenez à Paris.



LES VEILLÉES D'HIVER.

Première Veillée.

PROLOGUE.

Le sombre automne a flétri la verdure :
 Déjà, rouvrant le deuil de nos climats,
 Décembre a vu la piquante froidure
 Semer au loin la neige et les frimats.

Le rossignol, amant des verts bocages,
 Avec Octobre a fui nos champs glacés ;
 Il court, il vole à de lointains ombrages
 Redemander nos beaux jours éclipsés.

Fuis, tendre oiseau, fuis, le plaisir t'appelle ;
 Va soupirer sous un climat plus doux ;

Quand des saisons reviendra la plus belle,
Reviens aussi te fixer parmi nous.

Reviens chanter ton hymne solitaire :
Qu'il charme encor le silence des bois ;
Que, chaque soir, la sensible bergère
Rêve d'amour en écoutant ta voix !

Presse l'essor de tes ailes rapides :
Heureux qui peut aujourd'hui s'exiler ;
Aux bords du Tibre, aux champs des Hespérides,
Heureux qui peut comme toi s'envoler.

O si les dieux, à mes vœux plus propices,
M'eussent donné ton chant, ton vol léger,
Libre et joyeux, au gré de mes caprices,
Loin de Paris je voudrais voyager.

Sur les côteaux de Palerme ou d'Hière,
Séjours chéris des Zéphirs caressants,
J'irais chercher la tiédeur printanière
Du doux soleil qui ranime mes sens.

Amant des bords qu'arrose la Durance,
J'irais mourir sous leur ciel fortuné ;

Mais des Destins l'inflexible puissance,
Hélas ! ici me retient enchaîné.

Ah ! c'en est fait, ce verdoyant théâtre,
Ces lits de fleurs, flétris de toutes parts,
Ne m'offrent plus qu'un long tapis d'albâtre
Dont la blancheur fatigue mes regards.

Quel morne aspect ! quelle triste surface !
A peine encor quelque arbuste épineux
Montre à regret, sur ces plaines de glace,
Sa tête nue et ses rameaux honteux.

Bassin d'Arcueil, fontaine solitaire,
Où tant de fois, matinal et rêveur,
D'un frais abri je cherchai le mystère,
Qu'est devenu ton murmure flatteur ?

Un froid linceul pèse au loin sur ta rive ;
Près de ton onde immobile en son lit,
Du vanneau seul j'entends la voix plaintive
Répondre au vent qui siffle ou qui mugit.

Je ne vois plus une troupe bélante
Courir à toi des flancs du mont voisin ;

Ni du soleil la clarté vacillante,
En flèches d'or, se briser dans ton sein.

L'astre brillant, qui te riait naguère,
Pâle aujourd'hui comme un roi soucieux,
Ensevelit sa mourante lumière
Dans les vapeurs qui nous cachent les cieux.

Ce jour blafard, cette sourde harmonie,
Tout semble ici de la nature en deuil
Aux sens émus retracer l'agonie ;
Tout du trépas offre le noir coup d'œil.

Des premiers froids déjà sentant l'atteinte,
Le Plaisir fuit ; l'Amour, enfant douillet,
Détend son arc, jette sa torche éteinte,
Et, frissonnant, s'endort sur le duvet.

Il s'assoupit, mais Bacchus le réveille :
Les cheveux ceints de pampres toujours verts,
Le front rougi par le jus de la treille,
Il boit, il chante, et se rit des hivers.

D'un pas léger la gaité le devance ;
Les jeux badins folâtrent à l'entour ;

Ils vont fêter la superbe opulence,
De leurs tributs ils vont parer sa cour.

Enfant gâté de l'aveugle Fortune,
Qui, dans ses bras tranquillement bercé,
Sembles goûter, malgré la loi commune,
Le vrai bonheur auprès de toi fixé ;

Dans les loisirs de ta douce paresse,
Riche Mondor, tu jouis de leurs dons ;
Tu vois des arts la troupe enchanteresse
Changer pour toi la marche des saisons.

Fléau des mers, tyran de l'empyrée,
Du fond du Nord déchaîné contre nous,
En vain frémit l'impétueux Borée,
En vain l'hiver fait gronder son courroux :

Pour te charmer, ranimant ses couleurs,
D'un air riant et d'une main vermeille,
La déité qui règne sur les fleurs
Verse à tes pieds sa suave corbeille.

Dans tes émaux, tes urnes de porphyre,
Mai s'éternise en dépit des autans ;

C'est un parterre où l'amoureux Zéphyre
Caresse encor les roses du printemps.

Que de splendeur, quelle aimable magie
A décoré ces somptueux hôtels !

L'Olympe est là, là coule l'ambroisie
Qu'Hébé jadis versait aux immortels ;

Là, tout respire une éternelle ivresse ;
Un art charmant y prévient les désirs,
Et sait créer à la froide Mollesse
De nouveaux sens et de nouveaux plaisirs.

Pour nous, amis, qu'un destin moins prospère
Fit naître au sein de l'humble pauvreté,
Ne saurions-nous, près d'un foyer vulgaire
Cueillir aussi les fleurs de la gaité ?

Dans sa chaumière, où le sarment pétille,
Chargé de maux, l'indigent villageois
Rit des ébats de sa jeune famille,
Boit, et s'endort plus heureux que les rois.

Dignes rivaux de sa philosophie,
Rions aussi : le plus triste mortel

Peut, en buvant la coupe de la vie,
Y savourer quelques gouttes de miel.

Trop lentement s'écoule la soirée...
J'entends siffler les orageux autans ;
La nuit est longue, abrégeons sa durée
Par un récit tiré du bon vieux temps.

Tandis qu'en cercle assis auprès de l'âtre,
Dans l'enjoûment d'un souper libertin,
Vous échangez propos tendre ou folâtre
Que fait jaillir le feu du chambertin ,

Mes chers amis, je veux vous lire un conte
Qu'en souriant me dicta l'autre jour,
Dans les bosquets du temple d'Amathonte,
L'enfant malin que l'on appelle Amour.

Ça donc, aux noms de Gnide et de Cythère,
De par Vénus écoutez mon récit.

D'Amour je suis le simple secrétaire :
Écoutez bien, ou craignez son dépit.



L'AMOUR PLATONIQUE.

Au temps jadis vivait dans la Provence,
En un castel, oublié de nos jours,
Gent écuyer, nommé Robert d'Elmanee,
Fameux, dit-on, chez nos vieux troubadours.

Gai ménestrel, aimable sans folie,
Mélange heureux de valeur et d'appas,
Il aurait pu de la tendre Idalie
Joindre le myrte au laurier des combats.

Mille beautés, jalouses de lui plaire,
Briguaient en vain l'empire de son cœur ;
En vain pour lui châtelaine et bergère
Sentaient les feux d'une secrète ardeur.

Brillants attrails, grâces, talents, fortune,
Rien ne pouvait flatter ses goûts naissants ;
Vierge aux yeux noirs, pucelle blonde ou brune,
Rien n'enflammait le héros de seize ans.

Au don de plaire unissant l'innocence,
Toujours galant, sans chercher les plaisirs,

L'heureux Robert, avec indifférence,
Du tendre sexe écoutait les soupirs.

Peste ! Robert était bien difficile,
Me direz-vous ; sous le ciel provençal,
Ne pas choisir une belle entre mille,
C'est un mépris par trop original,

C'est se moquer : la sagesse peut-elle
Être le lot d'un coureur de hasards ?
Laide mégère ou gente damoiselle,
Tout est, dit-on, butin pour le dieu Mars.

Jamais héros ne fut bon philosophe :
En fait d'amour, nos plus fiers paladins
Ont le cœur faible et d'aussi mince étoffe
Que le commun des fragiles humains.

Oui, mes amis, le cas tient du miracle :
C'est un phénix, je dois y consentir ;
Mais, je le crois, l'Amour est mon oracle,
L'Amour le dit, un dieu ne peut mentir.

Siré Robert, ce guerrier inflexible,
Toujours glacé près d'un sexe charmant,

Sire Robert était donc insensible ?

Vous vous trompez : il aimait tendrement.

Et qui ? C'était en tous lieux un problème,

Et point n'était de docteur en jupons,

Point de Dacier qui, sur ce joli thème,

Ne proposât sa glose et ses soupçons.

C'était toujours un nouveau commentaire :

Plus ne dormaient fillettes ni mamans ;

Jeune tendron, coquette, douairière,

Tout maigrissait à force de tourments.

Comment finir cette horrible souffrance ?

Par contre-temps Robert était discret ;

Le beau Robert, des voiles du silence

Enveloppait son pudique secret.

Mais que ne peut l'art d'un sexe damnable ?

A sa malice on se dérobe en vain ;

Oncque ne fut énigme impénétrable

Qu'il ne parvienne à pénétrer enfin.

Jeune écuyer ne peut toujours se taire :

On découvrit, ô triomphe ! ô bonheur !

On découvrit qu'une tendre chimère
 Était l'idole et l'œuvre de son cœur.

Une chimère ? oui, je le crois sans peine :
 Eh ! qui de nous, dans l'âge des amours,
 D'une vapeur, d'un rien, d'une ombre vaine
 N'a souvent fait le charme de ses jours ?

Quel chevalier, dans un instant d'ivresse,
 De traits choisis par l'instinct du plaisir,
 N'a revêtu l'image enchanteresse
 De la beauté que rêve le Désir ?

Ainsi Robert, en amant platonique,
 Le bon Robert, comme un autre Ixion,
 Se consumait d'ardeur métaphysique
 Pour une aimable et douce illusion.

N'était-ce pas quelque Cypris nouvelle,
 Type accompli de grâce et de beauté ?
 Quelque morceau digne de Praxitèle,
 Bijou de l'art par l'Amour enfanté ?

Quel teint, quel nez avait cette merveille ?
 Quels yeux surtout, quel âge, quels cheveux ?

Taille de reine ou corsage d'abeille ?
 Regard piquant , timide ou langoureux ?

Autre secret pour la gent féminine ,
 Autre sujet d'étude et de chagrin :
 Un cas si neuf confondait sa doctrine ;
 La plus habile y perdait son latin .

Figurez-vous sa honte et sa colère :
 « O Dieu d'amour , n'est-ce pas une horreur ?
 Nous préférer une ombre mensongère ,
 Vain simulacre enfanté par l'erreur !

» Le scélérat ! sans pitié pour nos charmes ,
 Invulnérable aux traits que nous lançons ,
 Nous repousser , se rire de nos armes ,
 N'est-ce pas là le dernier des affronts ?

» O Dieu d'amour , venge-nous d'un rebelle ;
 Fais-le fléchir sous le joug du devoir :
 Que , dévoré d'une flamme éternelle ,
 Il sente enfin ton magique pouvoir . »

Le Dieu propice entendit leur prière :
 Consolez-vous , belles , pour cette fois ;

Il va punir le jeune téméraire,
De qui l'orgueil ose braver ses lois.

Des frais bosquets, de l'odorant parterre,
Où le lotus, le cinnamome en fleurs,
Aux verts festons des myrtes de Cythère
Mèlent pour lui leurs plus riches couleurs,

L'Amour s'éloigne : un vif courroux le presse.
De ses ramiers le couple obéissant
Près du Verdon le porte avec vitesse,
Et sur ses bords aussitôt il descend.

Il voit Robert, il a trouvé sa proie.
Le cruel vise, et jusqu'au fond du cœur,
D'un air riant, avec un saut de joie,
Sans être vu, lui lance un trait vainqueur.

« Fort bien ! dit-il, ma vengeance est certaine :
Tu m'as, Robert, trop longtemps offensé ;
De tes mépris porte à présent la peine :
Va, pour jamais ton destin est fixé. »

Ainsi fut fait ; de son extravagance
Notre héros bientôt se repentit.

Qu'arriva-t-il ? Vous le saurez, silence !
Jusqu'à la fin écoutez mon récit.

Au sein des bois, dans les forêts profondes,
Souvent Robert, au son des cors bruyants,
Allait chercher les traces vagabondes
D'un cerf, dit-on, plus léger que les vents.

Un soir que, las d'une course lointaine,
Il revenait seul et silencieux,
Près du crystal d'une claire fontaine,
Un doux sommeil s'épancha sur ses yeux.

Il s'endormit au bruit d'une naïade,
Qui, sur un lit de mousse et de gazon,
Des monts voisins s'échappant en cascade,
A flots d'argent roulait dans un vallon.

Là, chaque jour, sous l'ombre protectrice
De verts tilleuls arrondis en berceaux,
Le pâtre errant, la brûlante génisse
Venaient goûter la fraîcheur de ses eaux.

Si j'en crois même une histoire authentique,
Dans cette source habitait un lutin,

Galant démon, Belzébuth érotique,
Pour ses péchés séquestré par Merlin.

Là, sous le poids d'un cruel anathème,
De Lucifer le très-frileux suppôt,
Transi de froid, se vengea du baptême,
En corrompant son humide cachot.

Quiconque osait approcher de sa grotte,
Rustre ou seigneur, frais blondin ou grison,
Gentille Agnès ou maussade dévote,
D'un philtre impur respirait le poison.

Or vous croyez que cet autre Cocyle
Était partout maudit et redouté?
Hélas ! jamais réservoir d'eau bénite,
Jamais Jourdain ne fut tant visité.

On s'y pressait : Dieu sait quelle affluence.
C'était plaisir d'y voir maint pèlerin,
A plein flacon, comme une eau de Jouvence,
Puiser cent fois ce liquide venin.

Gens de tout âge abordaient la fontaine,
Beaucoup d'amants, point ou fort peu d'époux ;

Moines surtout y couraient en neuvaine.

— Pourquoi? — Pourquoi? le sais-je mieux que vous?

Mais on m'a dit qu'en quittant leur Pactole,
Moines, au cœur charitable et fervent,
Au lieu d'agnus, en portaient mainte fiole
Aux bonnes sœurs de tel et tel couvent.

Or c'était là qu'un sort assez bizarre
Avait conduit le pauvre baronnet; *banquet*
L'Amour riait, comme un enfant barbare
Rit de l'oiseau qui tombe en son filet.

Sur un tapis de fleurs fraîches écloses
Le jeune preux goûtait un doux sommeil,
Quand sur sa tête effeuillant quelques roses,
Un sylphe ailé vint hâter son réveil.

Il se relève, il ouvre sa paupière :
Du jour mourant tombaient les derniers rais;
Quelques sillons d'éclatante lumière
Perçaient encor le dôme des forêts.

En flocons d'or, en vagues purpurines,
Leurs feux tremblants ondoient dans les cieux,

Et des côteaux , des bleuâtres collines
Teignaient au loin les sommets vaporeux .

De bancs d'opale une flottante masse ,
Comme une mer de mobiles lueurs ,
Couvrait l'Arpenne , et sur ses pics de glace
De mille iris déployait les couleurs ;

Mais nul pipeau , sur les monts , dans la plaine ,
N'éveillait plus les échos assoupis ;
Du vent du soir un léger souffle à peine
Ridait les eaux ou courbait les épis .

Les bois , les champs , tout dormait en silence ;
D'un seul ruisseau le cours harmonieux ,
Du seul ramier la plaintive romance
Troublaient alors le calme de ces lieux .

Un bruit s'entend... Tout à coup le feuillage
Frémit , s'écarte... un fantôme paraît.
Tel de Diane , au fond d'un noir bocage ,
Comme l'éclair , parfois se glisse un trait ;

Telle des nuits perçant le voile sombre ,
D'un feu léger la folâtre lueur

Vole, se joue, étincelle dans l'ombre,
Et rit aux yeux du hardi voyageur.

Vers le bassin du ruisseau qui murmure,
D'un air craintif, l'ombre porte ses pas,
Se baisse, et plonge au sein de l'onde pure
L'urne d'émail suspendue à son bras.

C'était Alix, jeune et simple bergère,
Naissante fleur, que les soins de l'Amour
Firent éclore au sein d'une chaumière,
Pour embellir ce champêtre séjour.

Aux yeux mondains, dans une humble retraite,
Le Dieu cacha cette rare beauté;
« Crois, lui dit-il, modeste violette,
Fleuris en paix dans ton obscurité. »

Robert la voit, il tressaille d'ivresse :
En croira-t-il et ses yeux et son cœur ?
Ciel ! de l'objet que rêve sa tendresse
Il reconnaît le portrait enchanteur.

Seize printemps d'Alix composaient l'âge ;
Elle était belle et semblait l'ignorer,

Elle était belle et pourtant assez sage :
On en rira, mais je puis l'assurer.

Sur les contours de sa gorge d'albâtre
Déjà croissaient ces globes ravissants,
Touffes de lis que l'hymen idolâtre,
Dont l'aspect seul subjugué tous les sens ;

Trône où l'Amour darde ces traits de flamme
Que du Désir la main semble aiguïser ;
Où, l'œil éteint, la Volupté se pâme,
En savourant l'ivresse d'un baiser.

Sur un front pur où son âme était peinte,
Sur le satin d'un cou voluptueux,
Comme les fleurs de la molle jacinthe,
En boucles d'or flottaient ses blonds cheveux.

Le lin brillant, l'étamine légère,
Sous leurs longs plis dessinant ses appas,
Semblaient encor promettre avec mystère
Mille beautés que l'œil ne voyait pas.

Oh ! qui dira ces charmes de l'enfance,
Riches trésors de grâce et de candeur,

Célestes dons que pare l'Innocence

Du coloris de la chaste pudeur ?

Qui décrira cette vierge ingénue ,

Qu'un mot , un signe , un geste fait rougir ?

Ces yeux naïfs , qu'une ardeur inconnue

Fait pétiller des flammes du désir ?

Telle sans art croît la rose vermeille ,

Qui , sous l'abri du buisson des chemins ,

Du papillon , de la friande abeille

N'a point encore éprouvé les larcins.

Tendre bouton , sa corolle mi-close

S'ouvre aux baisers du zéphir matinal ;

L'aube , en riant , de ses larmes l'arrose ,

Et rend plus doux son parfum virginal.

Dans l'ombre en vain sa pudeur enfantine

En rougissant , loin de nous semble fuir ;

L'œil l'entrevoit , l'odorat la devine ,

Et mille mains brûlent de la cueillir.

Telle , plus humble encore et plus timide ,

Égale en grâce à nos plus belles fleurs ,

Sous l'or des blés la sauvage adonide
Cache l'éclat de ses riches couleurs ;

Mais c'est en vain : une main indiscrète
Souvent l'arrache à ce réduit secret :
Elle est trahie, et mainte bergerette
Avec orgueil en pare son corset.

A cet aspect, Robert, ivre de joie,
Robert s'écrie : « Approche, objet charmant !
Ah ! dans ces lieux c'est le ciel qui t'envoie,
Pour terminer les peines d'un amant. »

Un cri perçant répond à son hommage :
Pâle d'effroi, prompte comme l'éclair,
D'un saut léger franchissant le bocage,
Au sein des bois Alix court et fend l'air.

Souvent, quand l'aigle, à la serre cruelle,
Surprend d'oiseaux un groupe épouvanté,
Avez-vous vu la blanche tourterelle
Fuir à l'instant d'un vol précipité ?

Le corps penché, les ailes frémissantes,
Déjà sous l'ongle elle croit palpiter ;

Cherche des yeux ses compagnes absentes
Et l'heureux nid qu'elle eut tort de quitter.

Le monstre ailé s'élance sur sa trace ;
Les yeux ardents, en vain il la poursuit ,
Vite elle monte et se perd dans l'espace ,
Plus vite encore Alix court et s'enfuit.

Dans les détours d'une route inconnue
Robert la suit , il vole comme un trait :
Stérile effort ! la bergère éperdue
Dans l'ombre au loin s'efface et disparaît.

Pauvre Robert ! sa belle est envolée :
Que devenir ? où trouver un réduit ?
Sous le couvert de la voûte étoilée
Il lui fallut passer toute la nuit.

Dans la forêt qu'un jour douteux éclaire ,
Enveloppé des vapeurs du couchant ,
Des cieux en vain le pâle luminaire
Au doux sommeil l'invite en se cachant ;
En vain la brise, humide de rosée ,
Des fleurs des champs au loin portant l'odeur ,

Sur les gazons, sur la terre embrasée
Verse pour lui sa suave fraîcheur ;

L'émotion, la surprise, l'attente,
Loin de Robert ont banni le repos.
Les feux d'amour, comme une fièvre ardente,
De tout son sang font bouillonner les flots.

Il marche, il court, il s'égare dans l'ombre ;
Il ne sait plus ce qu'il fait, ce qu'il dit ;
L'écho des bois, dans sa demeure sombre,
De ses accents, de ses pas retentit.

Ses cris, ses pas, du mal qui le dévore
Rien n'amortit l'impatiente ardeur ;
Des longues nuits, de la tardive aurore,
Vingt fois sa bouche a maudit la lenteur.

Des monts enfin d'orant la haute cime,
A peine l'aube eut annoncé le jour,
Notre héros, qu'un tendre espoir anime,
A parcouru tous les lieux d'alentour.

Un noir massif devant lui se présente :
Dans ce dédale il s'enfonce à pas lents ;

De près, de loin, il croit voir son amante :
Tout la retrace à ses regards brûlants.

Chaque rosier est pour lui son image ,
Chaque zéphir est son souffle embaumé,
Dans chaque bruit il entend son langage :
Quel rêve affreux , s'il n'était point aimé !

D'un vaste enclos, d'une large clairière
Il a percé l'abri mystérieux,
Lorsque soudain d'une antique chaumière
Les murs grossiers viennent frapper ses yeux.

Sur les débris de son toit séculaire,
Sur ses flancs noirs, par le temps crevassés,
En vert treillis et la vigne et le lierre
Croisaient au loin leurs bras entrelacés.

Aux environs quelques pieds de jacinthe,
Quelques berceaux de myrte et de jasmin,
Plantés sans art dans une agreste enceinte,
Offraient aux yeux les restes d'un jardin.

Là, le troène aux fleurs des aubépines
De ses bouquets joignait le riche émail ;

Le groseiller en touffes purpurines
Laisait tomber ses grappes de corail.

Le thym rampant, le syringa sauvage,
La fraise, à terre étalant ses rubis,
De leurs odeurs parfumaient ce bocage,
Ou des gazons rougissaient les tapis.

Là, dans leur course agitant la verdure,
Mille zéphirs, des bois hôtes follets,
Du pin, du tremble, à longue chevelure,
Faisaient frémir les rameaux inquiets ;

Ou du lilas, de l'arbre de Judée
Rasant les fleurs d'un vol malicieux,
En secouaient mainte vermeille ondée
Sur le passant, qui riait de leurs jeux.

Plus loin le pic, à la plume émaillée,
La tourterelle, aux doux roucoulements,
De branche en branche, errant sous la feuillée,
Mêlaient leurs voix au murmure des vents.

Que j'aimerais un pareil hermitage !
De nos cités il n'a point la splendeur ;

Mais son enceinte est le palais du sage,
Et la nature y cacha le bonheur.

Loin des soucis d'une vie inquiète,
Loin de l'envie et de ses noirs serpents,
Heureux cent fois le modeste poète
Qui peut en paix y couler ses vieux ans !

Qui, détrompé des filles de mémoire,
Ami des champs, borné dans ses désirs,
Au joug doré des amants de la gloire
Sait préférer d'obscurs et vrais plaisirs.

Ainsi, je crois, chantait frère Tibulle ;
Mais le saint homme, expert en volupté,
Dans son désert ne voulait pour cellule
Que le boudoir d'une jeune beauté.

A ce prix-là soyez anachorète :
Vivez aux bois, l'amour embellit tout.
Pour moi, je sais qu'une telle retraite
Près de Philis serait fort de mon goût.

Près de Philis le lieu le plus sauvage
En frais Éden changerait ses déserts ;

Ciel ! fixe-la dans mon petit ménage :

A ses côtés j'oublirai l'univers.

Ah ! trop longtemps la fortune infidèle

Me refusa la charmante douceur

De vivre encor, de mourir auprès d'elle ,

De lui devoir un reste de bonheur.

Puissé-je, ô Dieux, roi d'un petit domaine,

Porter un jour le sceptre des pasteurs !

Puisse Philis, champêtre souveraine,

S'asseoir gaîment sur mon trône de fleurs !

Là, couronné de roses immortelles,

Rival heureux du tendre Anacréon,

Je chanterais les plaisirs et les belles;

L'Amour serait mon unique Apollon.

Jeux de Diane au lever de l'aurore,

Doux entretiens, baisers à mon retour,

Simples travaux de Cérès ou de Flore,

Ce seraient là mes soins de chaque jour.

Trésors d'Io, richesses de Pomone,

Livres choisis, profanes ou chrétiens,

Fleurs au printemps, doux nectar en automne,
Ce seraient là ma fortune et mes biens.

J'aurais pour lois le code d'Épicure,
Pour tout conseil un généreux cellier...
Mais retournons à la vieille mesure,
Où se morfond le pauvre chevalier.

L'asile était tout-à-fait romantique¹ :
Robert s'arrête, il s'approche du seuil,
Et dans le fond de ce manoir rustique
Jette à l'écart un rapide coup d'œil.

D'un chant plaintif la tendre mélodie,
Comme un hautbois qui semble soupirer,
Frappe soudain son oreille attendrie :
Robert écoute, il n'ose respirer.

« Alix ! disait cette voix si touchante,
Alix, pourquoi sans cesse m'éviter ?

¹ Ce mot doit s'entendre ici dans le sens favorable. Aujourd'hui, malheureusement, il est devenu synonyme de bizarre, extraordinaire, exagéré, extravagant.

Sous ces tilleuls pourquoi, lorsque je chante,
Refuses-tu de venir m'écouter?

» Mon flageolet charme tout le village;
Tous nos pasteurs en aiment les accents;
Toi seule, Alix, dans ton humeur sauvage,
Ne ressents pas le pouvoir de mes chants.

» Hélas ! jamais du plus léger sourire
On ne te vit encourager mes feux;
Jamais tes yeux ne daignèrent me dire :
Un jour, Sylvain, tu seras plus heureux.

» Chaque matin, dans la forêt voisine,
Je suis tes pas, je cherche ton troupeau;
J'y vais cueillir les fleurs de l'aubépine
Pour en parer ton modeste chapeau;

» Mais tu me fuis, trop craintive bergère,
Comme l'agneau fuit le loup ravisseur,
Comme le faon, écarté de sa mère,
S'échappe et vole à l'aspect du chasseur.

» Hier mon chien t'approche et te caresse :
Il est si gai, pourquoi te courroucer?

Ses jeux naïfs t'exprimaient ma tendresse,
Mais ta froideur sut bien le repousser.

» J'avais chargé son cou d'une guirlande,
Il reparait d'un air triste et confus :
Le pauvre chien rapporte mon offrande,
Il vient encor m'annoncer un refus.

» Que t'ai-je fait ? en quoi t'ai-je offensée ?
Jamais le temps n'éteindra mon ardeur ;
Jamais tes traits, bannis de ma pensée,
Ne cesseront de régner sur mon cœur.

» Sur ce gazon, semé de violettes,
Sous ce berceau, dont l'asile écarté
Nous couvrira de ses ombres discrètes,
Viens un moment t'asseoir à mon côté.

» Viens : avec toi je veux, ma bien-aimée,
Du doux matin respirer la fraîcheur ;
Ces fleurs, ce ciel, cette brise embaumée,
Tout, près de toi, m'enivre de bonheur.

» Regarde : ici tout soupire, tout aime :
Vois ces oiseaux, écoute-les chanter ;

Parler d'amour est leur plaisir suprême :

Alix, pourquoi ne pas les imiter ?

» Mais tu rougis... ô toi, toi que j'adore,

Réponds, Alix, dis-moi tout sans détour :

Me craindrais-tu ? Ton cœur, novice encore,

Tremblerait-il au seul nom de l'amour ?

» Nous sommes seuls, parle avec assurance :

Laisse ton âme un instant s'enflammer,

Comble aujourd'hui ma plus chère espérance,

Cède à mes vœux, il est si doux d'aimer ! »

— « Pauvre Sylvain, répondait la bergère,

Ne gémis plus, tes pleurs me font pitié :

Hier encor je disais à ma mère :

Est-il permis d'avoir de l'amitié ?

» Sylvain m'a dit qu'il m'aimait, et moi-même,

Je crois... » Alix s'interrompit soudain ;

¹ L'époque où nous avons placé l'action de cette nouvelle remontant aux âges fabuleux de la chevalerie, nous avons cru pouvoir, sans invraisemblance, supposer, en vertu d'une fiction poétique, que les bergers de ce temps étaient, comme ceux de d'Urfé, plus éloquents que nos pâtres d'aujourd'hui.

Elle rougit, son trouble fut extrême,
Et ses yeux seuls parlèrent à Sylvain.

Robert voit tout : ô surprise nouvelle !
Dieux ! n'est-ce point un tableau mensonger ?
Le trompez-vous, en lui montrant sa belle
Entre les bras d'un amoureux berger ?

Non, c'en est fait, pour toi plus d'espérance,
Infortuné ! jouet d'un vain désir,
Lorsque ton cœur rêve encor l'innocence,
Déjà l'Amour a su te prévenir.

Que t'ont servi cette flamme si pure,
Ces longs soupirs d'attente et de douleur,
Si d'un vain songe éclairant l'imposture,
Ce jour t'enlève une ombre de bonheur ?

Un Dieu cruel a fasciné ta vue,
A fait sur toi l'essai de son pouvoir,
Et dans le fond de ton âme vaincue
Jeté les traits d'un affreux désespoir.

Alix t'échappe, Alix, ta seule idole :
L'heureux Sylvain, maître de sa beauté,

Sous les yeux même, à l'espoir qui s'envole
Fait succéder l'affreuse vérité.

Destin cruel ! piloyable supplice !
Que doit-il faire ? attaquer son rival ?
Il le voudrait, mais l'honneur, la justice ,
Tout lui défend un combat inégal.

Vous dont l'amour a trahi la constance ,
Vous que dédaigne un objet inhumain ,
Par vos tourments jugez de sa souffrance ,
Jugez du trait qui déchira son sein.

Lui, noble preux , favori de la gloire ,
Le voilà donc jaloux d'un vil berger !
Ses doux larcins , ses plaisirs , sa victoire ,
Il voit tout , tout , et ne peut se venger !

Pâle, il s'élance , il bondit de colère :
Mais à quoi bon ces transports furieux ?
Ce que ses yeux , sa beauté n'ont pu faire ,
Sa rage, hélas ! le fera-t-elle mieux ?

Il part, il fuit cette triste vallée.
Ce bois fatal, témoin de son malheur,

Et court au fond d'une tour isolée
 Ensevelir sa honte et sa douleur.

Là, tout entier à son tendre martyr,
 A ses chagrins donnant un libre cours,
 Dans les ennuis d'un sauvage délire
 Il vit sécher la fleur de ses beaux jours.

Il expira : de sa triste carrière
 Quelques guerriers plaignirent les malheurs ;
 Mais sur sa tombe , à jamais solitaire ,
 Nulle beauté ne vint verser des pleurs."

Bientôt du bruit de sa tragique histoire
 L'écho malin eut rempli la cité ;
 Belles de rire et de chanter victoire ,
 Jamais Amour ne se vit tant fêté.

« Grand Dieu ! disaient nos Saphos de Provence ,
 Quel cœur pourrait résister à tes coups ?
 Robert osa défier ta puissance ;
 Le sacrilège a senti ton courroux.

» Il est vaincu : gloire au dieu de Cythère !
 Périsse ainsi, frappé d'un trait mortel ,

Quiconque, épris d'un fantôme adultère,
Se permettra d'insulter ton autel ! »

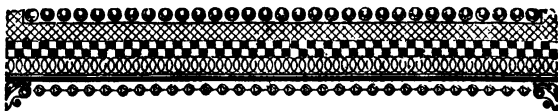
Tel fut, dit-on, son éloge funèbre,
Et mainte vieille, après plus de mille ans,
Raconte encor cette histoire célèbre
Près du berceau de ses petits enfants.

Four vous, amants à la tête légère,
Robert vous plaît, vous voulez l'imiter :
Retenez bien cet avis salutaire,
Je ne saurais trop vous le répéter :

Obéissez quand l'amour vous invite ;
Mais n'aimez point comme feu Céladon :
C'est à Paris que le plaisir habite :
On meurt d'ennui sur les bords du Lignon ¹.

¹ Ce petit poème n'ayant obtenu aucun succès, nous avons renoncé à composer les neuf autres nouvelles qui devaient en former la suite.





L'APOCOLOCYNTHOSE

OU

BOUTADE D'UN CLASSIQUE INCORRIGIBLE.

Si jamais une époque mérita le titre d'originale, si jamais siècle eut des droits à cette gloire innocente qui s'attache aux conquêtes du génie sur la nature, c'est, à coup sûr, le siècle où nous vivons. Sciences physiques, sciences morales, arts de l'industrie, tout se développe, tout rivalise d'activité, tout marche avec une rapidité sans exemple à l'accomplissement des grandes destinées que Bacon annonçait à l'esprit humain, lorsqu'il se constituait le législateur de la pensée, et lui traçait une route

nouvelle où l'analyse devait être son guide et l'expérience son unique flambeau.

Plus heureux que nos prédécesseurs , héritiers d'un âge où la philosophie ne semait la vérité qu'au bruit des verroux ou en présence des lettres de cachet, nous recueillons en paix le fruit de ses travaux ; et, sous les auspices d'une liberté presque illimitée , d'un culte scientifique qui , également éloigné du prestige des hypothèses et d'une foi superstitieuse à l'égard des anciennes doctrines, n'admet plus pour dogme que l'amour de la vérité, nous voyons s'accroître chaque année le noble et brillant patrimoine que nous devons à la sollicitude de nos pères. Quel tableau que celui d'un siècle, dont l'horizon intellectuel recule tous les jours comme celui du globe que parcourt l'infatigable activité de nos voyageurs ; où Lagrange, au bruit des conquêtes de Bonaparte, inventait la méthode des fonctions analytiques ; où Laplace écrivait son *Exposition du Système du Monde* et sa *Mécanique céleste* ; où nos mo-

dernes géologues, interrogeant les annales de la nature, exhumaient les débris de tant de générations éteintes, et fixaient, par l'examen de ces antiques monuments, l'âge, les époques et les destinées de la planète que nous habitons ! Lorsqu'on réfléchit que dans l'inventaire des célébrités contemporaines, c'est à la France que revient la presque totalité des parts, alors on peut se dire avec orgueil : « Et moi aussi, je suis Français ! »

C'est ainsi que, dans un moment d'enthousiasme, je m'entretenais avec moi-même au coin d'un feu vif et pétillant que j'alimentais généreusement avec ma petite provision d'hiver ; je fourgonnais, j'agaçais mes tisons le plus galement du monde, et une large tasse d'émail remplie, jusqu'aux bords, de thé de feuilles d'oranger, me réjouissait par de suaves émanations qui tournoyaient en vapeurs dans l'humide atmosphère de mon cabinet. Pour moi, n'en déplaise aux docteurs Rostan et Virey, j'eus toujours un faible extrême pour le thé. Le thé ! c'est

mon Falerne, mon breuvage favori, le consolateur de mes chagrins, le génie qui m'inspire; et si Dieu me prête vie et santé, j'espère bien payer aux feuilles de l'arbre des Hespérides le même tribut que Delille et Massieu à la fève de Moka. J'étais seul, sans autre société que celle du savant ouvrage de Cuvier sur les progrès des sciences naturelles; c'était là le muet, mais intéressant causeur qui m'avait suggéré mes premières réflexions sur le caractère du beau côté de notre époque. « Quelle heureuse destinée que celle des sciences ! me disais-je ; que leur partage est noble et digne d'envie ! Le temps ne fait qu'ajouter à leur beauté, qu'accroître leurs richesses. Si quelquefois elles semblent vieillir, c'est pour reprendre bientôt toutes les grâces de la jeunesse, toute la fraîcheur de la nouveauté. Quel plaisir pour moi de pouvoir, avec un nouveau Linné, passer en revue les brillantes découvertes qui signalent la marche du dix-neuvième siècle, et que je suis fier d'appartenir à un âge si fécond en merveilles !

Loin ces pédants rigoristes, pusillanimes détracteurs du présent, panégyristes fastidieux des temps passés, pour qui l'ancienneté est la seule mesure d'une estime calculée par l'égoïsme et la jalousie ! Oh ! je le sens, j'aime mes contemporains ; je leur voue une admiration sans bornes, un culte qui ne finira qu'avec ma vie. »

Au moment où je finissais ce petit soliloque, mes yeux se portèrent machinalement sur un gros volume placé à l'extrémité de ma table ; la couverture de cet épais in-octavo, bariolée de figures gothiques et d'arabesques bizarres, indiquait assez qu'il n'appartenait pas à ma modeste bibliothèque. C'était un exemplaire du roman de *Madona Parigina*, qu'un de mes amis, fraîchement sorti du collège, excellente pâte de garçon, mais aussi pauvre en littérature que riche en bonhomie, avait oublié dans mon appartement. Oublier la *Madona*, la laisser à la merci d'un profane, d'un voltairien décidé, c'était un sacrilège impardonnable ; mais le pauvre jeune

homme était si léger, si étourdi ! Fidèle portrait de ces petits mutins à l'air tapageur et déterminé, affectant la malice sans être malicieux, l'indépendance sans être indépendants ; de ces iconoclastes qu'on rencontre partout, bonnes et candides recrues de la cohue romantique, chargées de prêter main-forte à la gloire de M. H..., ou d'assurer à coups de poings le triomphe de nos drames nouveaux, le jeune néophyte me rendait des visites assez fréquentes. Il voulait, disait-il, me convertir et m'élever à la hauteur des connaissances actuelles ; il m'accusait de paresse et d'indifférence ; il avait pitié de mon intelligence routinière, servile, arriérée, et il me pressait d'entrer en qualité de feuilletoniste salarié au service de la réforme. Peut-être avait-il eu l'intention de me séduire, en laissant à ma disposition le chef-d'œuvre, le spécimen du génie de notre *Jeune France* ; son espoir fut cependant trompé. Je ne sais jusqu'à quel point il est permis de croire aux théories de M. Azais sur les sympathies et les antipathies, aux

ingénieuses hypothèses de M. le marquis de Puységur sur le fluide magnétique ; mais à peine eus-je aperçu l'ouvrage de M. H..., que, de la douce gaité qui m'animait d'abord, je me sentis tomber dans une sombre mélancolie. De noires visions, d'horribles fantômes assiégeaient ma pensée ; toutefois, j'eus la patience d'en lire quelques pages, lorsque tout à coup je le jetai loin de moi avec un sentiment d'indignation et de pitié.

Pauvre siècle ! m'écriai-je ; pauvre littérature ! que ne puis-je t'adresser les éloges qu'une juste admiration me dictait tout à l'heure pour les sciences, tes sœurs et tes rivales ! elles ne sont que les interprètes de la froide raison ; et toi, l'organe du sentiment et du génie, toi qui, seule, jouis du privilège d'allier aux leçons de la morale les fleurs de l'imagination, les douces émotions du cœur, au lieu de marcher comme tes compagnes dans les voies d'une heureuse perfection, tu rétrogrades honteusement vers ces temps d'enfance et de barbarie, où d'in-

formes essais préludaient à l'éclat de tes futures destinées. Tes poètes ne savent plus chanter. Le jargon des Ronsard et des Dubartas a remplacé la brillante mélodie des Racine et des Voltaire ; à peine sais-tu bégayer encore un mot qui tienne de l'accent français. Une grammaire nouvelle, où des règles formulées par la lie du peuple se sont substituées aux lumineux principes des Dumarsais et des Beauzée ; un code où de sacrilèges législateurs exigent en devoirs la violation de toutes les lois, le mépris de toute pudeur : voilà tes titres à l'estime du public. Je ne sais quel écrivain s'est avisé le premier de t'appeler l'*expression de la société*. Si sa définition est vraie, pauvre littérature, avoue que tu calomnies notre époque ! avoue que tu l'accuses d'une profonde dépravation ! avoue que la société n'a pas de détracteur, d'ennemi plus dangereux que toi, et qu'un jour nos enfants refuseront de croire aux monstrueux excès d'un cynisme qui n'a trouvé d'exemple que dans les dégoûtantes orgies des anciennes satur-

nales. Ah ! j'en rougis pour toi ! J'ai honte d'un siècle où les Muses, renonçant à leur virginité, n'ont pas craint de se transformer en viles prostituées, ou de mendier les regards d'une foule stupide, comme ces êtres dégradés, ces lazzaronis, qui, pour solliciter l'avare pitié des passants, étalent aux yeux le spectacle d'ulcères ou de difformités simulées.

Je jetai donc le malencontreux volume avec colère ; oui, messieurs du romantisme, avec colère ; car, j'en conviens, je ne suis pas, à beaucoup près, aussi heureux que vos critiques ; j'ai peine à sonder la profondeur de vos doctrines ; mon esprit s'épuise à chercher dans vos compositions le suprême mérite que vous leur attribuez. Je suis un barbare, peut-être, mais je me pique d'un attachement inviolable à la raison, à la gloire de mon pays ; je puis me flatter d'avoir une conscience, et cette conscience vous repousse comme les corrupteurs de l'esprit public, comme la honte d'un siècle qui prétend à la suprématie de l'intelligence.

Jaloux de transporter dans le domaine des arts l'insolente anarchie que tant de nouveaux démagogues offrent à la crédulité des peuples comme le type de la véritable liberté, comment avez-vous pu trouver tant d'échos et suborner tant de prosélytes ? Si quelque sophiste, quelque charlatan effronté, dans un temps où le sentiment de la dignité nationale subsistait encore, eût osé monter en chaire et dire à ses compatriotes :

« Il est temps, mes très-chers Welches, d'abjurer votre erreur ; un siècle qui pense a 'besoin d'un nouveau culte, de nouvelles opinions, d'institutions littéraires en harmonie avec ses goûts et ses sentiments. Dégagé des lisières d'une routine pédantesque, il doit secouer les entraves de l'art et mépriser ces timides génies qui, captifs dans leur petite sphère, tremblent de franchir les limites que les pédagogues de l'esprit humain ont marquées autour d'eux. Nos prédécesseurs ont épuisé, dit-on, le trésor du beau ; ils nous ont réduits à l'indigence.

lyres d'une ambition mesquine, n'allons pas nous tourmenter à marcher dans la pénible ornière qu'ils nous ont tracée; écartons-nous des sentiers battus : prouvons que les coryphées du grand siècle n'ont point compris la nature, en la mutilant sur le modèle de je ne sais quel fantôme que d'imbéciles aristarques ont exalté comme l'unique prototype des beaux-arts. La nature n'est jamais exclusive dans ses productions; toujours inconstante et mobile, toujours en opposition avec elle-même, elle jette dans ses tableaux une inépuisable variété, elle passe sans transition d'une touche à une touche différente. Amie des rencontres imprévues et bizarres, des assemblages les plus hétérogènes, elle repousse cette harmonie factice, ces proportions idéales introduites dans le système de notre esthétique par les théories superficielles de quelques observateurs dépourvus d'esprit et de lumières : imitons-la ! Pleins de respect pour l'ordre ou plutôt le désordre de la création, faisons de l'horrible et du beau, de l'igno-

ble et du grand un piquant amalgame ; confondons tous les genres, et ramenons au sein du monde intellectuel la majesté de l'antique chaos. Les goûts du siècle sont blasés : pour ranimer l'indifférence d'un public hébété, que faut-il ? un peu d'adresse. Eh bien ! régénérateurs industriels, exhumons les reliques décrépites du monachisme et de la barbarie, engraissons le sol épuisé du génie avec le fumier de Shakespeare et de Calderon, fertilisons la pensée avec les immondices tirées des cloaques de la littérature. Rome et la Grèce ne nous offrent plus qu'un stérile terroir : qu'importe ? il nous reste le sol et les vieux donjons de la France féodale, les steppes du Tartare, les savanes du Huron, et tant d'autres pays jeunes de poésie et fertiles en sublimes inspirations. C'est peu, mes chers amis ; il est encore d'autres routes qui mènent à l'originalité. Qui nous arrête ? plongeons-nous dans les abîmes du vague et de l'infini, perdons-nous dans les nuages du pathos et de l'incompréhensible. Extrêmes en tout,

soyons obscurs pour paraître profonds, ampoulés pour imiter le sublime, grossiers pour jouer le naïf, triviaux pour simuler le naturel : poussons le pathétique jusqu'aux convulsions, et l'amour jusqu'aux fureurs de Werther. Pour accomplir notre glorieuse entreprise, les éléments nous manquent-ils ? Voyez : la morgue, Bicêtre, les cours d'assises, les repaires de la débauche et du crime, que de mines encore intactes, que de matériaux vierges encore ! il faut les exploiter sans crainte ; le scandale est notre gloire et notre devise. La langue a vieilli : hâtons-nous de lui rendre la vigueur de l'idiome gaulois ; Pascal en a fait une orgueilleuse femmelette ; notre devoir à nous, c'est d'en faire une robuste amazone, une mâle plébéienne, dont l'énergique franchise ne recule devant aucune expression et sache braver la puérile délicatesse d'un langage énervé. Croyez-moi, mes chers amis, ouvrez les yeux : les Welches, vos frères, sont las du joug des Laharpe et des Voltaire ; ils n'attendent qu'une intelligence hardie pour don-

ner un nouvel essor à l'esprit littéraire ; mais, je le répète , le seul moyen d'accomplir cette grande tâche est de ramener la France moderne aux temps de Charles IX ou de Childéric I^{er}. »

Je le demande maintenant , un tel orateur n'aurait-il pas été traité d'extravagant et de visionnaire ? ne l'aurait-on pas hué, sifflé, conspué ? Voilà pourtant, messieurs, le tour de force que vous avez joué, sans encourir la même réprobation. Que vous eussiez réussi chez quelque peuplade sauvage et barbare, chez le cosaques du Don ou les Tatars de Crimée, par exemple, je le concevrais sans peine ; mais ce qui déroute toutes mes idées, ce qui passe mon intelligence, ce qui me remplit d'une surprise mêlée de douleur et de pitié, c'est que Paris, ce centre de la civilisation et des lumières, ce séjour où fleurit l'élite des talents et des célébrités, où tant d'établissements renommés se disputent l'honneur de répandre le goût des saines traditions, Paris ne rougisse pas de prouver à l'Europe entière



qu'il renferme assez de sots pour admirer vos farces, assez d'ignorants pour répudier le noble héritage d'une gloire consacrée par la vénération de tous les âges, pour croire que l'esprit humain ne peut s'émanciper qu'en se livrant sans mesure et sans frein à tous les débordements d'une imagination pervertie, à tous les excès d'une révolution ardente à saper les bases d'un culte affermi par la succession des temps, afin de fonder sur ses débris le règne du vandalisme et de la folie.

Voltaire, ce petit génie, ce littérateur à vues étroites, pour parler votre langage, messieurs, Voltaire n'était-il pas un peu prophète, lorsqu'il adressait cette piquante apostrophe à quelques mauvais rimeurs de son temps ?

Allons, poudreux valets d'insolents imprimeurs,
 Petits grimauds crottés, faméliques auteurs,
 Ressassez-moi Ronsard, copiez-moi Linière,
 De tous nos vils écrits remuez la poussière ;
 Servez d'antiques mets, sous des noms empruntés,
 A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés.
 Mais surtout écrivez en prose germanique,

En style visigoth parlez de politique,
 Donnez du gigantesque, étourdissez les sots ;
 Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots,
 Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
 Nous fasse de Racine oublier le langage.

Le pauvre patriarche ! que dirait-il aujourd'hui de ces dramaturges ligués pour insulter le public, de ces folliculaires pour qui la critique est une œuvre de mensonge et d'impudence, et l'art de bâtir la réputation d'un stupide écrivain sur la crédulité d'un lecteur plus stupide encore, une pratique constante et légitime, un acte de tolérance et de charité ? *O litteræ ! o mores !* Emblèmes du ridicule et de la sottise, Pradon, Chapelain, Scudéry, que ne régnez-vous encore ? Si vous étiez coupable d'avoir métamorphosé nos doctes pucelles en petites maîtresses à mouches et à fontanges, du moins vous n'aviez pas eu l'effronterie d'en faire, comme vos successeurs, des Phrynés de bas-étage, des suppôts de la plus sale corruption. Il est vrai que le philosophe de Ferney se serait un peu réconcilié avec le dix-neu-

vième siècle, s'il avait lu la mercuriale où cette méchante Revue d'Édimbourg renvoyait vos grands hommes aux douches de Bedlam ; mais, à coup sûr, il aurait pleuré sur le sort d'une patrie qu'il avait élevée si haut dans l'esprit des étrangers, en la voyant assez avilie pour mériter les sarcasmes d'un peuple de montagnards, qui la rappelle avec tant de hauteur au respect pour le bon sens, au sentiment de sa dignité nationale.

Toutefois, en me prononçant, avec une franchise que j'ose appeler impartiale, contre les excès dont vous avez donné l'exemple, je ne prétends point envelopper dans la même réprobation la littérature entière de notre époque. Je sais que, fidèles aux lois du goût et de la raison, un petit nombre d'écrivains voient la France actuelle payer un juste tribut d'éloges à leurs talents ; je sais, qu'appréciateurs éclairés d'une mission qui a pour but le perfectionnement des doctrines, quelques critiques comprennent encore l'importance et la sainteté de leurs de-

voirs. Riches de l'expérience de deux siècles entiers, placés sur un point élevé, d'où leurs regards pouvaient embrasser la marche de l'esprit humain, ils en ont suivi les progrès, signalé les écarts avec une pénétration qui les honore, avec une bonne foi qui les recommande encore davantage à notre estime. Rappeler les lettres à leur première destination, flétrir d'une juste censure ce charlatanisme que nous a légué l'ambitieuse vanité du XVIII^e siècle ; protester hautement contre cet esprit d'intrigue et de coterie, cette affectation de popularité, cette existence mondaine et dissipée qui compromettent la dignité des talents littéraires ; enfin, donner au mouvement intellectuel une impulsion plus sage, dégager l'enseignement des entraves de la routine, le fonder sur des bases nouvelles plus conformes aux besoins du siècle, plus propres à trouver un solide appui dans l'état des mœurs et la sympathie des intelligences, telle est la tâche que s'était imposée la conscience de ces guides éclairés. Non contents de l'avoir

remplie, ils se sont encore efforcés de prévenir les abus d'une liberté qu'ils réclamaient avec toutes les précautions capables d'en assurer les bienfaits ; d'une liberté qu'ils annonçaient comme un gage de l'ordre intellectuel et qui devait si tôt dégénérer en impatience de toutes les règles , en rébellion flagrante contre toutes les lois ; et, tout en applaudissant aux modifications qu'un système plus large devait introduire avec une sage mesure dans la théorie des arts, ils se sont empressés de dénoncer aux amis de la raison ces novateurs qui, comme vous, n'ont vu dans la république des lettres qu'un théâtre de licence destiné à exploiter la crédulité de quelques imbéciles, qu'une arène ouverte aux attentats de tous les partis ; leurs sages appels au public ont versé le blâme sur vos complots, et toutes les manœuvres de vos fauteurs ne pourront infirmer un arrêt dont la foule, désabusée tôt ou tard, finira par reconnaître la légitime autorité.

Au reste, messieurs, vous auriez tort de voir un

triomphe dans un succès de coterie; vous auriez tort de faire à la population parisienne l'injure de penser qu'elle souscrit tout entière à son avilissement; qu'elle avoue les tentatives insensées d'une cabale égarée par le désespoir de l'impuissance, qu'elle reconnaît en vous les organes de ses sentiments et de ses opinions. Vous avez pu séduire quelques niais, éblouir quelques badauds, surprendre la grossière sympathie de quelques femmes éhontées, de quelques incapables qui se sont faits brouillons pour être quelque chose; mais jamais, non, jamais, vous n'exciterez que le dégoût de tout homme qui attache encore quelque prix à l'honneur et au respect de soi-même. Ma sévérité vous paraîtra peut-être franchir les limites de la critique ordinaire; mais, je le demande, est-il une plume assez énergique, une satire assez sanglante pour flétrir de la proscription qu'elle mérite, une secte corruptrice par goût, par ambition et par système? Non, sans doute, il n'est qu'un seul châtiment qui soit

capable de venger la vérité de ses outrages : eh bien ! cette secte c'est la vôtre, ce châtement c'est le mépris ; il vous frappe, et vous finirez par succomber sous les coups de ce muet, mais terrible anathème.

Le jeune espiègle, en me tendant un piège fort peu séduisant, comme on a pu le voir, avait excité toute mon indignation, rallumé toute ma verve satirique contre la sottise et le mauvais goût contemporains. Je jugeai qu'il avait besoin d'une leçon, et je résolus de le punir assez sévèrement pour le détourner à l'avenir de toute tentative conçue dans le même esprit. Je ramassai donc le malheureux volume, gisant, sans honneur, dans un coin de mon cabinet, et je glissai entre deux de ses feuillets l'épître qu'on va lire, épître adressée, quelques mois auparavant, à feu M..., avocat, homme aimable, mais infatué, je le dis avec peine, des paradoxes de la nouvelle école, et trop indulgent pour la corruption sociale et littéraire qui caractérise notre époque.



LE ROMANTISME.

SATIRE ADRESSÉE A UN JEUNE AVOCAT.

Toi dont l'esprit changeant sait passer tour à tour
Du culte de Thémis à celui de l'Amour ;
Philosophe enjoué, pour qui l'art d'Épicure,
Sans jamais la corrompre embellit la nature ;
Tantôt grave penseur, tantôt gai compagnon,
En toi tu réunis Aristippe et Zénon,
Et ta main sait porter avec la même aisance
La joyeuse marotte et la docte balance.
Toi donc, de qui la grâce enchante tout Paris,
Volage enfant d'Astrée, heureux amant des Ris,
Toi qu'éclaire au besoin une sage déesse,
Dis-moi par quel abus, quelle étrange faiblesse,
Banal admirateur de nos Pradons nouveaux,
A tant d'esprit peux-tu joindre un goût aussi faux ?
Aujourd'hui tourmenté d'une docte manie,
Fier de pouvoir sans frein exercer ton génie,
Je te vois, en travail d'un gros drame allemand,

De Schiller francisé recoudre maint fragment.
 Aussi de mon repos censeur assez austère,
 Tu veux que, traître au dieu de Pope et de Voltaire,
 J'aïlle, en prose rimée hardi manouvrier,
 Disputer à Fœdus l'ombre d'un vain laurier;
 Tu veux que, ranimant ma Muse refroidie,
 Docile à l'aiguillon d'une verve étourdie,
 Au mourant appétit d'un public dégoûté
 Je serve quelques vers piquants de nouveauté.
 Des vers ! eh ! mon ami, quelle folle pensée !
 Des vers ! on n'en lit plus, la mode en est passée ;
 Ou si quelques écrits, dotés de ce beau nom,
 Éphémères enfants d'un grotesque Amphion,
 Vainqueurs d'un préjugé trop souvent équitable,
 Peuvent trouver encore un lecteur charitable,
 Hélas ! ce ne sont plus ces chefs-d'œuvre vantés,
 A la saine raison par les Grâces dictés,
 Où le goût enchaînait les écarts du génie,
 Où, fidèles aux lois de l'antique harmonie,
 D'une sage critique empruntant le flambeau,
 Nos maîtres pour modèle avaient choisi le beau.
 S'occupe qui voudra de leurs Muses altières ;

Il faut un autre culte au siècle des lumières.
 Pour lui le dieu des arts ce n'est plus Apollon,
 Ce n'est plus ce Phébus, roi du sacré vallon,
 Chantre mélodieux, dont la savante lyre,
 Secondant les transports d'un sublime délire,
 Sous les divins lauriers du Parnasse enchanté
 Déployait de ses tons l'austère majesté;
 Un fanatisme impie a brisé son idole.
 Mais veux-tu voir le dieu de la nouvelle école?
 Regarde, le voilà : ce fétiche hideux,
 Ce monstre environné de carnage et de feux,
 L'entends-tu, cher Millin, dans le patois des halles,
 Des arts prostitués fêtant les bacchanales,
 Aux crédules badauds qu'émerveille sa voix,
 Sur des tréteaux sanglants dicter ses folles lois?
 Pour lui meurtre, poison, inceste, parricide,
 Voilà tous les trésors de l'onde Aganippide.
 Tantôt bouffon grossier, tantôt vain radoteur,
 Maniaque hurlant en jargon de rhéteur,
 Comme l'impur oiseau dont le gosier croasse,
 Il croupit dans la fange ou se perd dans l'espace.
 Un crêpe de vapeurs, un voile ensanglanté

De son front grimaçant attristent la gaité ;
Le rire de Satan éclate sur sa bouche ,
Et son souffle empesté flétrit tout ce qu'il touche.
Hôte échappé jadis des murs de Charenton ,
Un poignard pour burin , pour Pégase un dragon ,
Des tavernes au bain , altéré de crapule ,
Bravant d'un front d'airain les traits du ridicule ,
Le vois-tu se trainer ? Des abîmes du cœur
C'est là qu'il va fouiller l'horrible profondeur ;
C'est dans l'ancre du crime , aux sources du scandale ,
Qu'il va régénérer notre antique morale ,
De Phryné , de Cacus recueillir les leçons ,
Et , glorieux du prix de ces nobles moissons ,
Nous jeter chaque mois , en fécondes largesses ,
Du génie agrandi les nouvelles richesses.
Dans nos brillants salons , dans l'empire des arts ,
Partout je vois flotter ses hideux étendards.
Sa compagne , Alecto , détrônant Melpomène ,
En un Cocyte impur transforme l'Hippocrène ,
S'y gonfle de vapeurs , s'y gorge de poisons ,
Et les verse , en hurlant , à ses vils nourrissons.
Près d'elle aperçois-tu ces sectaires impies ,

Flétris par le bon sens du titre de harpies,
 Tourbe de plats grimauds, gothiques novateurs,
 Des dogmes du faux goût monstrueux promoteurs,
 Fléaux de la raison, charlatans plein d'audace,
 Anarchistes jurés, vrais Marats du Parnasse,
 Des immondes haillons d'un cynisme effronté
 Couvrant avec orgueil leur triste nudité?
 Ce sont là les flambeaux de la nouvelle France,
 C'est là de nos beaux-arts la fleur et l'espérance.
 Ami, bénis le ciel : voilà dans quelles mains
 De deux cents ans de gloire il remet les destins.
 Mais as-tu vu, dis-moi, leur troupe sacrilège,
 D'un lieu cher aux neuf sœurs bravant le privilège,
 Insulter par des cris, frapper d'un pied brutal
 Du chantre de Burrhus l'auguste piédestal?
 Les as-tu vu, ami, sur ce noble trophée
 Couronner de leur club l'impudent coryphée?
 Paris en fut témoin : du Théâtre-Français
 Le dieu maudit encor leur scandaleux succès,
 Et tu veux que, jaloux du titre d'acolyte,
 Apostat sans pudeur de la raison proscrite,
 Devant le dieu des sots courbant mon jeune front,

D'un joug avilissant j'aille brigner l'affront,
Et ridicule acteur d'une sotte parade,
Des singes de Fœdus grossir la mascarade !
Comment t'es-tu flatté que, docile apprenti,
Je pourrais à ta voix embrasser ce parti ?
Moi, servile manœuvre, aux ordres d'un libraire
Engager à long bail ma plume mercenaire !
Des trésors d'Hélicon, taxés par un voleur,
Moi, son tarif en main, supputer la valeur !
Moi, débiter l'esprit en vile marchandise !
Toi-même quelque jour rirais de ma sottise,
Et d'un juste dédain ton esprit révolté
Punirait ma bassesse et ma vénalité.
Mais si, docile au vœu que ta bouche m'exprime,
Brouillant en mauvais vers la raison et la rime,
J'allais, suivant la mode, une vielle à la main,
Des Marsyas du jour grossir le fol essaim,
Si j'écrivais, Millin, eh ! que pourrais-je dire ?
En parlant de nos arts comment ne pas médire ?
Comment ne pas céder à ce courroux pressant
Dont le feu trop actif fait bouillonner mon sang ?
Prétendrais-je d'ailleurs, armé des traits d'Hercule,

Frapper d'un coup mortel l'hydre du ridicule ?
Frivole espoir ! bientôt ses cent difformes corps
Renaîtraient pour braver mes stériles efforts.
Chasserais-je d'ici les Alains et les Thraces ?
Paris avec respect semble baiser leurs traces ;
Et partout , exhumant leurs restes dispersés ,
La sottise les montre à mes regards blessés.
O surprise ! quelle est cette cité sauvage ?
Dieux ! quels goûts insensés ! quel ignoble langage !
Un songe abuse-t-il mes débiles esprits ?
Dans ces murs profanés dois-je chercher Paris ?
Quoi ! ce sceptre des arts , de qui l'Europe entière
Révérait dans nos mains le sacré caractère ,
L'Ignorance le brise , et nous , froids spectateurs ,
En paix nous la laissons exercer ses fureurs !
France ! un mime grossier , vil rebut de la scène ,
Dont les rauques accents font rougir Melpomène ,
Shakespeare a détrôné les chantres immortels
A qui ta main jadis éleva des autels ,
Et tu fêtes son règne ! Ah ! quel fatal prestige ,
Quel sort t'a pu frapper d'un si honteux vertige ?
De ton cothurne altier qu'est devenu l'éclat ?

Qu'est devenu ce goût si pur, si délicat,
 Ce goût qui te rendait l'oracle du génie ?
 C'en est fait, de ton nom la splendeur est ternie ;
 Peuple dégénéré, va, renonce à tes dieux !
 Abdique ta grandeur, insulte tes aïeux,
 Repousse, foule aux pieds leur sublime héritage :
 Il n'est plus fait pour toi, la honte est ton partage,
 Et du sceau flétrissant qui pèse sur ton front
 Londres même indigné te reproche l'affront.
 — J'admire, diras-tu, ce transport magnanime,
 Un si noble courroux a droit à mon estime ;
 Mais du vieil Apollon les beaux jours sont passés ;
 Pour lui plus de respects, d'hommages empressés :
 Le temps, qui détruit tout, a sapé sa puissance ;
 Ami, son règne expire et le nôtre commence.
 Vois ses autels déserts, vois ses lauriers flétris ;
 Vois-le verser des pleurs dans son temple en débris.
 L'insulte l'y poursuit et brise sa couronne ;
 Il veut lutter en vain, hélas ! tout l'abandonne :
 Ses enfants adoptifs, ses plus chers partisans,
 En foule chaque jour viennent grossir nos rangs.
 Tout conspire pour nous : ce sénat littéraire,

Du feu sacré des arts sage dépositaire,
Ces quarante immortels, grands hommes brevetés,
De trônes électifs par le talent dotés,
L'Académie enfin, par de justes suffrages,
N'a-t-elle pas naguère honoré nos ouvrages?
En couronnant nos vers, n'a-t-elle pas deux fois
Du vieux code classique anéanti les lois?
Mais, selon toi, depuis le vieux temps des miracles,
Les dieux, à l'Institut, ne rendent plus d'oracles;
La Pythie a perdu son merveilleux trépié...
Profane ! je devrais... mais tu me fais pitié ;
Va, ces nobles esprits que ta bouche blasphème
Ont mieux jugé que toi notre nouveau système ;
Ils ont compris leur siècle et suivi ses élans.
Et pourquoi voudraient-ils enchaîner nos talents ?
En quoi donc notre audace est-elle si coupable ?
Nous avons, je l'avoue, en dépit de la fable,
Pris la foi pour devise, et de notre cerveau
Tiré, grâce au Thalmud, un Panthéon nouveau ;
Mais l'art n'est plus au temps d'Auguste ou d'Alexandre.
De ces âges éteints la poétique cendre
Par un éclat trompeur n'éblouit plus nos yeux ;

Nous sommes las des Grecs et las de leurs faux dieux.
Et que nous font à nous Jupiter et Bellone,
Et la coquette Flore et la vieille Pomone ?
Le raisin sur nos ceps, l'épi dans nos guérets,
Ne sauraient-ils mûrir sans Bacchus ou Cérès ?
Nos bois ne peuvent-ils se passer de Dryades,
Nos étangs de Tritons, nos côteaux d'Oréades ?
Pourquoi traîner le jour sur un char de vermeil,
Changer en crins dorés les rayons du soleil,
Et, couvrant de mystère un simple météore,
Dans les bras de Tithon coucher la froide Aurore ?
Nos pères ne chantaient que les dieux ou les rois ;
Leur lyre avec dédain fuyait le ton bourgeois.
Jadis quelques grimauds ont fait dans mainte idylle,
Bavarder, il est vrai, des bergers de Sicile.
Mais quels bergers, grand Dieu ! quel jargon affecté !
Tout, dans leurs vains discours, blesse la vérité.
Petits-mâîtres musqués, chevriers en peinture,
De leurs airs citadins tout dément l'imposture.
Va, j'aime mieux cent fois nos Blaises, nos Pierrots,
Au son du tambourin, trépiguant en sabots,
J'aime mieux un bon pâtre, un porcher de village,

De sa laide Margot pressant l'épais corsage,
 Ou, loin de ses troupeaux, au fond d'un cabaret,
 Vidant quelques pots d'ale ou de mauvais clairer,
 Qu'un fade Corydon, qu'un langoureux Tityre,
 Qui, d'un ton larmoyant, sous un hêtre soupire,
 Et dans ses vers piteux, qui m'accablent d'ennui,
 M'entretient d'une flamme aussi fausse que lui.
 Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,
 Boileau l'a dit : eh bien ! moquons-nous de la Fable !
 Ses symboles menteurs, ses types surannés
 Naguère ont pu charmer quelques esprits bornés ;
 Mais l'art devait changer ; la raison populaire,
 En dépit des pédants, s'agrandit et s'éclaire ;
 Le goût de jour en jour devient plus délicat :
 Il a proscrit les vers, la prose d'apparat.
 Qu'importe ? vingt romans, vingt drames germaniques,
 Échos des bruits du jour, vingt savantes chroniques
 D'un solide aliment repaissent nos cerveaux.
 Des neuf défuntes sœurs quittant les oripeaux
 Pour la bure et le lin des simples ouvrières,
 Nos muses ont déjà, piquantes roturières,
 Par leurs airs plébéiens subjugué tout Paris.

Te le dirai-je enfin ? les gnômes, les périss,
 Satan aux pieds de bouc et sa noire livrée,
 Les contes de Perrault, la légende dorée,
 Du profond Swedenborg les divines leçons,
 Amadis, Childebrand, et leurs vieux écussons ;
 Voilà les éléments dont la vertu féconde
 Doit aux arts épuisés ouvrir un nouveau monde.
 Ami, console-toi : Dubartas et Villon,
 Le sublime Ronsard, Pradon, le grand Pradon
 Désormais vont régler les accords du génie,
 Et du rythme ostrogoth imitant l'harmonie,
 Sur le sauvage luth des chantres d'autrefois
 Nos rimeurs s'essaieront en vrais bardes gaulois.
 Pourquoi donc t'irriter ? du fiel qui te consume
 Pourquoi verser sur eux la bouillante amertume ?
 Va, du sceau populaire, imprimé sur leurs fronts,
 L'inaltérable éclat peut braver tes affronts.
 Du blâme et de l'honneur dispensateur suprême,
 Le public, malgré toi, les admire et les aime.
 Grâce à leurs traits brillants, tu le vois chaque jour
 Tressaillir d'épouvante ou soupirer d'amour,
 Et, navré de douleur ou comblé de délices,

Changer d'âme et d'esprit, au gré de leurs caprices.
 A l'œil humide encor, de la tendre beauté
 Quel déluge de pleurs leurs drames ont coûté !
 Quel concert de sanglots, quel transport de délire
 De leur naissante école ont proclamé l'empire !
 Dans tous les jeunes cœurs leurs succès sont écrits...
 — Le public, j'en conviens, les traite en favoris,
 Mais le mot a besoin d'un léger commentaire.
 Appelles-tu *public* un stupide vulgaire,
 Un ramas d'esprits faux, de cœurs vils et gâtés,
 Avides d'impudeur, de sales voluptés,
 Cherchant à ranimer, par une impure ivresse,
 De leurs sens émoussés la honteuse paresse ?
 Oh ! voilà, sans mentir, des juges compétents.
 Le digne tribunal ! Dupe des charlatans,
 Nourri des préjugés de l'imbécile enfance,
 De faux pas en faux pas conduit par l'ignorance,
 Monstre à cent corps divers mu par l'esprit malin,
 Tantôt frivole et gai, tantôt lourd et chagrin,
 Pour calmer un moment ses vapeurs inquiètes,
 Que veut-il ? des romans, des bouffons, des gazettes.
 Son suffrage est vraiment un titre glorieux,

Et l'on peut à bon droit s'en montrer orgueilleux.
 Mais cessons de railler, parlons sans ironie :
 Un vain peuple n'est point l'arbitre du génie.
 Le public , à mes yeux , n'est qu'un vieil écolier,
 Qu'au joug de la raison le savoir doit plier,
 Un éternel enfant , dont l'austère Sagesse
 Doit éclairer l'esprit , corriger la rudesse ,
 Qui , toujours dépendant des lumières d'autrui ,
 A besoin que l'on pense et qu'on juge pour lui.
 D'aigreur ici ta bouche accuse en vain mon style :
 Ami , quand tout condamne une brute indocile ,
 A quoi bon des égards ? pourquoi la ménager ?
 Va , c'est le fouet en main qu'il faut la corriger..
 Mais qui donc jugera ? quelle cour souveraine
 Pourra tracer à l'art une route certaine ?
 Je me tais... Mais tout haut j'ose affirmer, Millin ,
 Qu'aujourd'hui le goût baisse et touche à son déclin ;
 Que des arts dégradés la triste république
 Pour venger un honneur n'a pas même un critique ¹.

¹ Il faut cependant excepter MM. Alexis Dumesnil, Lemer cier, le marquis de Saint-Chamans, auteur de l'excellent ouvrage intitulé *L'Anti-Romantique*, P. Lepelntre, de Féletz, Cherbuliez,

Quarante élus du Pinde , et j'en rougis pour eux ,
 Ont couronné , dis-tu , quelques vers trop heureux .
 Quarante ! Conviens-en , le goût et le génie
 Siégent à l'Institut , en grosse compagnie ;
 J'en connais huit au moins qu'avoûrait Apollon ;
 Mais , hélas ! loin du Pinde , aux mains d'un dieu brouillon
 Phébus cède aujourd'hui son sceptre littéraire ;
 Ses prêtres à la brigue ouvrent leur sanctuaire ;
 Tous les ans je les vois , par un vote banal ,
 Souiller du dieu des vers le sacré tribunal .
 Me démentiras-tu ? Mais je puis te confondre ;
 Mais la publique voix est là pour te répondre ,
 Pour flétrir à jamais d'un blâme mérité
 L'explicable arrêt qu'ils ont deux fois porté ¹ .
 C'en est fait , ce laurier , noble tribut de gloire ,
 Qu'au seul talent jadis décernait la victoire ,
 La sottise aujourd'hui l'usurpe et l'avilit ,

Nisard, Danton, et surtout M. Jay, littérateur plein de goût, qui s'est élevé avec une juste indignation contre l'invasion du vandalisme.

¹ Allusion aux prix décernés par l'Académie française en 1837 et 1839 à deux mauvaises pièces de vers sur l'arc-de-triomphe de l'Étoile et le Musée de Versailles.

La sottise triomphe ; ô douleur ! ô dépit !
 Pour nous le rameau d'or a perdu tout prestige :
 L'arbre qui le portait, honteux, baissant sa tige,
 Sèche et meurt sous les yeux d'Apollon éploré.
 Qui l'a flétri, Millin ? qui l'a déshonoré ?
 Ah ! si j'osais ici dire ce que je pense,
 Je... Mais renfermons-nous dans un sage silence ;
 Ne comparons personne à ce roi qui... tu sais,
 A ce roi Phrygien... chut ! j'en ai dit assez.
 Plaignons plutôt, plaignons ce pauvre aréopage.
 Quel poète à présent, envierait son suffrage ?
 Du public éclairé, qui pense et sait juger,
 Quel respect, quels égards a-t-il droit d'exiger ?
 Ces magistrats déchus, ces juges ridicules,
 Chacun peut les siffler sur leurs chaises curules ;
 Chacun croit justement ne plus rien leur devoir ;
 Eux-mêmes ils ont sur nous abdiqué tout pouvoir.
 Mais c'est peu, cher ami ; bientôt, Paris y compte,
 Bientôt nous les verrons, dépouillant toute honte,
 Au rôle d'apostats lâchement descendus,
 Couronner leur opprobre, en adoptant Fœdus.
 — Bon ! pourquoi, diras-tu, montrer tant de colère ?

Le siècle est malheureux de ne pouvoir te plaire.
 Cependant, si le goût, dans nos hardis essais,
 Peut blâmer par hasard quelques vers imparfaits,
 D'un génie éclatant la sève créatrice
 De nos œuvres du moins doit absoudre le vice.
 — Vous, créer ! et quoi donc ? de sottes visions,
 Des monstres, des horreurs... quelles créations !
 Quoi ! d'un nouveau Cottin la stérile abondance
 D'absurdes nouveautés inondera la France,
 Quoi ! d'un Quasimodo le chantre scandaleux,
 Le Callot qui peignit tant de masques hideux,
 Viendra me débiter, en style de paillasse,
 Ses ineptes récits, faits pour la populace¹,
 Et j'irais, de sa veine admirateur banal,
 Le traiter d'auteur neuf, d'esprit original !
 Non : si sa verve active au bon goût n'est unie,
 L'imagination n'est point le vrai génie ;
 Elle appartient au fou, dont le cerveau blessé
 Pour type du vrai beau prend un rêve insensé.

¹ Il faut pourtant se rappeler que le même écrivain a composé
six ou *sept* odes où l'on trouve de l'enthousiasme et des beautés
 réelles. Ce serait manquer à la justice de ne pas en convenir.

Et toi, toi, de ce fou partageant le délire,
 Du dieu des arts aussi tu veux briser la lyre !
 De ses chants, de ses vers l'aimable pureté,
 Malheureux ! à tes yeux n'est que timidité ;
 D'insipide froideur tu traites sa sagesse,
 Et lui, que pense-t-il de votre sale ivresse ?
 Il méprise, crois-moi, vos moyens, votre but,
 Et vous laisse, en vrais gueux, exploiter son rebut.
 Mais, selon toi, du beau l'art a tari la source ;
 L'art usé, décrépît, va périr sans ressource,
 Si d'un dieu routinier il n'abjure les lois.
 Crois-moi, laisse aux niais, laisse aux esprits étroits
 Une erreur qu'à dessein la faiblesse accrédite ;
 Le champ du beau classique est un champ sans limite,
 Où toujours le talent, par de sages travaux,
 Pourra, comme autrefois, cueillir des fruits nouveaux.
 Stérile pour les sots, riche pour le génie,
 De ce sol quelque jour la force rajeunie,
 De trésors inconnus aux siècles précédents
 Dotera, sois-en sûr, nos heureux descendants.
 Chacun, en attendant veut écrire à sa guise :
 Mensonge, obscénité, paradoxe, bêtise,

Tout moyen plaît aux fous, s'il est audacieux ;
 Plus il est indécent, plus il charme leurs yeux.
 Pour percer aujourd'hui, que d'astuce et d'intrigues !
 O que de plats rimeurs, vieillis dans l'art des brigues,
 Le ridicule mène à la célébrité !
 Regarde : en vain Fœdus, sous un masque effronté,
 Pour attirer les yeux, turlupine et grimace,
 Un sot est toujours sot, quelques efforts qu'il fasse ;
 Son zèle novateur ne peut me décevoir ;
 De l'impuissance à nu j'y vois le désespoir.
 Pétri de vanité, de lui-même idolâtre,
 Un nain rampant a beau se dresser un théâtre ;
 Sur un vain piédestal il a beau se hausser,
 A son rang l'équité sait bientôt le placer ;
 Aussi déjà j'entends un public moins frivole
 Renvoyer son héros sur les bancs de l'école,
 Et même souhaiter, Esculape excellent,
 Quelques douches d'eau froide à son front trop brûlant.
 Ce discours, je le vois, excite ta surprise ;
 Ton chatouilleux orgueil condamne ma franchise ;
 Tu blâmes le courroux qui domine mes sens ;
 Tu m'attaques... Eh bien ! discutons, j'y consens :

Souvent du choc heureux des sentiments contraires
La vérité jaillit en brillants caractères.

Du siècle où nous vivons, Zolle sans pudeur,
Non, je ne prétends point rabaisser la grandeur.
La France, je le sais, aux beaux jours de l'empire,
D'un immortel éclat a vu briller sa lyre,
Et ses yeux, dans les rangs de nos contemporains,
Peuvent trouver encor d'illustres écrivains.

Disputant à Duval le sceptre de Thalie,
Étienne, comme lui, sur la scène embellie,
A, pour peindre nos mœurs et nos vices nouveaux,
D'Aristophane éteint retrouvé les pinceaux ;
Étienne, dont la plume élégante et sévère
Joint le goût de Térence à tout l'art de Molière.
Écrivain délicat, philosophe charmant,
Des éclairs de l'esprit, des feux du sentiment,
Qui mieux que lui jamais égaya la morale ?
Qu'avec bonheur, ami, sa verve originale
Fait d'un air gracieux badiner la raison,
Et m'offre en chaque écrit une utile leçon !
Chéri, comme Addison, des belles et des sages,
Grâce au sel qui pétille en ses brillantes pages,

Jouy, peintre éloquent, ingénieux penseur,
Sait charmer à la fois mon esprit et mon cœur.
Mais quels mâles accents ont frappé mon oreille ?
Des bardes de Fingal la harpe se réveille :
Lormian de ses fils d'or tire des sons guerriers,
Lormian qui, sur le Pinde a cueilli deux lauriers,
Lormian qui pouvait seul, par une heureuse audace,
Joindre au luth d'Ossian la trompette du Tasse.
Déchu du rang altier où brillait son talent,
D'un culte presque éteint pontife chancelant,
Jusqu'au drame abaissant la fière tragédie,
Si des vers que jadis lui dictait le génie,
Pour caresser l'erreur d'un vulgaire hébété,
Delavigne a terni la noble pureté ;
Tandis qu'avec amour, de ses premières veilles,
L'élite de Paris contemplait les merveilles,
S'il a pu, de nos rangs coupable déserteur,
Trop sensible à l'appât d'un succès peu flatteur,
Du dieu qui le guidait abandonnant la trace,
Sur l'aride sommet du gothique Parnasse,
Suivre, exempt de remords, ces factieux esprits
Dont l'éclat usurpé déjà tourne en mépris,

De sa veine, du moins, la grandeur éclipse,
 Garde encor quelques traits de sa fierté passée ;
 C'est l'aigle prisonnier, marchant à pas hautains
 Parmi ces vils oiseaux qu'ont dégradé nos mains.
 Du fécond Lemer cier qui n'estime la Muse ?
 Leduc, fin Aristarque, et m'instruit et m'amuse.
 Si des vers de Norvins je chéris la douceur,
 Si j'admire Delrieu, j'aime aussi Levasseur,
 Lorsque de Job proscrit il me peint les souffrances ;
 J'aime aussi de Géraud les naïves romances.
 Sans blesser l'équité, je puis vanter Séguier,
 Couronner Dupaty d'un rameau de laurier,
 Et du gai Fresnilly, par un sincère hommage,
 Applaudir, comme toi, l'élégant badinage.
 Cédant, malgré moi-même, au prestige de l'art,
 Je pleure avec Lebrun les malheurs de Stuart.
 Soumet ¹, jusques aux cieux d'un vol hardi m'entraîne ;
 En lisant Lebailly je pense à La Fontaine.
 Du peuple, des héros piquant Anacréon,
 Béranger jusqu'à l'ode élève la chanson.

¹ Il ne s'agit ici que des discours en vers publiés par M. Soumet
 avant 1830.

Mollevault sait d'amour parler comme Tibulle ;
 Michaud de Saint-Lambert m'offre l'heureux émule. ¹
 Dois-je nommer encor Mirmont, Scribe, Tissot,
 L'aimable Campenon, le brillant Ancelot ?
 Louerai-je de Viennet l'âpre et mâle génie,
 Du luth de Boisjolin la savante harmonie ?
 A Saint-Victor enfin, à ses vers séduisants,
 Pourrais-je refuser un légitime encens ?
 Et vous, pourrais-je ici vous passer sous silence,
 Éloquente Vannoz, noble et sage Constance ² ?
 Non, mon cœur subjugué par vos charmes vainqueurs,
 Croit être, en vous chantant, l'écho de tous les cœurs.
 Que de gloire ! et pourtant, dans ses rimes discrètes,
 Ma Muse n'a, Millin, cité que nos poètes.
 Ne crois pas cependant que, sourd à l'équité,
 Du classique Hélicon partisan entêté,
 Je ne puisse, imitant ta facile indulgence,
 D'un novateur ou deux excuser la licence,

¹ On nous pardonnera sans doute cet éloge, quoique fort exagéré.

² M^{me} la princesse Constance de Salm, le premier poète féminin de notre époque.

Et dans leurs vains écrits, si chers à nos badauds,
 Pour une beauté seule oublier cent défauts.
 Malgré son ton guindé, son pathos monotone,
 Parfois, je l'avouerai, Cataleptus¹ m'étonne :
 Mélange de défauts, de sublimes beautés,
 Sa Muse également penche de deux côtés ;
 Classique par talent, névrateur par folie,
 A l'Apollon bâtard son faux goût le rallie.
 Affublant l'impudeur d'un manteau de clinquant,
 D'esprit, d'extravagance assemblage choquant,
 D'un ton de Pythonisse, en jargon sophistique,
 Cathos exhale en vain son délire érotique :
 Dans ses honteux écrits tout me semble imparfait,
 Mais son phébus parfois me fait rire et me plaît.
 Du fade Compsius les galantes sornettes
 A bon droit, je l'avoue, amusent nos coquettes.
 Dans l'art de griffonner, laborieux rivaux,
 Vois Stultus, vois Lestas, singes de Marivaux,
 Agacer le public par leur coquetterie.
 De leur style fardé je hais l'afféterie ;

¹ M. de Châteaubriand.

Je hais ces faux brillants, ce cliquetis de mots,
 Chez eux du nom d'esprit honorés par les sots ;
 Mais quelques traits heureux, semés avec adresse,
 D'un vernis de talent colorent leur faiblesse.
 Des vices en baillons, Cratès, peintre effronté,
 Dans le cloaque impur par le crime habité,
 En cynique héroïne, a beau traîner sa Muse,
 Je le hais, le méprise, et pourtant il m'amuse.
 Du bon goût à dessein méconnaissant la loi,
 Pathos, des Visigoths adulateur sans foi,
 Pathos a beau fronder le chantre d'Athalie,
 Sa naissance à mes yeux l'absout de sa folie ;
 Je cède à la pitié, je ris d'un lourd Germain,
 D'un pédant ergoteur qui veut paraître fin.
 Romantique Linus, de sa gothique vielle
 Regarde Aliboron tourner la manivelle :
 Pareil à ce lourdaud, qui, d'un pays lointain,
 Vient amuser Paris des tours de Fagotin ;
 Il charme un sot public par ses sottes ballades.
 Le bourreau ! Dieu ! quel ton ! quels airs plats et maussades !
 Du clavier enroué, qui glapit sous ses doigts,
 S'échappe en sons aigus une perçante voix,

Dont le fausset agace, écorche mon oreille ;
 Lui-même en faux-bourdon l'accompagne à merveille,
 Il brait ; on l'applaudit, on vante un chant si beau :
 Aliboron vainqueur prend le pas sur Rousseau.
 Mais si des beaux esprits dédaignant la cohue,
 Sur nos docteurs titrés j'abaisse ici ma vue,
 De quels traits peindre Hermas, Hermas, conteur bavard,
 Vrai Brantôme prêchant en style de Maillard ?
 Dans ses tableaux bouffons, sous sa touche grossière,
 Clio prend de Cateau l'allure grimacière ;
 Clio, de sots discours semant ses froids récits,
 Pousse à bout ses lecteurs dégoûtés ou transis ;
 Mais des bouquins pondreux, rebuts de notre histoire,
 Nul ne sait mieux qu'Hermas déchiffrer le grimoire,
 Et dans leur lourd fatras, lourdement commenté,
 Tirer cent noms obscurs d'un oubli mérité.
 Du transfuge Agyrtès que penser et que dire ?
 Je ne puis le louer, je ne puis en médire :
 Sophiste harmonieux, esprit faux et brillant,
 Éblouir est son but, tromper est son talent.
 De son style je hais le froid papillotage,
 Je hais... Mais à quoi bon m'expliquer davantage ?

Pour punir Agyrtès le silence suffit ;
 Qui parle dit trop peu, qui se tait a tout dit.
 Dans ses champs vaporeux, l'inégal Massorète
 Souvent joint au pathos les traits d'un vrai poète,
 Lalos, sophiste vain, prolix radoteur,
 Par un babil niais amuse son lecteur,
 Et des traits d'un esprit bizarrement comique
 Macer sait égayer une fausse critique.
 Mais Gorgo, mais ce fou, père de Bug-Jargal,
 De l'absurde et du laid modèle sans égal,
 Ces Sades, dont la plume, immonde corruptrice,
 Sème en impurs romans les maximes du vice,
 Et d'une tourbe inepte exploitant les travers,
 Vend au poids du scandale et sa prose et ses vers ;
 Tu les aimes, d'accord ; mais conviens que, sans crime,
 Phœbus peut les frapper d'un arrêt légitime ;
 Que sa justice doit, par des coups éclatants,
 Flétrir d'un sceau vengeur le front des charlatans.
 De leurs écrits grossiers charmant la populace.
 Vois Gorgo, vois Fædus, rois du nouveau Parnasse,
 Sur le papier honteux que salissent leurs mains.
 Insulter la raison en plats alexandrins ;

Laïs de carrefour, vois leur Muse honnie,
 Ramasser dans la fange un brevet de génie.
 Suis-les donc, cher ami ; jaloux de leur bonheur,
 Pour acheter un nom, vends comme eux ton honneur.
 Tu ris... Eh bien ! fais-mieux : d'une ample renommée
 Ton généreux orgueil brigue-t-il la fumée ?
 Dans ces recueils bannals, ces feuilles d'un moment,
 De l'ignorance oisive éternel aliment,
 Où des brouillons du jour la vénale impudence
 Trafique du scandale et vit de médisance,
 Où, pleins d'un fol orgueil, vingt cerveaux à l'envers
 Régissent les états, corrigent l'univers,
 Va, courtier de vains bruits, sophiste politique,
 Radoter chaque jour sur la chose publique.
 Des Médicis du temps, bottiers, fruitiers, traiteurs,
 De la presse aux cent voix illustres directeurs,
 Subissant de plein gré le docte patronage,
 Prends d'un nouveau Marat les mœurs et le langage.
 Ferme ! sans rien savoir, parle, tranche sur tout :
 Que te fait la raison, que t'importe le goût,
 Si tu sais au mensonge unir l'effronterie ?
 Du beau nom de progrès ornant la barbarie,

Pour louer nos grimauds prends un ton d'érudit ;
 Mets au lieu du talent la bêtise en crédit.
 Du vieux Thespis anglais, dont le badaud raffole,
 Vite, adore à genoux la ridicule idole ;
 Jette lui, sans rougir, des fleurs et de l'encens,
 Sème le paradoxe, outrage le bon sens ;
 Cours, vole ; mais renonce à convaincre ma Muse.
 Si d'un vieux préjugé le prestige m'abuse,
 Et si mes yeux, couverts d'un magique bandeau,
 Du vrai n'ont point encore entrevu le flambeau,
 Je me console au moins d'errer avec Racine.
 Oui, ses chants immortels, oui, sa lyre divine,
 Tant que battra mon sein, que sentira mon cœur,
 Séduiront mon esprit par un charme vainqueur :
 Le Dieu qui l'inspirait est le Dieu que j'adore,
 Et, pour te réfuter, je cours le lire encore.

Je glissai donc ce manuscrit entre deux feuillets
 du gros in-octavo que je replaçai sur ma table, et

j'attendis courageusement mon jeune ami. Il ne tarda pas à revenir. Que croyez-vous qu'il fit, après avoir repris son livre et parcouru mon épître? Qu'il reconnût son erreur, qu'il se corrigéât, n'est-ce pas? Point du tout. Il se plaignit de l'irrévérence dont le somptueux maroquin portait encore les traces, déchira mon factum poétique, et sortit, en me menaçant du courroux de la famille Ronsard; et moi je ramassai tranquillement les lambeaux épars sur le parquet de ma chambre, en priant tous les saints du Parnasse d'éclairer mon pauvre frère, de sauver son bon sens d'une éternelle perdition, mais surtout de ne pas souffrir que deux siècles de gloire nationale fussent plus longtemps souillés par l'invasion d'une hérésie plus fatale aux arts que le règne de l'épidémie cholérique ne le fût pour ses nombreuses victimes.

Un vœu si patriotique est-il encore susceptible de se réaliser? Les lettres françaises pourront-elles reconquérir leur première dignité et se replacer à la hauteur des sciences positives? Je l'ignore; le

temps seul est à même de décider cette question. En attendant, le plus sûr moyen de préparer cet heureux résultat, c'est de fortifier l'influence des bons modèles, c'est de ramener les esprits égarés aux éternels principes de la raison et du goût, c'est de faire germer dans les intelligences neuves encore de la génération qui nous succédera, les semences du beau, le goût des saines théories. Dépositaires des trésors de la science, interprètes des oracles de l'antiquité, professeurs appelés à former la raison de tant de disciples qui recueillent vos leçons avec une foi religieuse, à prémunir leur inexpérience contre les pièges de l'erreur ou la contagion des mauvais exemples, c'est à vous qu'il est réservé d'améliorer notre esprit littéraire, de ranimer les étincelles du feu sacré que la barbarie veut éteindre. On vous accuse de céder au torrent, de succomber à l'appât d'une dangereuse nouveauté, de reculer devant une loyale manifestation de principes. Repoussez ces frivoles imputations par un éclatant démenti; prouvez que dans un corps chargé

du plus noble et du plus important des ministères, il est encore des hommes qui savent apprécier le caractère de leurs fonctions et justifier la confiance des familles à qui l'université répond des mœurs et des lumières de la génération naissante ; accomplissez les devoirs qui vous sont imposés ; faites revivre l'autorité des illustres modèles que vous représentez ; fondez sur des bases nouvelles le règne de ces grands hommes dont le commerce assidu forme un de vos titres les plus solides à l'estime générale, et notre bouche n'aura que des éloges pour exalter en vous les défenseurs de la gloire nationale, les soutiens de notre littérature, les réformateurs de la morale publique.



DÉFENSE DU ROMANTISME.



EDMOND.

Oui, malgré tes conseils, j'ai dû prendre un parti ;
C'en est fait, cher Pathos, me voilà converti :
Trop longtemps égaré par un fatal système,
Rebelle à la raison et m'oubliant moi-même,
Crédule partisan d'un drapeau sans honneur,
J'ai suivi de Fœdus l'exemple suborneur.
Jeune encor, tu le sais, plein de cette assurance,
De ce stupide orgueil qu'inspire l'ignorance,
Dans l'essor mal réglé d'un esprit turbulent
Je vis ou je crus voir l'audace du talent ;
Je voulus innover, et du nom de génie
J'honorai fièrement une sotte manie.
Grâce au ciel, le bandeau de mes yeux est tombé ;
Le jour brillant et pur qu'il m'avait dérobé,
Vient éclairer enfin ma débile paupière ;

Mon esprit détrompé d'une vaine chimère ,
 Aujourd'hui tout entier à la saine raison ,
 Devant lui voit s'étendre un nouvel horizon .
 Oh ! combien je rougis de mon erreur passée !
 Si naguère j'ai pu , dans ma fougue insensée ,
 Du Parnasse indigné méconnaissant les droits ,
 Pour un culte honteux abandonner ses lois ,
 Pénétré d'un remords, hélas ! trop légitime ,
 Je veux , Pathos , je veux , pour expier mon crime ,
 Embrassant de nouveau l'autel que j'ai quitté ,
 Y prier , y gémir avec sincérité ,
 Du zèle le plus pur y porter la constance ,
 Et reprendre à jamais ma première croyance .

PATHOS.

N'est-ce point une erreur ? l'ai-je bien entendu ?
 Edmond se convertir ! ô coup inattendu !
 Toi , le plus ferme appui des nouvelles doctrines ,
 Toi qui devais jadis , sur le Pindé en ruines ,
 Signalant parmi nous ton bras victorieux ,
 Du classique empyrée immoler tous les dieux ,
 Déjà tu te démens ! frappé d'un vain scrupule ,

Devant ce grand projet ton courage recule ;
 Parjure à tes serments, tu fuis nos étendards,
 Tu trahis tes amis et la cause des arts.
 Eh ! quel démon jaloux , par un noir maléfice ,
 Jeta dans ton esprit cet étrange caprice ?
 Qui peut t'avoir changé ? Du caustique Danton
 Aurais-tu par hasard lu quelque feuilleton ?
 Ou Phébus t'aurait-il, sur son maigre Pégase,
 Ravi jusques au ciel, dans un moment d'extase ?

EDMOND.

Non, l'amour du vrai seul...

PATHOS.

L'amour du vrai, dis-tu ?

Voilà, sur ma parole, une utile vertu.
 L'amour du vrai, grands dieux ! au siècle des lumières !
 Nous crois-tu donc encor dans ces temps de chimères,
 Où, dupes de grands mots, nos chers et vieux parents,
 Végétaient sous la règle, en moines ignorants ?
 Hélas ! pauvre innocent, ton cœur est bien novice...
 Si tu parlais encor de mensonge et de vice,

Rien de mieux, mais du vrai ! parbleu, j'en ris encor.
 Vante plutôt l'amour des plaisirs et de l'or :
 De tout auteur sensé voilà le seul mobile ;
 Le faux est l'élément où se plaît l'homme habile.
 Crois-en donc ton vieux maître, et reconnais sa voix ;
 Mais non, il n'est plus temps, malheureux, je le vois :
 Rien ne peut écarter l'extravagante idée
 Dont ton âme en secret fut toujours possédée.
 Ingrat ! si, moins épris d'une fausse clarté,
 Dans sa première foi ton cœur eût persisté,
 Que d'honneurs t'attendaient au sein de notre école !
 Que de trésors pour toi ! quelle riche auréole
 Eût couronné ton buste, adoré dans Paris !
 De ton zèle déjà tu recueillais le prix,
 Et pourtant qu'as-tu fait ? Ah ! quand la jeune France
 Voyait fleurir en toi sa plus chère espérance,
 Lorsque, de la pensée hardi réformateur,
 Exploitant du public la docile candeur,
 Tu pouvais, gorgé d'or, rassasié de gloire,
 En héros, comme nous, te poser dans l'histoire,
 Fallait-il, écoutant un tardif repentir,
 Compromettre ton nom, perdre ton avenir,

Et quitter follement notre heureuse bannière,
Pour ramper sans profit dans la classique ornière?

EDMOND.

Plains-moi donc, mais du moins cesse de m'en vouloir;
En quittant ton parti, j'accomplis un devoir :
Apôtre du faux goût, artisan de scandale,
Par un cynisme affreux outrageant la morale,
De l'obscène Fœdus, de Cratès, de Lestas
On ne me verra point servir les attentats.

PATHOS.

Ah! c'est pousser trop loin un mépris téméraire :
Parle avec plus d'égards d'auteurs que je révère :
Que leur reproches-tu? réponds, censeur jaloux.

EDMOND.

Tout. Leur gloire usurpée excite mon courroux,
Et je dois les honnir...

PATHOS.

Les honnir! quelle audace!

Littérateur imberbe, avorton du Parnasse,

Qui t'a donné, dis-moi, tant de présomption ?
 De quel droit flétris-tu leur réputation ?
 Comme eux, accumulant volume sur volume,
 A force de chefs-d'œuvre as-tu lassé ta plume ?
 Dans le monde savant quel corps accrédité
 D'un diplôme d'esprit t'a jamais patenté ?
 Tu ne sièges pas même au fauteuil des quarante,
 Et dans un fol accès d'humeur belligérante,
 Tu braves trois géants, dont la terrible main
 Sous cent in-octavo peut écraser un nain :
 Leur grand cœur toutefois sait pardonner l'outrage.
 Mais Cratès, qu'a-t-il fait pour exciter ta rage,
 Cratès, lui, notre orgueil, le roi de nos auteurs ?
 Parle, jamais Scarron, déridant ses lecteurs,
 Des traits d'une gaité bachique, originale,
 Avec plus d'abandon orna-t-il la morale ?
 Artiste, il porte un nom dans l'Europe vanté,
 Riche, il peut, comme un autre, en tirer vanité ;
 Par un commerce actif son heureuse industrie
 A conquis l'opulence, en servant la patrie.
 Aussi quel art, grands dieux, et quel luxe d'esprit !
 Plus vite que son prote il compose, il écrit ;

De sa plume, d'où l'encre incessamment découle,
 Contes, fables, romans, sortent, naissent en foule :
 La presse en vain gémit, succombe sous le faix,
 Cratès, en la lassant, ne se lasse jamais ;
 A nos goûts il s'immole, il travaille en manœuvre,
 Et tient pour nos plaisirs fabrique de chefs-d'œuvre.
 L'heureux mortel, Edmond ! partout comblé d'égards,
 D'une foule idolâtre enchainant les regards,
 Dans le monde galant, dans les boudoirs des belles,
 Cueillant lis toujours frais, roses toujours nouvelles,
 Aimable papillon, de plaisirs en plaisirs
 Il vole, sans obstacle, au gré de ses désirs.
 Quel sort ! oh ! qu'à bon droit Cratès s'en félicite !
 • Des badauds à jamais la race soit bénite !
 Le temps n'est plus, dit-il, où l'humble et pauvre auteur
 Mendiait, en vrai gueux, l'aumône d'un lecteur :
 Sa tâche était alors rude autant que stérile ;
 Mais depuis qu'au Parnasse une réforme utile
 Du génie a pour nous supprimé tous les frais,
 Quel heureux changement ! niez donc le progrès !
 Aujourd'hui tout grimaud, dès son troisième ouvrage,
 Sans peine, en m'imitant, peut rouler équipage. •

Ainsi parle Cratès , et Cratès a raison.

Ami , si tu m'en crois , pratique sa leçon :

Au lieu de l'attaquer , bravant un vain scrupule ,
Suis hardiment ses pas , et deviens son émule.

EDMOND.

Ah ! si du droit chemin moins prompt à s'écarter ,

Dans son premier essor il eût su persister ¹ !

Mais son pinceau bizarre a fait d'un air grotesque

Trop souvent grimacer la muse romanesque ,

Consacré la licence , affecté l'impudeur ,

Et du vice avec art embelli la laideur.

PATHOS.

Eh bien ! a-t-il eu tort ? Ses succès , son génie ,

Ami , devraient plutôt exciter ton envie.

Crois-moi , fais comme lui , marche sous nos drapeaux.

Pour séduire les sots , pour duper les badauds ,

Quels temps furent jamais à nos vœux plus propices ?

¹ Le *Vicaire des Ardennes* , l'un des premiers romans de l'auteur est son meilleur ouvrage ; il offre des beautés réelles , ainsi que le *Médecin de campagne*.

Tout seconde aujourd'hui nos heureux artifices.
 Contemple autour de toi ces vastes mouvements
 Qui du monde vieilli sapent les fondements ,
 Ces funestes discords, ces luttes acharnées ,
 Ce choc des passions à l'envi déchainées ,
 Qui du corps social, sans relâche agité,
 En efforts convulsifs usent l'activité.
 Sur ce limon mouvant que roulent les tempêtes ,
 Vois l'hydre des partis élever ses cent têtes ,
 Et son souffle , infectant la publique raison ,
 D'un égoïsme impur nous verser le poison.
 L'amour de la vertu pour nous n'a plus de flammes ,
 L'ardente soif du gain semble absorber nos âmes.
 Dogmes des premiers temps, bonne foi, probité,
 Pour un culte nouveau nous avons tout quitté,
 Et, fils trop dédaigneux, des grands noms d'un autre âge
 Nous avons, sans regret, délaissé l'héritage.
 J'admire, comme toi, ces dons de nos aïeux ,
 Ces chefs-d'œuvre des arts, ces trésors précieux,
 Monuments immortels, fruits d'un heureux génie
 Qui sut vaincre la Grèce, effacer l'Ausonie.
 L'Europe deux cents ans, avec des yeux jaloux,

Les vit d'un pur éclat resplendir parmi nous.
 Mais ces nobles travaux, ces brillantes merveilles,
 Qui des fils d'Apollon illustrèrent les veilles,
 Ont cessé de charmer un vulgaire ignorant,
 Ennemi, par état, de tout ce qui fut grand.
 Leurs traits les plus brûlants, leur plus vive éloquence
 N'ébranlent qu'à demi sa froide indifférence.
 Dans les arts, tu le sais, pour toutes passions
 Il ne veut que délire et que convulsions.
 Pour ses sens abrutis le beau seul est sans charmes ;
 Son cœur est desséché, ses yeux n'ont plus de larmes ;
 Les muses essaieraient en vain de le toucher,
 Et, pour lui plaire, il faut aujourd'hui l'écorcher.
 L'occasion sourit : eh bien ! qui nous arrête ?
 De l'empire des arts hasardons la conquête !
 Trop longtemps, cher Edmond, du siècle de Louis
 La gloire a fatigué nos regards éblouis ;
 Ternissons son éclat, hâtons sa décadence,
 Régions à notre tour sur la nouvelle France !
 Le peuple est tout-puissant, caressons ses erreurs.
 Pour lui plaire, adoptant son langage et ses mœurs,
 Jusqu'au patois burlesque abaissons notre style.

Pour nous du vieux Phébus l'art est trop difficile ;
 Le vers classique est beau , mais il coûte à polir.
 Sur un travail sans fruit , quoi ! nous irions pâlir !
 Aux lois de la raison soumis en vils esclaves ,
 Nous subirions , ami , leurs pénibles entraves !
 Ah ! plutôt franchissons les limites de l'art !
 Rivaux de Dubartas , émules de Ronsard ,
 Dans le fatras obscur de leur muse gothique
 Cherchons les éléments d'un code poétique.
 Si pour type des arts un Grec choisit le beau ,
 Créons à notre tour un système nouveau !
 Que désormais le laid soit notre unique étude ;
 Du nom de naturel ormons la platitude ,
 Semons dans les esprits l'épouvante et l'horreur ,
 Changeons l'amour en fièvre et la haine en fureur ;
 A force de licence assurons notre gloire !
 Le scandale est pour nous garant de la victoire.
 Que de transports joyeux , que d'applaudissements
 Célébreront , ami , ces heureux changements !
 Que d'honneurs , que de biens pleuvront sur notre école !
 J'y vois déjà couler tous les flots du Pactole ,
 Je vois le dieu boiteux des Roschild , des Pérrier ,

Changer en monceaux d'or nos rames de papier,
 Et ses riches coupons de leurs brillantes feuilles,
 En guise de lauriers, charger nos portefeuilles.

EDMOND.

Cesse de plaisanter : je fais ce que je dois ;
 La raison seule , ami , détermine mon choix ;
 Quand l'honneur a parlé , jamais je ne balance ,
 Et je veux à tout prix suivre ma conscience.

PATHOS.

L'honneur, la conscience ! ô voilà de grands mots ,
 Des termes du vieux style et fort bons pour les sots.
 Mais , malgré leur éclat , soit dit sans te déplaire ,
 J'en respecte fort peu la sublime chimère.
 Point de courroux , ami , réponds-moi de bon gré ;
 Dis , que fait parmi nous ce fantôme sacré ,
 Ce merveilleux Honneur , que ta bouche me prône ?
 Le pauvre hère , hélas ! il demande l'aumône ,
 Et , coiffé d'un débris de stérile laurier ,
 Il vit d'orgueil tout pur et meurt sur un fumier.
 Qu'attendre , dis-le-moi , d'un être aussi stupide ?

Quel profit espérer en le prenant pour guide ?
 Quels heureux a-t-il faits ? quel modeste écrivain
 Arracha-t-il jamais aux tourments de la faim ?
 Toi qui , né sous un astre à tes vœux peu propice ,
 Veux du sort ennemi corriger l'injustice ,
 Grâce à ce beau patron , prétends-tu réussir ?
 Ne va pas sur ce point t'abuser à plaisir ;
 Quitte un frivole espoir.

EDMOND.

Quitte un soin inutile ,
 Dusses-tu me traiter d'idiot , d'imbécile ,
 A de vils corrupteurs je ne m'allirai point.

PATHOS.

O ciel ! peut-on pousser l'insolence à ce point ?
 Sans doute à tes affronts , pour unique défense ,
 Je devrais opposer un modeste silence ;
 Mais ton injuste aigreur me force d'éclater ,
 Et je veux en deux mots ici te réfuter.
 Ingrat ! sais-tu quels biens notre heureuse industrie
 Va , si le ciel nous rit , verser sur la patrie ?

Non, jamais novateurs, par de hardis essais ;
 N'auront mieux mérité du Parnasse français.
 Que de tropes nouveaux, créés par notre audace,
 D'un art timide et froid vont réchauffer la glace !
 Le *niais*, l'*enfantin*, le *vague*, le *non-sens*,
 L'*outré*, le *trivial*, que de ressorts puissants,
 Que de trésors, éclos sur le sol romantique,
 Enrichiront, ami, la langue poétique !
 Ta haine en vain s'acharne à nous calomnier ;
 Déjà depuis longtemps, tu ne peux le nier,
 Nos efforts, couronnés d'un succès légitime,
 Ont conquis plus d'un droit à la publique estime.
 Si parfois dans nos rangs quelques sots écrivains
 Ont d'un lecteur sévère excité les dédains,
 Pour nous, tu l'avoûras, prodigue de merveilles,
 Le ciel par d'heureux fruits paya souvent nos veilles.
 Ce code si profond, si brillant de clarté,
 Qu'à l'éloquent Schlegel dicta la vérité,
 Ces lumineux écrits où St....., S.... B....
 Font parler au bon goût une langue si neuve ;
 Ces sublimes travaux dont s'honorent les arts,
 Bug-Jargal, Notre-Dame, Indiana, Cinq-Mars ;

Ces drames inouis, où Schiller, où Shakspeare,
 Modèles du vrai beau, rois du tragique empire,
 Du génie ont partout semé les traits charmants,
 Mille chefs-d'œuvre enfin, durables monuments,
 Déjà marqués du sceau d'une immortelle gloire,
 Ont de nos dignes chefs consacré la mémoire.
 Mais c'est peu de briller : chers à l'humanité,
 Nos talents à l'éclat joignent l'utilité.
 Grâce à nous, l'art d'écrire et sans règle et sans peine,
 Du plus maigre génie enrichissant la veine,
 A cent pauvres auteurs, tourmentés par la faim,
 Chaque jour fournira des lauriers et du pain.
 C'est peu que, secouant le joug d'un fol usage,
 Nous osions de sa chaîne affranchir le langage;
 D'un monde incirconcis zélés réformateurs,
 A l'Olympe des Grecs, à ses dieux imposteurs,
 Nous voulons, cher Edmond, rivaux des premiers pères,
 Substituer l'Église et ses sacrés mystères.
 Oui, de la foi qui tombe intrépides soutiens,
 Nous voulons qu'aujourd'hui tous les vers soient chrétiens;
 Nous voulons saintement en rimes extatiques
 Traduire de David les sublimes cantiques,

Sans scrupule, sans art, copier Gonnellieu ;
 Chanter, d'un air dévot, les louanges de Dieu ;
 Et faire au vieux Satan, dans son laboratoire,
 Chauffer pour les damnés les grils du purgatoire.
 Mais c'est là de nos plans le moins brillant côté ;
 Dans l'empire des arts fonder la liberté,
 Transformer leur domaine en vaste république,
 Où, libres désormais du joug de la critique,
 Vingt partis différents, admis sans examen,
 Viendront tous, grâce aux nœuds d'un pacifique hymen,
 Concourir en rivaux aux plaisirs de la France,
 Tels sont encor nos vœux, telle est notre espérance.
 Que t'en semble à présent ? que me répondras-tu ?
 Ce projet choque-t-il ta farouche vertu ?

EDMOND.

Ce projet ? non vraiment, je le trouve sublime.
 Grand prophète, c'est Dieu qui t'inspire et t'anime.
 Va, remplis, sans tarder, ta sainte mission ;
 Mais souffre que ce cœur, exempt d'ambition,
 Satisfait d'admirer l'essor de ton génie,
 A tes futurs succès ne porte point envie.

Sans feinte cependant expliquons-nous ici :

Tu veux que l'art soit libre, et je le veux aussi.

Mais cet art, tel qu'il est, ami, ne t'en déplaît,

Même dans ses liens me semble assez à l'aise.

Partout, l'ignores-tu ? partout la liberté

Veut des règles, de l'ordre, une sage unité.

D'éléments opposés un mélange adultère,

Au lieu de l'affermir, la détruit ou l'altère ;

Elle craint la licence, et, pour l'en garantir,

A de sévères lois il faut l'assujettir.

Tu prétends doter l'art d'un nouveau catéchisme ;

Écoute sur ce point un utile aphorisme :

Qui s'érige en Messie est toujours mal compris ;

Sous les coups de la haine ou le poids du mépris

Bientôt tombe l'autel que sa main édifie.

De tout réformateur le sage se méfie ;

En style de parti ce qu'on nomme progrès

N'est jamais qu'un vain mot, synonyme d'excès,

Et notre esprit, déçu par une erreur grossière,

Lorsqu'il croit avancer, souvent marche en arrière.

Mais le peuple, dis-tu ; ne peut-on le tromper ?

Son estime est acquise à qui sait l'usurper ;

L'illusion lui plaît, et, pour peu qu'il s'amuse,
 Au fripon qui le dupe il pardonne la ruse.
 Écris donc, j'y consens : Chrysostôme gascon,
 Prêche d'un ton mielleux, parle un fade jargon¹.
 Des livres d'Alacoque extrais la quintessence,
 Dans les bras de Phryné vante-nous l'innocence ;
 Comme un moine béat, le rougebord en main,
 Mets en rimes la Bible et le Missel romain :
 En savourant l'Aï plonge-toi dans l'extase,
 Fais l'inspiré, sur Dieu radote avec emphase ;
 Agité des transports d'un délire alarmant,
 En traits désordonnés peins-nous le sentiment,
 Sanglotte de douleur, pâme-toi de tendresse.
 O l'excellent moyen qu'a trouvé ton adresse !
 Que d'ignorants lecteurs subjugués, attendris,
 Vont, les larmes aux yeux, dévorer tes écrits,
 Et, comparant tes vers aux cantiques des anges,
 De salon en salon colporter tes louanges !

¹ Rien de plus grand, de plus auguste que la religion catholique ; mais aussi rien de plus petit et de plus mesquin que ces rimaillers hypocrites qui la ridiculisent, en affectant de la prêcher dans leurs mauvais vers.

« Monsieur Pathos ! oh mais ! c'est un homme pieux ,
 Dont le sublime esprit commerce avec les cieux .
 Quel feu , quelle onction brillent dans ses ouvrages !
 Il semble que Dieu même en ait dicté les pages . »
 Ainsi t'exaltera maint petit comité ,
 Et toi , Pathos , riant de ta célébrité ,
 Tout bas peut-être , ami , je t'entendrai redire :
 Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire .
 Bon ! me répondras-tu , le reproche est charmant ;
 Mais en vers chacun peut mentir innocemment ;
 Du public sur ce point l'équitable indulgence
 Sut toujours d'un poète excuser la licence .
 — Quoi ! tu te dis poète , et tu n'en rougis pas !
 Un nom si ridicule ! un sobriquet si bas !
 Car enfin aujourd'hui qu'est-ce , ami , qu'un poète ?
 Un malade agité d'une fièvre inquiète ,
 Un sophiste en délire , un fou dont les écarts
 Pervertissent les mœurs , ou dégradent les arts .
 Je crois voir ce lourdaud , qui , gorgé de Surène ,
 Sur ses pieds chancelants , en hurlant , se démène ,
 Et d'un bal d'Auvergnats misérable Apollon ,
 Fait crier sous l'archet un aigre violon .

Ami, tels sont les dieux du moderne Parnasse :
 O honte ! ô déraison ! plein d'une inepte audace ,
 L'un en style gaulois , emphatique rhéteur ,
 De riens ambitieux étourdit son lecteur ;
 L'autre , le fatigant d'histoires puériles ,
 Bégaie en vers niais ses rêves imbéciles ,
 Cause, jase, se perd en caquets superflus ,
 Confesse ses péchés, dénombre ses vertus ;
 Décrit son teint, ses yeux, sa physionomie ,
 De ses moindres pensers nous fait l'anatomie ,
 Et, très-content de lui, pour tout dire en un mot ,
 Au public, qui l'en croit, apprend qu'il est un sot.
 Des monstres enfantés par sa veine en délire
 Chacun rit, il le sait, partout on le déchire ;
 De ses vers bafoués l'affront partout le suit :
 Qu'importe ? il est heureux, sa honte a fait du bruit.
 Voilà donc tes héros, ô siècle des lumières !
 Des grimauds insensés, d'impudents plagiaires ,
 Qui, de l'esprit d'autrui cupides brocanteurs ,
 Ont, à force de vols, conquis le nom d'auteurs.
 De leur race à jamais dégradée, avilie ,
 Apollon en pitié regarde la folie ,

Et tranquille, aux sifflets des âges à venir
 Abandonne, en riant, le soin de la puer.
 Que de papier sali ! dieux ! que d'encre perdue !
 Des H.... aujourd'hui tout grossit la cohue,
 Tout, jusqu'à nos moitiés, se ligue contre nous.
 Vois ces doctes lutins, fléaux de leurs époux,
 Ces vaines Scudéris, ces Saphos ridicules,
 Des prouesses de S.... intrépides émules,
 Succombant aux accès d'un vertige nouveau,
 Dont la lubrique ivresse a troublé leur cerveau,
 Martyrs d'un cauchemar qu'elles nomment génie,
 Se disputer, au gré de leur folle manie,
 Un laurier scandaleux, qui bientôt aux affronts,
 Symbole d'impudeur, condamnera leurs fronts.
 Plains-les, plains leur démente. Hélas ! la Renommée
 Leur vend bien cher, ami, sa trompeuse fumée.
 C'est peu que de leurs vers, de leurs tendres exploits
 Tout Paris, en riant, s'entretienne à la fois :
 C'est peu que de leur gloire ébruitant les mystères.
 Cent voix nomment tout haut les galants secrétaires,
 Qui, jaloux d'un tribut qu'Amour paie à grands frais,
 De leurs muses sans bruit façonnent les attraits ;

Mille soucis encor viennent troubler leur vie.
 Vois-tu l'ambition, vois-tu la pâle envie,
 Dans leurs cœurs ulcérés, implacables tyrans,
 Verser des feux cruels, des poisons dévorants?
 Moins terrible est l'oiseau, dont la rage indomptée
 Perce, ronge à loisir les flancs de Prométhée;
 Et, ranimant sans fin sa vivace douleur,
 Pour lui d'un lent trépas éternise l'horreur.
 Quel sort ! oh ! qu'avec joie ; au sein de leurs ménages,
 Je les verrais, ami, plus heureuses, plus sages,
 Désormais, loin du Pinde, exemptes de faux pas,
 Utiles Arachnés, tricoter quelques bas,
 Du trousseau marital réparer les injures,
 Fermer, l'aiguille en main, ses honteuses blessures,
 Ou fesser ces marmots, dont le plaintif essaim
 Pleure ; se roule à terre et les appelle en vain !
 Tu souris ! et pourquoi ? ma main, sans imposture,
 N'a fait dans ces tableaux que peindre la nature.

PATHOS.

Va, railleur sans pitié, de qui m'ose outrager,
 Par de nouveaux succès je prétends me venger.

De classiques barbons une impuissante armée
 Tourne en vain contre moi sa haine envénimée;
 Ses rangs presque déserts me causent peu d'effroi,
 Mes amis sont nombreux, et les sots sont pour moi.
 Mais changeons, s'il te plaît, de sujet et de style :
 Mon crédit peut t'offrir une assistance utile.
 A la ville, à la cour, partout je suis admis,
 Je compte vingt banquiers au rang de mes amis,
 Et j'espère avant peu, dans un poste d'élite,
 Trouver le prix flatteur que mon talent mérite.
 Mais que prétends-tu faire, et quel est ton projet?
 Parle, révèle-moi cet important secret.

EDMOND.

Éclairer le public; par d'utiles ouvrages
 De mes concitoyens obtenir les suffrages.

PATHOS.

Et qui s'occupera de tes savants travaux?
 Quelques cuistres obscurs, quelques maigres cerveaux...

EDMOND.

Hélas! je le sais trop, au siècle de lumières,

Du goût de quelques sots nos arts sont tributaires ;
 Des livres, des auteurs, que voit naître Paris,
 La mode règle seule et la vogue et le prix.
 Un faquin aujourd'hui s'avise-t-il d'écrire ?
 S'il est connu, chacun et le lit et l'admire,
 Chacun vante à l'envi ses plus minces essais ;
 Mais d'un auteur sans nom tout chef-d'œuvre est mauvais.
 Pour moi qui ne sais point, par de vils artifices,
 Des Crispins de la presse acheter les services,
 Étranger à la brigade, ignoré des badauds,
 Pour soutiens, pour prôneurs je n'ai que mes travaux.
 N'importe ! j'écirai. Dédaignant le vulgaire,
 C'est aux esprits bien faits que ma Muse veut plaire.

PATHOS.

Et tu crois en trouver ? Mais, supposons le cas :
 Comment vers tes lecteurs faire le premier pas ?
 Quel généreux Didot, plaignant ta destinée,
 Adoptera ton œuvre à l'avance mort-née ?
 Quelle gazette enfin, arbitre des succès,
 Voudra, sans prime aucune, assurer tes essais ?
 Chacun rebutera ta muse famélique ;

Pauvre et sans gloire, objet de la pitié publique,
Tu périras de faim....

EDMOND.

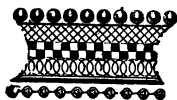
Eh bien ! je périrai.

L'écrivain malheureux n'est point déshonoré.
Au siècle où nous vivons, d'une âme droite et pure
L'indigence est souvent la marque la plus sûre.

PATHOS.

Va, persévère, ami, dans ton noble dessein :
Rempli pour tes pareils d'un superbe dédain,
Divorce avec nos mœurs, condamne nos usages,
Endosse parmi nous le manteau des sept sages ;
Vengeur de la raison, dans tes piquants écrits,
Gourmande sans pitié les travers de Paris ;
De Zénon, de Cébès prêche-nous la morale :
J'y consens, cher Edmond ; ta plume originale
Pourra de quelques sots, fatigués des plaisirs,
Amuser un moment les stupides loisirs.
Mais qui changera-t-elle ? Eh ! mon ami, personne.
Tonne comme Bridaine, écris comme Pétrone,
Malgré ton fiel mordant, malgré ton style amer,

L'homme sera demain ce qu'il était hier,
 Toujours enfant, toujours guidé par ses caprices.
 L'écrivain complaisant, le flatteur de ses vices,
 Seul jouira du prix qu'il ne méritait pas;
 Et toi, qui des vertus nous vantes les appas,
 Toi qui défends leurs droits en apôtre fidèle,
 Peut-être on te verra, pour prix d'un si beau zèle,
 Obtenir du public, sensible à tes bienfaits,
 Un lit à l'hôpital, pour y finir en paix.
 Cesse donc de nous plaindre, Aristarque sévère :
 Je le sais, notre règne est un règne éphémère;
 De ses ombres bientôt l'oubli nous couvrira,
 Mais des badauds au moins l'argent nous restera.
 Tu nous traites de sots; j'en conviens, nous le sommes,
 Mais Paris aujourd'hui nous érige en grands hommes,
 Et, contents du présent, avec sécurité,
 Nous bravons les mépris de la postérité.





DÉBUT DE L'ILIADÉ.

FRAGMENT D'UNE TRADUCTION INÉDITE.

Muse, raconte-moi la colère d'Achille;
Dis comment ce courroux, en désastre fertile,
D'innombrables douleurs frappa les fils d'Argos,
Moissonna dans sa fleur l'élite des héros,
Et de leurs corps sanglants, privés de sépulture,
Fit aux oiseaux du ciel une riche pâture.
O Jupiter! ainsi s'accomplissaient tes lois,
Du jour qu'un long discord s'émut entre deux rois,
Achille, fils des dieux, et le puissant Atride.
Quel dieu fit éclater leur courroux homicide?
Le sévère Apollon. D'un mal contagieux
Sur la flotte des Grecs il répandit les feux;
Les peuples périssaient : Atride avait naguère
De son prêtre outragé le sacré caractère,
Lorsque le vieux Chrysès, portant un sceptre d'or,
Ceint des bandeaux sacrés et chargé d'un trésor,

Aux rois, enfants d'Atrée, à la Grèce attentive,
 Fit entendre sa voix suppliante et plaintive.
 « Atrides, disait-il, et vous, Grecs belliqueux,
 Puissent les Immortels, propices à vos vœux,
 A vos nobles drapeaux attachant la victoire,
 D'un retour fortuné vous accorder la gloire !
 Au nom du dieu puissant, qui lance au loin ses traits,
 Acceptez ce tribut, exaucez mes souhaits,
 Rendez aux bras d'un père une fille chérie. »
 Il dit, et dans le camp tout s'émeut, tout s'écrie ;
 « Honneur au saint vieillard, et respect à ses droits ! »
 Atride seul, Atride, insensible à sa voix,
 D'un regard dédaigneux accueille son hommage,
 Le repousse, et lui tient ce terrible langage :
 Fuis loin de mes vaisseaux, ne viend plus en ces lieux
 De ta triste présence importuner mes yeux,
 Ou tremble qu'aux effets de ma juste colère
 Ces insignes sacrés ne puissent te soustraire.
 Ta fille?... oui, lorsque l'âge aura flétri ses traits,
 J'y consens ; jusque-là, conduite en mon palais,
 Loin des champs paternels, elle ira dans Mycène
 Ou partager ma couche, ou travailler la laine.

Fuis, te dis-je, vieillard ! garde-toi d'irriter
 Un courroux qui sur toi va bientôt éclater.
 A peine il achevait, et, pâle d'épouvante,
 Le vieillard obéit. Sur la plage bruyante
 Il traîne lentement ses pas silencieux.
 Enfin, loin des vaisseaux, levant les bras aux cieux,
 Au roi que Sminthe adore, au dieu de la lumière
 Il adresse en ces mots son ardente prière :
 « Protecteur immortel de Chryse et de Délos,
 Toi, dont le bras puissant s'étend sur Ténédos,
 Si jamais de nos fruits les fécondes prémices,
 Si mes soins empressés, mes pieux sacrifices
 Ont pu plaire à tes yeux, ont pu toucher ton cœur,
 Apollon, je t'invoque, exauce ma douleur ;
 Tourne contre les Grecs tes redoutables armes,
 Frappe, venge à la fois et ta honte et mes larmes. »
 Ainsi priait Chrysès : ses vœux sont écoutés ;
 Des sommets de l'Olympe, à pas précipités,
 Frémissant de courroux, le dieu part et s'élance ;
 Sur son front menaçant respire la vengeance.
 Impatient il court, et sur ses reins puissants
 Bondit un carquois d'or, aux traits retentissants.

Non loin du camp d'Atride, assis, caché dans l'ombre,
 Il tend son arc; soudain, à travers la nuit sombre,
 Un trait vole, fend l'air, et de l'arc radieux
 Le fil d'or, en sifflant, épouvante les cieux.
 Sur le chien vigilant, sur la mule légère,
 D'abord s'appesantit la céleste colère;
 Tout succombe, partout des cadavres glacés
 Sur les bûchers fatals gémissent entassés.
 Neuf jours sur les vaisseaux la mort plana sans cesse.
 Etc.



CHANSON

LUE DANS UNE RÉUNION D'ARTILLEURS
 A L'OCCASION DE LA REMISE DE 24 BOUCHES A FEU,
 CONFIÉES EN 1830 A LA GARDE NATIONALE.

Vous que Bacchus rassemble dans sa cour,
 Enfants de Mars, peuple brillant de frères,
 Pour plaire au dieu qui règne en ce séjour,
 Laissez dormir un instant vos tonnerres :
 Que tout s'anime au bruit de vos chansons !

Plus de combats : honneur à la Folie !
 De ses grelots, de ses joyeux flacons
 N'écoutez plus que la douce harmonie ;
 Mais gardez-vous d'oublier vos canons,
 Lorsqu'il faudra défendre la patrie.

Chantez, amis, bénissez vos destins !
 C'est maintenant qu'une franche allégresse
 Doit présider à vos heureux festins.
 Le temps n'est plus où la triste jeunesse,
 Tremblante au bruit des avides prisons,
 Disait tout bas : « O Liberté chérie,
 Viens ranimer tes pâles nourrissons ;
 Descends du ciel, la France t'en convie ;
 Dieu protecteur, donne-nous des canons
 Pour délivrer notre belle patrie ! »

Chantez, amis, vos vœux sont exaucés,
 Le monstre expire¹ ; abattu par la foudre,
 Trainant encor ses restes écrasés,
 De ses poisons il a souillé la poudre ;

¹ L'absolutisme.

Il est vaincu : gloire à nos légions !
 Relève-toi, France , reprends la vie !
 Un jour nouveau vient éclairer nos fronts :
 Ta noble sœur, la Liberté nous crie :
 Marchez, enfants, vous avez des canons
 Pour protéger notre belle patrie. »

Ils sont tombés, ces lâches oppresseurs....
 Entendez-vous leur troupe menaçante
 Sur nos remparts, ornés des trois couleurs,
 Vomir les feux de sa rage impuissante ?
 L'esprit troublé de folles visions,
 Dans nos climats en vain la tyrannie
 Appelle encor l'essaim des nations,
 Philippe est roi, la France les défie,
 Et vous, amis, vous avez des canons
 Pour protéger Philippe et la patrie.

Des arsenaux du pontife romain,
 Qu'Ignace¹ épris d'un courroux fanatique,

¹ Nous feignons ici d'admettre comme vrais les faux bruits qui ont circulé sur la participation des jésuites au coup-d'état de 1830.

Sur nos shakos fasse pleuvoir demain
 Tous les carreaux de son foudre mystique ;
 Servant d'un roi les lâches passions,
 Que, contre nous, l'Europe réunie
 Fasse tonner ses nombreux bataillons :
 Le doux concert ! l'aimable symphonie !
 Saints alliés, nous avons des canons
 Pour vous répondre au nom de la patrie.

Leur voix nous brave... Où sont vos fiers coursiers ?
 Où sont, amis, ces chars bruyants de guerre,
 Dont les essieux, aux bronzes meurtriers,
 Savent prêter les ailes du tonnerre ?
 Déjà Bellone allume ses brandons :
 Suivons ses pas, l'honneur nous y convie ;
 Formons nos rangs, vite, aux armes courons.
 Fiers du dépôt que l'État nous confie,
 Jurons qu'au feu l'on verra nos canons,
 Lorsqu'il faudra secourir la patrie.

Déployez-vous, glorieux étendards !
 De notre ardeur fidèles interprètes,

Retentissez au sein de ces remparts,
 Retentissez, belliqueuses trompettes :
 Que les échos au loin portent vos sons.
 Des fils du Nord défiant la furie,
 Annonçons-leur que nous les attendons ;
 Que de Paris la jeunesse aguerrie,
 Le glaive en main, autour de ses canons,
 Veille en criant : Honneur à la patrie !

Ils oseraient?... le pensez-vous, amis ?
 Fleurus est-il sorti de leur mémoire ?
 Pour les enfants d'Arcole et d'Austerlitz,
 L'art des combats n'a-t-il plus de victoire ?
 Ils oseraient?... Mais de nos vieux guidons
 L'ombre ferait pâlir leur ligue impie.
 Si cependant... France, nous le jurons,
 Au champ d'honneur, conduits par ton génie,
 Nous saurons tous mourir sur nos canons,
 Lorsqu'il faudra défendre la patrie.



VERS ADRESSÉS A M^{me} G.

En vers charmants je devrais vous écrire :
 Qui mieux que vous a jamais mérité
 L'encens flatteur que les rois de la lyre
 Brûlent souvent aux pieds de la beauté?
 Sur ce noble instrument que chérit le génie¹,
 Sur ces touches d'ivoire, où le dieu de Mozart
 Cacha tous les trésors de sa riche harmonie,
 Quand vos légères mains voltigent avec art ;
 A ce brillant clavier quand vous prêtez une âme,
 Une voix qui s'exhale en accords enchanteurs ;
 Quand votre heureux pinceau, sur le lin qu'il enflamme,
 Semble verser la vie en brûlantes couleurs,
 Qui ne chanterait vos louanges?
 Qui ne croirait, G****, vous peindre trait pour trait,
 En vous comparant à ces anges
 Dont vous réalisez le séduisant portrait ?
 Si j'osais... Mais que sert d'ébaucher votre image ?

¹ Le piano, instrument favori des compositeurs.

Mes vers n'en rendraient pas la naïve douceur.
 Des vierges d'Hélicon, dont vous êtes la sœur,
 Lorsqu'à peine je sais bégayer le langage,
 Est-ce à moi de vous célébrer ?
 Humble disciple de Voltaire,
 Auprès de vous je ne puis qu'admirer,
 Goûter votre esprit et me taire.
 Louer les dons brillants que vous firent les cieux,
 C'est un art difficile, et ma Muse l'ignore ;
 Mais Voltaire chantait les dieux,
 Moi je fais mieux, G***, je les adore.



RÉPONSE A UNE LETTRE.

Votre charmante épître a conquis mon suffrage :
 Oui, plus je la relis, plus j'en suis enchanté,
 Que vous démentez bien l'impertinent adage,
 Qui jadis refusait l'esprit à la beauté !
 Oh ! vous avez détruit cette vieille maxime :
 En vous voyant, on admire vos traits,

En vous lisant on vous estime ;
 Comment ne pas céder à de si doux attraits ?
 Vous qui savez si bien toucher les cœurs et plaire,
 Peut-on vous demander quelque chose de plus ?

Moi pourtant j'oserai le faire,
 Et vous dire, en vers ingénus :
 Joignez à tant d'esprit le cœur de votre mère :

En imitant sa douceur, ses vertus,
 Reproduisez son heureux caractère.
 Qui ne serait fier de l'égaliser ?
 Qui n'aimerait un si charmant modèle ?
 Désirez-vous lui ressembler ?

Soyez, Athénaïs, aussi pure que belle :
 Croissez, aimable fleur, en grâces, en bonté.

Docile aux lois d'une sage culture,
 Alliez la simplicité
 Aux dons brillants que vous fit la nature ;
 Et si, plus tard, le ciel veut qu'un époux,
 Favori du dieu d'hyménée,
 Sous les auspices les plus doux,
 Puisse à la vôtre unir sa destinée,
 Vous le verrez, de son bonheur jaloux,

Répéter partout vos louanges,
 Le cœur ému, tomber à vos genoux,
 Et vous aimer, comme on aime les anges.

RÉPONSE A UNE ÉPITRE BADINE.

S'il faut dire ce que je pense;
 En ami plus vrai que galant,
 S'il faut parler sans réticence,
 Le poétique compliment
 Où votre Muse nous encense
 De tout point m'a paru charmant;
 J'en aime la grâce et l'aisance,
 La tournure et le sentiment,
 Et, sauf un peu trop d'indulgence,
 Il honore votre talent.
 Merci de votre bienveillance :
 Vous persiflez fort poliment
 Mon léger vernis de science
 Et mes airs de fleffé pédant.

Oui, vous flattez ma suffisance ;
L'artifice est trop évident.
Pour prix d'une telle licence,
Je devrais, mauvais garnement,
Sans écouter la tolérance,
Vous infliger le châtiment
Que mérite la médisance ;
Mais vous raillez si joliment,
Que point ne veux, en conscience,
Vous gronder trop sévèrement.
A tant d'esprit et d'élégance
Je dois quelque ménagement ;
Bien plus, je vous remets l'offense,
Encor que le méfait soit grand.
Adieu mes projets de vengeance !
Je les oublie en vous lisant ;
Désarmé par votre éloquence,
Je ris, et mon ressentiment
Tourne presque en reconnaissance.

A FANNY D....

Esprit éblouissant, talents, rares vertus,
 Jeune Fanny, vous avez en partage
 Ce que le ciel accorde à ses plus chers élus.

L'Amour vous fit à son image ;
 Il vous donna ses yeux, son parler, son sourire ;
 Entre vos mains il mit ses traits vainqueurs ;
 Il vous fit reine, et, pour empire,
 De tout Paris il vous donna les cœurs.
 Ces cœurs, ils sont à vous, ils volent sur vos traces,
 Et, sous le nom de parfaite beauté,
 Mille sujets, comme la sœur des Grâces,
 Adorent à l'envi votre divinité.

Il est vrai ; mais aussi, sans aimer à médire,
 Pour achever votre portrait,
 Fanny, je suis forcé de dire
 Qu'il vous manque un attrait :
 Lequel ? Ce n'est point un mystère ;
 Personne mieux que vous n'entend l'art de charmer ;

Mais que ne savez-vous aimer,
Aussi bien que vous savez plaître?



RÉPONSE A M. E. P. G.,

QUI M'ACCUSAIT D'INCONSTANCE DANS MES ÉTUDES.

Sans me piquer d'un goût sévère,
Ami de la variété,
Ainsi que l'abeille légère,
J'aime à courir en liberté :
Je voltige sur mille choses,
Sur le cèdre au front sourcilleux,
Sur l'humble thym, les jeunes roses,
Sur tout ce qui plaît à mes yeux.
Toujours enivré de délices,
Toujours amoureux des plaisirs,
Je n'écoute que mes caprices
Et n'ai de lois que mes désirs ;
Et vous, Aristarque sévère,
Vous voulez qu'avare du temps,

Dans l'enclos d'un étroit parterre
Je borne mes jeux inconstants ;
Vous blâmez mon humeur volage,
Et mes amours hors de saison ;
Mais sachez que le badinage
Peut s'allier à la raison ;
Sachez que l'abeille légère
Cueille sur mille objets charmants
Un miel, un baume salulaire
Qui pourra flatter ses vieux ans.
Non , jamais d'une vaine gloire
L'éclat ne saura me tenter :
Par trop d'ennuis, des filles de mémoire
Les faveurs se font acheter ;
Trop de sueurs et trop de larmes
Arrosent ces lauriers si beaux ,
Ces palmes si pleines de charmes
Pour qui les voit sous un jour faux.
La sottise , la calomnie ,
Serpents à mordre toujours prêts ,
Sans fin harcèlent le génie ,
Dont ils maudissent les succès ;

Rien n'arrête leur folle audace.
 Mais c'est peu , mon cher Publius ,
 Sur notre malheureux Parnasse
 Il est encore un autre abus ,
 Abus qui croît de race en race ,
 A la honte du grand Phébus :
 De par madame la Critique ,
 Tutrice des siècles passés ,
 Victimes d'un arrêt inique ,
 Après les auteurs trépassés
 Que produisit l'école antique ,
 Les nouveaux sont toujours placés ;
 Et dans la docte république ,
 Grâce aux suppôts intéressés
 D'un pédantisme tyrannique ,
 Les rangs sont aussi mal fixés
 Que sur la scène politique.
 Ai-je tort d'aimer le repos ?
 Dois-je , par pure complaisance ,
 M'immoler à de vains travaux
 Qui n'auraient d'autre récompense
 Que l'honneur d'amuser les sots ,

Aux dépens de mon existence ?
 Qu'importe au sage un nom fameux ?
 Il le sait trop : pour être heureux,
 De vrai plaisir, sans renommée,
 Une once vaut, tout bien compté,
 Cent quintaux de cette fumée
 Qu'on appelle immortalité.



A J. A. D.,

SUR LA SAINT-ANTOINE, JOUR DE SA FÊTE.

Deux saints, divers de figure et d'esprit,
 Ont ici-bas porté le nom d'Antoine;
 Pour plaire aux cœurs le plus jeune naquit,
 Il fut mondain, et le plus vieux fut moine.
 De ces deux saints que je fête aujourd'hui
 L'un fut, dit-on, lutiné par les diables;
 L'autre se voit assiégré comme lui,
 Mais ses lutins sont un peu plus aimables.

Au pauvre aîné Satan donna sa cour,
 Il fit à l'autre une part plus honnête :
 Autrès de lui je ne vois que l'Amour
 Et cent beautés qui briguent sa conquête.

EUPHARIS.

O vous qui de l'amour méconnaissiez les charmes,
 Vous que ses tendres feux n'ont jamais enflammés,
 Regardez Eupharis, et rendez-lui les armes;
 Regardez son sourire, et déjà vous aimez.

Naguère, en la créant, un Dieu prit pour modèle
 Et la taille et les traits des trois sœurs de l'Amour :
 « Ah ! dit-il, faisons-la plus parfaite et plus belle
 Que les divinités du céleste séjour !

« Vierge pure et sans tache, objet toujours charmant,
 Elle sera modeste, innocente, ingénue... » [ment.
 Quel phénix, dites-vous, quel chef-d'œuvre ! — Oui vrai-
 C'est une femme ? — Oh non ! — Quoi donc ? — Une statue.

SUR LA FINESSE.**A UNE JEUNE FILLE.**

Oui, je connais votre finesse :
De ce défaut, qu'on nomme qualité,
Que la voix des flatteurs en vous prône sans cesse,
A tort, Anna, vous tirez vanité :
Ce triste et brillant apanage
Trop clairement nous laisse voir
Que vous en savez plus à votre âge
Qu'une jeune beauté ne devrait en savoir.
Ce talent dangereux, ce futile avantage,
Qui pour vous revêt tout de malignes couleurs,
Cachez-le, si vous êtes sage,
Il calomnie, Anna, vos penchants et vos mœurs ;
Vous savez pourquoi, je le gage :
C'est parmi les méchants, disent tous vos censeurs,
Que cet esprit si fin fit son apprentissage.
Sur votre gloire, aux yeux des persifleurs,
C'est peu qu'il répande un nuage ;

Il détruit le pouvoir de vos attraits vainqueurs ,
 Des amours loin de vous il bannit l'entourage ,
 Et vous expose aux ris moqueurs.
 Un peu plus de simplesse à vos pieds , sans partage ,
 Eût pour jamais fixé tous vos adorateurs ;
 Trop d'art , en les blessant , de vos fers les dégage ;
 Ils deviennent vos détracteurs.
 Ah ! croyez-en mon témoignage ,
 Si votre grâce , Anna , sait gagner mille cœurs ;
 Votre finesse , hélas ! en perd bien davantage.



ROSE.

« Oh ! que la poésie est une belle chose !
 Me disait l'autre jour dame Rose Gothon :
 Lindor en vers charmants me compare à la rose ;
 J'en ai , s'il faut le croire , et le lustre et le nom. »
 « — De la rose , ^{volontiers} oui , Gothon , je l'avoue ;
 A nos sens vous offrez son parfum , ses couleurs ;

L'œil voit avec plaisir briller sur votre joue
Un carmin dont l'éclat ferait honte à nos fleurs.

Oui, vous les effacez, oui, vous êtes leur reine
En vous le lis, la rose admirent leurs appas ;
Vous les possédez tous, puisque, chaque semaine,
Pour vous la main d'Hébé les pétrit chez Dumas.

A UNE VIEILLE COQUETTE

QUI SE DISAIT ARTISTE.

Pourquoi briser cette glace fidèle,
Ce vieil ami, ce muet conseiller
Qui tant de fois vous instruisit, Adèle,
Dans l'art heureux de plaire et de briller ?

D'un peintre adroit qui pour vous sait tout faire,
Qui de votre âme exprimant chaque trait,
Offre à vos yeux votre vivant portrait,
Ingrate, eh quoi ! vous voulez vous défaire !

Ah ! pardonnez à ce pauvre miroir,
 Ne dites plus qu'il est trop véridique ;
 A cinquante ans vous pouvez vous y voir
 Belle , oui vraiment , belle comme l'antique.



UN AUTEUR MANŒUVRE.

Vraiment j'en suis surpris , quel talent ! quelle veine !
 A son ami disait certain fat ignorant :
 Mes vers sur le papier coulent comme un torrent ;
 D'un roman sans effort j'accouche par semaine.
 En huit jours j'eus fini mon drame de...
 Tu sens combien on doit le priser. — Oui sans doute ,
 Répond l'ami , chacun le prise ce qu'il vaut.
 — Et qu'en dit-on ? — On dit qu'il vaut ce qu'il te coûte.



A UN PETIT CHIEN DE Mlle NISE T...

BLESSÉ PAR UN DE SES AMIS.

Aimable serviteur d'une aimable maîtresse,
 Ornement de sa cour, objet de sa tendresse,
 En vain Nise maudit le sort,
 Qui de ta pate
 Agile et délicate
 A rompu sans pitié le flexible ressort ;
 Un jaloux, je le sais, t'a fait cette blessure ;
 Pardonne-lui, charmante créature :
 Va, l'auteur de tes maux est plus fou qu'inhumain.
 Nise t'aimait, sa caressante main
 Te prodiguait d'amour maint et maint témoignage.
 Qui n'aurait, heureux Fox, envié ton partage ?
 Le dépit de te voir un bien si précieux
 Eût même, j'en suis sûr, tourné la tête aux dieux.

SUR UNE COMÉDIENNE CÉLÈBRE.

Grâce à l'art des héros et grâce à la beauté,
 Deux Mars ont tour à tour captivé nos hommages,
 Et tous deux ici-bas traverseront les âges,
 Brillants rivaux de gloire et d'immortalité.
 Mais un seul, à mon gré, mérite nos louanges :
 L'un ravagea le monde et l'autre l'embellit ;
 L'un séduisit Vénus, la fable nous le dit,
 Mais l'autre, j'en suis sûr, aurait séduit les anges.



LE BON AMI DE LUCRÈCE.

J'ai vu le bon ami de la jeune Lucrèce :
 Qu'il est heureux ! il peut la voir sans cesse,
 Se pencher sur son sein, y cueillir maint baiser ;
 Le fripon seul a droit de tout oser.
 Même on prétend qu'en chevalier fidèle,
 Chaque nuit, en secret, il s'endort auprès d'elle....

— Et cet ami, c'est?—Chut ! pour Dieu , n'en dites rien ;
 Au moins le fait est sûr, mais motus !... c'est un chien.

A UNE JEUNE QUÊTEUSE.

« L'heureux emploi que celui de quêter,
 Dit le pasteur de notre pauvre église,
 Quand la beauté veut bien s'en acquitter !
 Sur les pas de la jeune Orphise
 La charité règne en tout lieu ;
 Mais je crois que plus d'un fidèle
 Donne moins pour l'amour de Dieu
 Qu'il ne donne pour l'amour d'elle. »

A MON FRÈRE J. D.

Un frère est un ami donné par la nature :
 Gessner le dit d'Abel ; Gessner a-t-il raison ?
 Du modèle des cœurs il trace la peinture ;
 Mais , pour croire au portrait , j'y voudrais voir ton nom.

ÉPIGRAMME.

Rose dit partout qu'elle est sage :
 Rose en effet n'a plus d'amants ;
 Mais Rose ne dit point son âge,
 On est discrète à cinquante ans.

**A MARTHON.**

Ma foi, grosse Marthon, l'équivoque est plaisant !
 Pathos, par un fin parallèle,
 Te compare à Vénus ; à Vénus ? le méchant !
 S'il disait encore à laquelle.

**VERS ÉCRITS SUR UN ALBUM.**

Sur votre album ne puis-je écrire
 Un, deux, trois mots que je sais bien ?
 Ces trois mots, je n'ose les dire :
 Mais vous, ne devinez-vous rien ?



VERS ÉCRITS SUR L'ALBUM D'UN AMI.

Des vers? en voulez-vous? combien? cent, deux cents,
 Non, quatre, c'est assez; l'amitié me le dit. [mille;
 En fait de sentiment la montre est inutile,
 Et l'on dérobe au cœur ce qu'on prête à l'esprit.

A UNE JEUNE DAME

QUI FAISAIT DES FLEURS ARTIFICIELLES.

On dit que Flore un jour se sentant par trop vieille,
 Et lasse de la royauté,
 Choisit une héritière, et fit de sa corbeille
 Un legs charmant à la beauté.
 « Remontons dans l'Olympe, il en est temps, dit-elle;
 Un autre portera mon sceptre et mes couleurs.
 Naissiez entre ses mains, naissiez, brillantes fleurs!
 Je vous donne Fanny pour reine et pour modèle. »

MÊME SUJET.

A Mlle T***.

Le printemps vous sourit, c'est la saison de Flore ;
 Flore vient l'embellir des plus riches atours ;
 Mais des fragiles dons que ses mains font éclore,
 Aucun , hélas ! aucun ne survit aux beaux jours.
 Vous les aimez , et moi cent fois je leur préfère ,
 Modeste déité , votre ouvrage et vos dons ;
 Bien mieux que ceux de Flore ils ont droit de nous plaire ,
 Car ils charment nos yeux dans toutes les saisons.

**A CORINNE,**

SUR DES FLEURS ARTIFICIELLES FANÉES.

Vos aimables bouquets enchantaient tous les yeux ;
 Flore à bon droit en devenait jalouse :
 Zéphyr voulut un jour venger sa jeune épouse ,
 En punissant votre art audacieux.

« Vraiment, s'écria-t-il, ces roses sont trop belles,
 Et Flore, en les voyant, mourrait de déplaisir.
 Le perfide est venu les frapper de ses ailes,
 Et vos bouquets, Corinne, ont paru se flétrir.



LE TOMBEAU MATERNEL.

Du plus cher des objets sacré dépositaire,
 Je demande aux passants un tribut de douleurs :
 Vous, dont le cœur palpite au doux nom d'une mère,
 Arrêtez-vous ici, vous me devez des pleurs.



EPITAPHIUM MATRIS.

O decus uxorum, fecundæ gaudia prolis,
 I, genitrix, quò te fata suprema vocant :
 Scande poli meritas arces; te nostra sequuntur
 Pectora, te lacrymæ, te pia vota domûs.



NOTES.



NOTES.

NOTES SUR LES SATIRES.

**Quoi ! ce sceptre des arts de qui l'Europe entière
Révérait dans nos mains le sacré caractère, etc.**

Ce n'est pas seulement en littérature que l'école française efface les écoles de tous les temps et de toutes les nations, sa supériorité dans les beaux-arts n'est pas moins bien constatée. Soyons sincères et impartiaux : n'est-il pas vrai que les tableaux de Lebrun, le plus beau génie dont s'honore la peinture, de David, Guérin, Gérard, Jos. Vernet, Mignard, Lethières, Jouvenet; Restout, Philippe de Champagne, Meynier, Regnault, Girodet, Drouais, Prudhon, Léop. Robert, Cl. Gelée, Greuze, Rigaud, Fragonard, Oudry, Redouté, l'emportent sans contredit sur ceux de tous les maîtres étrangers

par la correction et la pureté du dessin, la vérité ou la beauté du coloris, l'expression des passions, le choix des attitudes, la noblesse et l'excellent goût de la composition?

En fait de sculpture, ne peut-on pas soutenir hardiment que les chefs-d'œuvre de Goujon, Bouchardon, Girardon, Pigalle, Falconet, Puget, Coustou, Lepautre, Lemoyne, Dupaty, Cortot, ne le cèdent en rien aux statues des plus habiles artistes de l'Italie? L'Europe a-t-elle jamais possédé des architectes plus savants que Goujon, Mansard, Blondel, Cl. Perrault, Metezeau, Soufflot, Fontaine? Enfin si Mozart, Gluck, Sacchini, Piccini, Haydn et Beethoven l'emportent, à quelques égards seulement, sur Rameau, Campra, Philidor, Méhul, Grétry, Dalayrac, Boyeldieu, etc., n'est-il pas incontestable que Baron, Lekain, Talma, Clairon, Gardel, Lecouvreur, Raucourt, Fleury, Duchesnois, Milon, Mars et Bigottini n'ont jamais eu d'égaux dans l'art mimique?

France, un mime grossier, vil rebut de la scène, etc.

Ce jugement sur Shakespeare paraîtra peut-être sévère à quelques personnes plus indulgentes qu'éclairées, mais nous n'hésitons pas un seul moment à le présenter ici comme l'expression de la conviction la plus profonde. Ce malheureux dramaturge dont les Voltaire, les Laharpe, les Marmontel se sont moqués avec tant de raison; ce grossier écrivain, que Ducis a élevé si haut dans l'opinion de quelques sots, en lui prêtant son génie, en refaisant ses informes canevas, en y répandant tous les trésors de l'éloquence et de la poésie, est aujourd'hui parmi nous l'objet du plus vif enthousiasme. A quel titre? nous rougirions de le dire.

Lorsque l'histoire ne serait pas là pour nous apprendre que William Shakespeare exerça le métier de bateleur, la lecture de ses ouvrages dans le texte original suffirait pour nous en convaincre. Tout en effet s'y ressent de l'enfance de l'art, de l'ignorance et de la sottise de l'auteur. Défauts choquants, invraisemblances dans la conduite de ses fables, qu'il a presque toujours empruntées à de vieilles pièces ou à de vieux romans oubliés aujour-

d'hui (nous n'exceptons pas même son *Jules César*, le moins mauvais de ses mélodrames), liaison arbitraire des scènes, maladresse risible dans le développement des caractères, recherche ou trivialité ignoble dans les pensées, extravagances impardonnables, plaisanteries et adages dignes de la plus vile canaille, incorrection, platitude ou boursouffure insupportable dans le style ; par-ci par-là, mais bien rarement, quelques inspirations moins malheureuses, que de bonnes gens n'ont pas manqué d'ériger en beautés sublimes, incomparables, parce qu'ils étaient surpris de trouver parfois du bon sens à l'auteur ; voilà, nous osons le dire en conscience, les traits caractéristiques de cet écrivain que l'école nouvelle a proclamé le plus naturel des poètes, le plus grand peintre du cœur humain, sans doute parce qu'il a transformé presque tous ses héros en goujats, et mis, pour tout dire en un mot, l'antichambre et la halle à la place du salon et de la cour. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que le même public qui divinise aujourd'hui Shakespeare, se moque de Guilbert de Pixérécourt et de Rétif de la Bretonne, écrivains bien supérieurs, nous osons l'affirmer, à sa monstrueuse idole. Voyez un peu à quoi tient la faveur populaire !

Disons-le bien haut : la poésie serait, aux yeux des hommes sensés, quelque chose de vil et de méprisable, elle serait le dernier des arts, si elle ne nous proposait que de semblables modèles. Et cependant quelques critiques ignorants ou passionnés n'ont pas rougi de représenter Voltaire comme jaloux d'un misérable bouffon. Voltaire jaloux de Shakespeare ! en vérité l'impudence ne saurait aller plus loin ; le sang bout lorsqu'on est obligé de réfuter d'aussi plates calomnies. Et depuis quand les grands poètes se sont-ils avilis au point de regarder comme leurs émules les grossiers artisans de rimes qui déshonorent la littérature ? A-t-on jamais vu les Lebrun et les David porter envie aux barbouilleurs et aux peintres de cabarets ?

Tous les ans, je les vois, par un vote banal,
Souiller du Dieu des vers, etc.

A ces reproches nous n'ajouterons qu'une réflexion qui ne paraîtra pas déplacée en 1839, époque à laquelle nous écrivons. Tous les hommes instruits se demandent

pourquoi, depuis dix ans, l'académie ne s'est pas encore adjoint MM. Beisjolin, Ancelot, Béranger, Guillon, Saint-Victor, Kératry, Al. Dumesnil, Delaville de Mirmont, de Gérando, Corentin Royou, O. Leroy, Lamennais, Berville, Aimé Martin, Norvins, Azaïs, Bouilly, C. Bonjour. De tels choix lui auraient certes fait beaucoup d'honneur, et l'auraient sauvée du reproche de partialité et d'aveuglement qu'elle a trop souvent encouru.

La France, je le sais, aux beaux jours de l'empire,
D'un immortel éclat a vu briller sa lyre, etc.

Cet éloge de la littérature de l'empire n'a rien d'exagéré. Il suffit de se rappeler les beaux talents qui ont illustré cette période littéraire, pour en demeurer convaincu. Quel temps que celui où florissaient Delille, Chénier, Ducis, D. E. Lebrun, Bernardin de Saint-Pierre, Jouy, Esménard, B. Lormian, Fontanes, Lacépède, Chateaubriand, Collin-d'Harleville, Lemercier, Étienne, Andrieux, Garat, Maury, B. Constant, Daru, François de Neufchâteau, Arnault, Marchangy, de Saint-Ange, Parny,

Volney, de Boismont, Raynouard, Daunou, Castel, Picart, Alexandre Duval, Legouvé, Luce de Lancival, Hoffmann, Aignan, Parseval Grand-Maison, Mollevault, Chênedollé, Dussaulx, Kératry, Lanjuinais, Ségur, Boisjolin, Pastoret, d'Avrigny, Bergasse, Deleuze, Dorange, Millevoie, de Guerle, Auger, Lemontey, Lacretelle aîné, Fiévée, Ducray Dumisnil, Riboutté, Bausset. V. Fabre, Berchoux, Désaugiers, etc., et mesdames Cottin, de Staël, de Geulis, de Salm, de Souza, de Choiseul, Dufresnoy, de Montolieu, Beauharnais, etc. !

Jouy, peintre éloquent, etc.

M. de Jouy, auteur de *Sylla*, de *Tippoo Saïb*, des *Bayadères*, de *la Vestale*, de *Fernand Cortez*, de *Guillaume Tell*, de *l'Hermite de la Chaussée d'Antin*, de *l'Hermite de la Guyane*, etc., l'écrivain le plus heureusement fécond et le plus ingénieux du XIX^e siècle. Tous les hommes de goût l'ont justement surnommé l'Addisson français. Personne, nous osons le dire ici sans craindre le reproche de flatterie, n'a autant et n'a mieux écrit depuis Voltaire.

Mollevaut sait d'amour parler comme Tibulle, etc.

La traduction des œuvres de Tibulle, de Propertius et de Catulle fera toujours le plus grand honneur à M. Mollevaut, ainsi que ses charmantes élégies. Mais pourquoi M. Mollevaut s'est-il avisé de traduire Virgile? C'est là une erreur qu'il ne devrait jamais se pardonner.

Michaud de St-Lambert m'offre l'heureux émule, etc.

Comparer le *Printemps d'un Proscrit* à un chef-d'œuvre tel que les *Saisons*, opposer M. Michaud à un aussi grand poète que Saint-Lambert, c'est agir avec un peu trop de complaisance, nous le savons; mais enfin le poème de M. Michaud offre des beautés remarquables, et nous avons cru qu'on nous pardonnerait facilement un excès d'indulgence à son égard.

Que de gloire! et pourtant, dans ses rimes discrètes,
Ma Muse n'a, Millin, cité que nos poètes.

Parmi les personnes qui cultivent la poésie avec plus

ou moins de succès aujourd'hui, nous regrettons de n'avoir pu citer MM. de Pongerville, Pieyre, Dorion, O. Leroy, Pirault des Chaumes, Lalanne, Raoul, Bignan, Liadières, C. Bonjour, Nestor de Lamarque, Dennebaron, de Bridel, Verninhac Saint-Maur, Guiraud, Barthélemy, Ponchon, de Valori, Roger, Saintine, Poirié de Sainte-Aurèle, Lablée, Draparnaud, A. de Chazet, Stassart, Fabre de Narbonne, Fayolle, Vanderbourg, Le Camus, Drouineau, Brifaut, Mennechet, Debraux, Gosse, Corentin Royou, Ozaneaux, Wains Desfontaines, Bressier, Ferlus, Béraud, d'Arlincourt, G. de Formont, et mesdames d'Hautpoul, Laugier de Grandchamp, D. Gay, Sophie Gay et Tastu qu'un petit nombre de pièces agréables ont fait avantageusement connaître.

S'il avait été question ici de prosateurs, nous nous serions empressé de nommer MM. de Jouy, Chateaubriand, Sismondi, Alexis Dumesnil, Étienne, de Gérard, Frayssinous, Daunou, de Bonald, Corentin Royou, Deleuze, Berville, l'abbé Guillon, Lacretelle, Kératry, Azais, Royer-Collard, Villemain, Droz, Aug. Thierry, de Lévis, Naudet, Portalis, Pastoret, Ségur, Saintine, de Féletz, Jay, de Montvéran, Monteil, Norvins, de Barante,

Virey, Vernes de Luze, C. Nodier, Empis, Mélesville, Bouilly, Dumolard, Lamothe-Langon, P. de Koch, Imbert, Saint-Chamans, P. Lepeintre, L. Thiessé, Turpia Crissé, A. Roche, Th. Leclercq, de Morogues, Thiers, Leblanc, de Rougemont, Fée, Touchard Lafosse, Arnoulx, P. Blanchard, Al. Dumas, David, Dubochet, Marco Saint-Hilaire, et mesdames de Craon, Ancelot, Ch. Reybaud, Necker de Saussure. Poussons cette nomenclature plus loin, parce que sans doute elle n'aura rien que d'agréable pour nos lecteurs.

En matière de beaux-arts, qui n'aimerait à rappeler les noms de MM. Meynier, Heim, Blondel, Hor. Vernet, Berton, Picot, Abel Pujol, Caminade, Hersent, Garnier, Drolling, Mauzaisse, Ducis, Devéria, Coignet, Couder, Rioult, Allaux, Scheffer, Delorme, Vinchon, Isabey père, Destouches, Lancrenon, Biard, Grenier, Gudin, Poitevin, Raymond, Calame, Léon et Rob. Fleury, Watelet, Lapito, Redouté; Daguerre, Fontaine, Percier, Vaudoyer, Lebas; Lesueur, Chérubini; Cortot, Bosio, Dumont, Pradier, Ramey, Foyatier; Richomme, Desnoyers, Foster, Tardieu, Massard et de mesdames Lescot, Knip, B. Pa-gès, Dehérain?

Dans les sciences exactes, qui ne se ferait un honneur de citer MM. Raspail, Geoffroy de Saint-Hilaire père et fils, Cauchy, Ch. Dupin, Gay-Lussac, Serres, Biot, Arago, Magendie, Chevreul, de Blainville, de Candolle, Flourens, Clément Desormes, Dumas, Poincot, Richard, Mirbel, Dutrochet, Virey, Bory de Saint-Vincent, Becquerel, Sturm, Esquirol, A. de Saint-Hilaire, Lacroix, Poncelet, Braconnot, Bussy, Savart, Payen, Bonpland, Gergonne, Le Roi d'Étioles, Puissant, Loiseleur Deslongchamps, Mathieu de Dombasle, Élie de Beaumont, Poiret, Dumont d'Urville, Lesson, de Férussac, etc. ?

En fait d'érudition, qui ne s'empresserait de nommer avec estime MM. Quatremère de Quincy, Petit-Radel, Letronne, Walckenaer, Raoul-Rochette, Burnouf père et fils, Gley, Reinaud, Stanislas-Julien, Fortia d'Urban, Jomard, Hase, Daunou, Eichhoff, d'Avezac, Mialhe, Boissonade, Fauriel, Guizot, Buchon, Balbi, Moreau de Jonnés, Alex. de Laborde, l'abbé Guillon, Cahen, Grangeret de la Grange, d'Eckstein, Schnitzler, etc. ? Une époque n'est pas si pauvre, lorsqu'elle peut revendiquer des noms aussi honorables.

Souvent, je l'avouerais, Cataleptus m'étonne, etc.

Le Génie du Christianisme et les Martyrs offrent, malgré leurs défauts, des pages très-éloquentes, nous le savons. On trouve dans le bizarre roman d'*Atala* quelques descriptions brillantes, nous l'avouons; l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* et les *Voyages en Amérique* attestent un esprit observateur, le talent d'un peintre peu commun, nous le reconnaissons encore. Mais, hélas! est-ce bien le même auteur qui a publié tant d'ouvrages où la langue et le bon goût sont si outrageusement blessés? Quel malheureux don que le génie, s'il a pu égarer M. Chateaubriand à ce point! Ne pourrait-on pas comparer la fécondité des écrivains actuels à celle de ces jardins mal cultivés où la multitude des mauvaises herbes étouffe de toutes parts quelques plantes rares et bienfaisantes? Ne pourrait-on pas encore dire avec justice du recueil des œuvres de tel et tel auteur qui se fait imprimer aujourd'hui en vingt ou trente volumes in-8°,

Desinit in piscem mulier formosa superne?

Dans ses chants vaporeux, l'inégal Massorète
Souvent joint au pathos les traits d'un vrai poète, etc.

Le premier volume des *Méditations poétiques* nous avait annoncé un poète distingué, capable de se placer, avec plus de travail, au rang des bons maîtres de notre époque. Il est malheureux que l'auteur, depuis la publication de cet ouvrage, n'ait fait que décliner de jour en jour, en détruisant par d'étranges ébauches l'opinion avantageuse que ses premiers essais avaient fait concevoir de son talent. Placer cet écrivain au premier rang des poètes actuels, comme l'ont fait quelques étourdis de notre époque, c'est non-seulement montrer beaucoup d'ignorance, mais encore c'est être injuste envers MM. Lormian, Delavigne, Ancelot, de Jouy, Boisjolin, Béranger, à qui personne aujourd'hui ne saurait disputer le sceptre de la poésie.

Je me console au moins d'errer avec Racine, etc.

Racine, le plus grand poète et le plus beau génie qu'ait produit la France, après Voltaire. On a souvent comparé

Corneille à Racine, pour donner la préférence au premier. Il nous semble que ce parallèle n'a pu être établi que par des hommes peu judicieux, à l'avantage de Corneille. Autant Virgile surpasse Lucain, autant, à notre avis, Racine l'emporte sur le prétendu rival qu'on affecte de lui opposer. Cette opinion n'est point un paradoxe : Voltaire, Laharpe, Saint-Lambert, la professaient tacitement : mais, sans étayer notre sentiment de l'autorité de ces grands hommes, nous croyons qu'il nous sera possible de le motiver d'une manière satisfaisante.

Avouons-le de bonne foi : Corneille est presque toujours déclamateur, ampoulé, quelquefois même trivial. Racine est constamment éloquent, noble, plein de grâce et de dignité. Le premier offre une foule de pensées fausses et alambiquées, d'antithèses souvent ridicules ; le second excelle surtout par la justesse et la beauté irréprochable de ses idées. Dans tous les ouvrages de Corneille, il n'est pas une seule page qui ne présente plusieurs fautes sous le rapport de la pensée ou du style ; dans presque toutes les tragédies de Racine, son contemporain, à peine un acte entier laisse-t-il apercevoir deux ou trois taches légères. L'auteur de *Polyeucte* pêche sou-

vent dans la conduite d'une action ; ses scènes sont filées avec peu d'art en général ; ses dénouements laissent toujours à désirer ; personne n'a plus approché de la perfection que l'auteur d'*Athalie* dans la composition dramatique. Corneille n'a qu'un ton ; parfois il est grand, sublime, énergique, mais sa grandeur, sa sublimité, son énergie sont peu soutenues et portent presque toujours le caractère de l'exagération. On l'a, ce nous semble, justement accusé d'avoir transformé presque tous ses Romains en matamores espagnols. Dans Racine on rencontre tous les genres de sublime avec plus de perfection encore : fort, véhément, tendre, gracieux, simple, naïf lorsque son sujet l'exige, ce poète sait prendre tous les tons, revêtir tous les caractères ; on lui a reproché d'avoir habillé les Romains à la française, mais *Britannicus* dément suffisamment cette accusation.

Corneille a un style dur, souvent martelé, inégal, incorrect ; le style de Racine est si parfait, qu'on peut, en quelque sorte, l'appeler le langage des dieux. Corneille n'est presque jamais poète ; Racine l'est au plus haut degré, et peu d'écrivains, soit parmi les anciens, soit

parmi les modernes, ont poussé le génie aussi loin que lui sous ce rapport.

Corneille n'a point produit de chef-d'œuvre proprement dit, et ne possède qu'un petit nombre de beautés. Le cinquième acte de *Rodogune*, quelques scènes de *Polyeucte*, deux ou trois de *Cinna*, plusieurs morceaux répandus dans le *Cid*, les *Horaces* et *Héraclius*, voilà tout ce qu'on peut admirer en lui. Presque tous les ouvrages de Racine sont des modèles accomplis. *Andromaque*, *Iphigénie*, *Phèdre*, *Britannicus*, *Athalie*, *Bajazet*, feront éternellement l'admiration et le désespoir des écrivains dramatiques. Nous ne connaissons que l'*OEdipe* roi de Sophocle, *Méropé*, *Brutus*, *Mahomet*, *OEdipe*, *Zaïre*, *Alzire*, *Sémiramis*, *Tancrède*, qu'on puisse assimiler à ces chefs-d'œuvre. Voltaire a peut-être surpassé Racine par sa brillante facilité, par le feu et la magie de son éloquence, par le pathétique des situations, par les hautes leçons qui ressortent de ses ouvrages dramatiques; mais on ne peut disconvenir que, sous le rapport de la perfection du style et des plans, il est inférieur à Racine.

est

DÉFENSE DU ROMANTISME.

Le terme de *romantisme* est un de ces mots vagues que les partisans de la nouvelle école n'ont jamais pu et se sont bien gardés de définir. MM. de Sismondi, Schlegel, M^{me} de Staël ne nous en ont donné aucune idée nette et précise, et nous concevons fort bien pourquoi. Un homme d'esprit, qui a écrit de jolis romans, M. C. Nodier, regarde le romantisme comme la reproduction des grands traits de la nature sauvage, c'est-à-dire comme la reproduction de la nature brute considérée sous ses aspects bizarres et extraordinaires. Cette manière d'envisager le sujet qui nous occupe, prouve combien le nouveau genre est faux, mais elle ne suffit pas encore pour éclaircir nos idées. M. le marquis de Saint-Chamans, malgré les recherches les plus consciencieuses, n'a pas été plus heureux que nous. Laissons-le exprimer ici ses doutes et ses soupçons, nous pourrions en tirer quelques lumières; et d'ailleurs la bonne critique est si rare aujourd'hui, qu'on doit accepter ses jugements avec reconnaissance.

« Puisque, malgré ~~les~~ mes soins, dit le judicieux auteur, je n'ai pu parvenir à attacher un sens précis à

ces terribles mots (*classique et romantique*) dont la découverte est la gloire des critiques allemands, je vais expliquer ce que j'en pense et l'idée que je m'en suis formée, non d'après leurs définitions, guides insuffisants et peut-être perfides, mais d'après les ouvrages qu'ils ont l'habitude de ranger dans chacune des deux classes. Expliquons d'abord l'origine de cette distinction, inconnue jusqu'ici dans la république des lettres. Les auteurs allemands qui l'ont inventée ont usé, dans cette occasion, d'une finesse et d'une petite supercherie dont je ne les croyais pas capables. Leurs prédécesseurs avaient la réputation d'être les meilleures gens du monde et d'aller toujours, comme on dit, droit leur chemin; mais les Allemands de la nouvelle école ont bien su prouver le système de la perfectibilité. Voici donc cette finesse allemande :

» Nous ne voulons point, dirent ces auteurs, nous conformer aux règles auxquelles sont soumis les chefs-d'œuvre des classiques anciens et modernes; mais si nous disons hautement que nous ne voulons point reconnaître de règles, cela donnera mauvaise opinion de nos œuvres. En morale, en littérature, en politique, en reli-

gion, on se prévient aisément contre ceux qui ne se soumettent à aucune règle, à aucune autorité. C'est bien là notre doctrine littéraire, mais il ne faut pas qu'on s'en doute. Pour détruire une religion, il faut en mettre une autre à la place; quand on veut renverser la monarchie, on propose d'y substituer la république. Agissons de même : élevons un trône à côté du trône rival, opposons des lois à des lois; et ce qui a passé jusqu'ici comme la règle générale, comme le code du bon sens, nommons-le un système, le système..... classique, soit. Pour nous, comme une chose négative ne peut pas faire impression sur les hommes, donnons un corps à notre système, en lui donnant un nom; car lorsque le vulgaire entend un mot, il croit toujours qu'il y a quelque chose dessous. Notre système s'appellera donc le système *romantique*, et, avec ce beau mot, on ne se doutera pas que notre seule règle est de n'en reconnaître aucune.

» Il est certain qu'aux yeux des gens qui ne réfléchissent pas, l'école allemande a beaucoup gagné à cette invention. Au lieu de paraître (ce qu'ils sont en effet) des gens qui renversent des lois, fruit de la sagesse et de l'expérience, pour se livrer à une licence sans frein, et à

tous les écarts qui en sont la suite, ils ont l'air d'opposer un système à un système, d'en faire deux manières différentes de concevoir la poésie ; toutes deux ayant leurs avantages et leurs inconvénients ; toutes deux pouvant citer à leur gloire de grands génies, des peuples entiers qui les ont reçues et adoptées de préférence ; entre lesquelles enfin chacun peut choisir suivant son goût. On voit qu'en présentant leur système de cette manière, ils feront plus de dupes que s'ils avaient exprimé simplement cette vérité : Nous avons deux genres ; sous le premier nom nous comprendrons *tout ce qui est bon* ; et, sous le second, *tout ce qui est mauvais*.

» Puisqu'ils n'ont pas su ou pas voulu établir leurs principes de manière à les faire clairement connaître à tout le monde, je me trouve obligé d'employer, à l'égard de la nouvelle école allemande, cette manière passablement impertinente de Champfort, qui, au milieu d'une discussion, disait parfois à ses adversaires : « Ce n'est » pas cela que vous vouliez dire ; *je vais d'abord vous » expliquer votre pensée*, et puis après je vous réfute-
 » rai. » Je vais donc leur expliquer leur pensée.

» Croyez formement, quoi qu'en disent ces messieurs

et dames, que voici la différence des genres classique et romantique.

» Les ouvrages réguliers, où l'on suit les lois établies; voilà ce qu'ils nomment le *genre classique*.

» Les ouvrages irréguliers, où l'on ne reconnaît aucune loi, voilà le *genre romantique*.

» Ceci est plus court, plus net et plus franc. C'est là qu'il faut en revenir : voilà la seule et véritable définition qui est écrite au fond de leur cœur, qui leur sert de patron dans tous leurs jugements, qui saute aux yeux à chaque page de leurs nombreuses analyses, mais qu'ils se garderaient bien d'avouer, qu'ils rejettent même, parce que ce serait trahir le vain prestige et le néant de la ridicule divinité, à laquelle ils adressent leurs hommages. Ainsi, malgré leur obscurité naturelle et le vague de leurs idées, il ne faut pas s'en prendre tout-à-fait à ces défauts innés et incorrigibles, de ce qu'ils ont si mal défini leur genre romantique. Quand on ne veut pas exprimer toute sa pensée, il faut bien des circonlocutions; mais, à présent, nous nous entendrons.

» La littérature classique, c'est celle où le génie se trouve uni au bon goût qui écarte ce qui est superflu,

sépare ce qui est disparate, distingue le grand de l'exagéré et de l'ampoulé, éclaire ce qui est obscur, rejette ce qui est absurde ; qui, enfin, lorsque le génie, dans sa végétation vigoureuse et prodigue, fait naître avec luxe mille et mille plantes diverses, sait arracher les mauvaises herbes et recueillir le bon grain.

» La littérature romantique, c'est celle qui a secoué toute espèce de frein, où le génie s'abandonne au hasard à tous ses caprices, où quelques éclairs brillent à travers un fatras obscur, où les perles sont ensevelies dans le fumier ; et, je l'avouerai, j'aime souvent mieux renoncer à la vue de ces perles, quelle que soit leur beauté, que de me salir les doigts pour aller les chercher dans un semblable écrin....

» S'il fallait absolument une nouvelle classification, j'ose dire que je pourrais faire mon système tout aussi bien que la nouvelle école. Autrefois, on nommait classique ce qui, dans chaque genre, était excellent, et ce qui, par cette raison, était offert comme le modèle à étudier. Chaque ouvrage, suivant son degré de bonté, s'approchait plus ou moins des œuvres classiques. L'on n'admettait, parmi les productions classiques, ni une

pièce régulière sans génie, ni une pièce où le génie brille sans goût et sans bon sens : cet arrangement était bien simple, ou, pour mieux dire, bien plat. Dans ce temps-là il n'y avait qu'un genre : l'école allemande en a distingué deux ; et moi, suivant le système de perfectibilité, je veux qu'il y ait trois genres.

» J'adopterai le nom de *classique* pour les bons ouvrages des anciens.

» Puisque le nom de *romantique* vient de la langue romance ; puisque cette langue, mélange du latin et du teutonique, est le résultat d'une langue barbare fondue avec le latin et perfectionnée par une meilleure grammaire, ce nom me paraît convenir parfaitement aux chefs-d'œuvre français et italiens, où se trouvent unies et fondues l'influence des idées modernes, et les règles sévères, mais nécessaires des anciens.

» Quant à mon troisième genre, tout-à-fait moderne et sans lois écrites, je rangerai ses chefs-d'œuvre dans le *genre barbare*. Ce mot me paraît caractériser parfaitement ce genre, puisqu'il rappelle l'idée de l'énergie sans grâce, de la force sans art, des élans vigoureux, mais désordonnés, des grandes passions dont l'expression

est exagérée ou sans délicatesse, en tout de l'impétuosité, non réglée au moral comme au physique, se livrant à tous les écarts avec des moyens puissants.

« Voilà mon plan, et je soutiens qu'il est aussi clair que l'autre est obscur, aussi précis que l'autre est vague, et qu'il renferme chaque ouvrage dans des limites certaines. Mais, entre nous autres inventeurs de systèmes, il existe beaucoup de jalousie de métier ; et je parierais presque que la nouvelle école allemande n'adoptera pas le mien, tout sage qu'il est. Du moins, je pourrai dire à mes ténébreux adversaires : Si vous vous obstinez à rejeter mon nouveau plan, si vous ne voulez pas non plus reconnaître votre propre système aux traits distinctifs dont je l'ai marqué dans ma définition, pour Dieu ! tâchez donc de vous expliquer vous-mêmes. Montrez-moi mon ennemi à visage découvert, que je sache à qui j'ai affaire ; je le cherche en vain dans l'obscurité dont il s'entoure, et je suis près de dire comme le héros d'Homère le classique :

Grand Dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous !

' *L'Anti-Romantique*, par M. de S..., 1 vol. in-8°, chez Lenormant, 1816.

» Grâces à M. de Saint-Chamans, la difficulté nous semble tout à fait éclaircie, *res ad liquidum planè perducta est*, et nous pouvons sans scrupule nous en tenir à la glose de *littérature barbare* ou de *littérature facile*, comme le veut M. Nisard.

» Ainsi, peindre la nature sans choix et sans discernement, préférer la brosse du badigeonneur au pinceau savant et délicat du peintre, les sons de la cornemuse ou du cor de chasse aux accords de la lyre et de la flûte, confondre tous les genres, entasser sans distinction le vrai et le faux, le beau et l'horrible, rechercher de préférence les idées bizarres et extravagantes ; se créer une absurde métaphysique, suivant laquelle il n'existe ni beau, ni laid dans les matières de sentiment et d'imagination ; ne suivre d'autre guide que l'*inspiration*, c'est-à-dire l'effervescence d'une imagination malade et désordonnée, voilà les traits caractéristiques de ce nouveau système qui, d'ailleurs, n'en est pas un, puisqu'il est la négation de tout art, de tout ensemble de principes, puisqu'il a toujours constitué la routine des mauvais écrivains et des incapables. La paresse, l'impuissance, l'ambition d'usurper à peu de frais les honneurs

dus au seul talent, ont été certainement les seuls mobiles
 qui aient porté tant d'auteurs de nos jours à embrasser
 avec enthousiasme un parti destiné à venger les sots de
 leur nullité. Au reste, quelque dégradée que soit aujourd'hui
 la littérature, on n'a jamais vu la foule s'y livrer
 avec tant d'ardeur. Perruquiers, pâtissiers, décrotteurs
 menuisiers, couturières, tout se croit et se prétend poète,
 tout se pare hardiment du titre d'homme de lettres. Il
 faut avouer toutefois que ces pauvres gens, malgré le
 ridicule dont ils se sont convertis pour la plupart, n'ont
 pas été entièrement trompés dans leurs prévisions, puisqu'ils
 ont effacé les coryphées de la nouvelle école.

»La poésie était autrefois un art extrêmement difficile
 et supérieur à tous les autres, par les qualités qu'on exigeait
 des hommes qui le cultivaient; aujourd'hui ce n'est plus qu'un
 art mécanique, un art *omnibus*, où la populace la plus ignorante
 excelle tout aussi bien que les plus beaux génies du *xvii^e* et du
xviii^e siècles, aux yeux des connaisseurs de notre époque.
 Félicitons-nous d'un progrès si honorable, félicitons-en les
 nouveaux réformateurs; il doit réjouir tous les cœurs généreux,
 tous les hommes jaloux de la gloire nationale; il doit consoler

bien doucement la France de l'humiliation où quelques publicistes assurent qu'elle est tombée. »

Note du docteur APHELÈS.

Créons à notre tour un système nouveau, etc.

Nous croirions manquer au public, jaloux de s'instruire, si nous lui dérobbions la connaissance d'un procédé merveilleux que nous avons trouvé dans les papiers du docteur Morosophus, procédé qu'il appelle *Recette pour faire un ouvrage romantique*; voici en quoi consiste ce secret :

¶ le sujet le plus nouveau, le plus bizarre ou le plus trivial que vous pourrez imaginer ; cela fait, traitez-le de la manière suivante :

Forgez un recueil d'aventures licencieuses ou tragico-miques, vraisemblables ou invraisemblables, *ad libitum* ; ajoutez-y :

- 1° Descriptions de cimetières, masures, cabanes, vieux châteaux, vieux clochers avec porches, ogives, rosaces, souterrains, etc. . . 100

2° Monstres, diables, sorciers, revenants , appa- ritions.	12
5° Masques, caricatures, lazzis, gros sel de cui- sine.	20
4° Guenilles du moyen-âge, friperie du régime féodal.	150
5° Adultères, suicides, incestes, enlèvements, meurtres, duels.	20
6° Astres, étoiles, fleurs, fusées, brises, murmu- res, etc.	500
7° Vapeurs hypocondriaques , esprit de Dante, Shakespeare, Calderon.	80
8° Quintessence de pathos nébuleux ou galima- thias double.	500
9° Néologismes , barbarismes, jurons, caque- tages, etc.	400
10° Faites intervenir le ciel, la mer, l'enfer, les vents, les fluides éthéré, magnétique, élec- trique, etc....	

Mêlez, selon la formule de Schlegel, en agitant le tout brusquement, et conservez le mélange pour vous en servir.

Cette composition est souveraine pour amorcer les sots. Elle est à la fois irritante, narcotique, exilarante, enivrante, émétique, stupéfiante, et nous osons, sur la foi de plusieurs honnêtes Parisiens qui en ont fait usage, assurer qu'elle a toutes les propriétés du meilleur opium de la Chine.

Attaquer trois géants dont la terrible main
Sous cent in-octavo peut écraser un nain.

On peut dire qu'aujourd'hui le mérite des auteurs est entièrement *mathématique* dans l'opinion de la plupart des lecteurs, qui l'évaluent en raison directe du nombre et du format des volumes, comme si la quantité n'était pas, en fait de belles-lettres ainsi qu'en agriculture, l'ennemie la plus irréconciliable de la qualité. L'auteur d'un in-quarto méprise l'auteur d'un in-octavo ; celui-ci professe le même dédain pour l'écrivain qui n'a produit qu'un modeste in-dix-huit : ô pitié !

Écrive qui voudra. Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Bien heureux..... dont la fertile plume

Peut tous les mois sans peine enfanter un volume !
 Tes écrits, il est vrai, sans art et repoussants
 Semblent être formés en dépit du bon sens ;
 Ils trouvent cependant, quoi qu'on en puisse dire,
 Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.

Quoi qu'il en soit, la fécondité paraît former un des attributs les plus marqués de nos grands génies romantiques, et je ne sais quel critique les a justement comparés à ces volcans toujours actifs qui font beaucoup de bruit, pour ne lancer que des cendres ou de la boue à travers des nuages de fumée.

Ce code si profond, si brillant de clarté,
 Qu'à l'éloquent Schlegel dicta la vérité.

Schlegel, homme très-érudit, auteur d'un *Cours de littérature dramatique* rempli d'erreurs et de paradoxes insoutenables. Jamais le mauvais goût et l'esprit de parti ne se sont affichés avec plus de licence, plus de hardiesse que dans cet ouvrage, écrit en style amphigourique, et dont l'auteur ne paraît pas comprendre lui-même les sujets qu'il traite. Quel funeste partage que l'érudition,

s'il est vrai qu'elle puisse fausser le jugement, abrutir l'esprit à ce point ! Au reste, nous aimons à croire, pour l'honneur de M. Schlegel, que sa doctrine est une doctrine purement ironique ; car si cet écrivain était de bonne foi, il s'ensuivrait nécessairement qu'il faudrait confier les individus, assez fous pour cultiver la littérature, aux soins charitables des médecins versés dans la pathologie intellectuelle et morale de l'homme. Il est malheureux que M. de Sismondi, esprit vaste et élevé, dont personne n'admire plus que nous les connaissances politiques et historiques, ait donné quelquefois dans les mêmes travers, en s'égarant dans le labyrinthe des fausses théories littéraires.

Aujourd'hui l'art d'écrire et sans règle et sans peine
Du plus maigre génie enrichissant la veine.

Quelques-uns des prosateurs et des romanciers de l'époque actuelle semblent un peu revenus de leur premier enthousiasme pour les principes de l'école allemande. Leurs écrits, il faut en convenir, présentent moins d'absurdités qu'on n'en lisait il y a deux ou trois

ans dans les ouvrages des coryphées du parti ; mais on ne peut se dissimuler aussi que la médiocrité s'y fait sentir à chaque page. Un ton commun ou rempli de fa-tuité, une *désinvolture* triviale que les auteurs prennent sans doute pour le naturel, l'abus des descriptions, le défaut absolu de sensibilité véritable et de pathétique, la manie des paradoxes, le manque de moralité, l'ignorance du cœur humain, voilà les caractères qui constituent l'esprit littéraire de notre époque. Autrefois, le romancier, dédaignant les machines et les ressorts mesquins employés par les écrivains actuels, s'attachait à la peinture des passions, des caractères ; il savait émouvoir et jeter dans l'âme les impressions les plus délicieuses ou les plus profondes ; mais l'art d'écrire, considéré sous un tel point de vue, exigeait trop d'éloquence, trop de travail et de talent. Nos contemporains l'ont bien compris. Aussi ont-ils abandonné le pénible sentier tracé par leurs devanciers pour se jeter dans les routes les plus vulgaires. Se piquer d'une exactitude mesquine, qu'ils appellent *vérité*, décrire à satiété les costumes et les localités, reproduire la nature matérielle, exagérer les situations et les sentiments, peindre les mœurs lo-

cales plutôt que les replis délicats de l'âme humaine, tel est aujourd'hui le fin de l'art, le secret du métier. On sent combien cette méthode a dû faciliter la tâche des écrivains ; ils y ont beaucoup gagné sans doute ; mais l'art et les lecteurs y ont énormément perdu.

Quoi ! tu te dis poète et tu n'en rougis pas !
Un nom si ridicule ! un sobriquet si bas !

Jamais, peut-être, le titre de poète n'a été plus ambitionné qu'aujourd'hui. Il semble que plus l'art s'avilit, plus on y attache d'importance et de sympathie. Le nom de poète est sans doute extrêmement honorable et flatteur, lorsqu'il est mérité ; mais aussi quel abus n'en fait-on pas ! Aujourd'hui tout esprit novateur et déréglé, tout écrivain qui peint la nature bien ou mal, pourvu qu'il la peigne avec exaltation et sous des traits extraordinaires, qui charge son style d'images et de figures incohérentes, affirme qu'il est poète et le persuade sans peine à une foule d'esprits faux, habitués à se payer de mots, et toujours disposés à embrasser, sans réflexion,

tous les paradoxes que leur propose le charlatanisme le plus impudent.

Il s'en faut bien, cependant, que les véritables poètes soient aussi communs qu'on le pense, et lorsqu'on songe à l'étendue des conditions imposées à ceux qui veulent conquérir ce titre d'une manière légitime, on sent combien ils doivent être rares. La poésie, ἡ ποιησις, a été parfaitement définie *la reproduction de la belle nature par le discours mesuré*. L'objet de cette définition paraît bien facile à remplir, quand on l'envisage superficiellement, mais il est bien propre à décourager quiconque l'analyse avec attention. En effet, que de choses renfermées dans cette expression seule, *reproduction de la belle nature* ! C'est peu qu'un écrivain s'attache à peindre d'une manière vive, pittoresque, hardie, si ses tableaux manquent de délicatesse et si, lui-même, il ne sait pas corriger son modèle, toujours défectueux ; c'est peu qu'il chante avec facilité, s'il n'enfante pas l'harmonie la plus flatteuse et la plus brillante ; c'est peu qu'il pense avec originalité, si ses idées ne sont pas nettes, ingénieuses, parfaitement choisies, parfaitement adaptées au sujet qu'il traite. Ame vive et sensible,

imagination riche, esprit flexible et juste, tact exquis, sentiment délicat du beau, de l'harmonie, des convenances, style aisé, majestueux, tendre, gracieux, selon les objets qu'on veut représenter, mais toujours pur, noble et soutenu, instruction variée et étendue, étude profonde des ressources de sa langue, goût accompli ou du moins sévère; voilà les traits distinctifs qui caractérisent le vrai poète. Retrancher un de ces attributs, et l'être fictif dont ils forment l'essence, cessera de subsister.

On a demandé bien souvent si la versification devait être considérée comme un élément indispensable de la poésie. Il nous semble que l'affirmative ne saurait être douteuse à cet égard. En effet, si l'on réfléchit combien les règles de la métrique française sont difficiles dans le système classique, si, de plus, l'on se persuade bien que le charme de la poésie tient, en grande partie, au plaisir que procure le sentiment de la difficulté vaincue, on conviendra que la versification est un des principes qui constituent cet art de la manière la plus essentielle. Cette vérité une fois reconnue, que l'on nous demande, par exemple, si M. de Châteaubriand est poète, nous ne se-

rons point dupe d'une pareille question ; nous répondrons que ce prosateur a souvent emprunté les couleurs et les formes de la poésie, mais que nous ne pourrions résoudre pleinement la difficulté que lorsque nous aurons lu cent vers, écrits par M. de Chateaubriand, sur un sujet quelconque. Toutefois nous sommes loin de conclure de là que la versification soit l'âme de la poésie ; nous avons seulement cherché à prouver qu'elle en était une partie intégrante, essentielle, et nous croyons que tous les hommes de bonne foi partageront notre sentiment sur ce point.



TABLE DES MATIÈRES.



Préface.....	Page 7
Élégie première. — Les Plaintes.....	21
Élégie II. — L'Hermite et le Voyageur.....	28
Le Pouvoir de la Musique.....	37
Élégies filiales. — Dédicace.....	41
Première Élégie. — Les Regrets.....	48
Deuxième Élégie. — Les Adieux.....	53
Troisième Élégie. — Le Tombeau.....	57
Quatrième Élégie — La Mélancolie.....	63
Cinquième Élégie. — Les Souvenirs.....	68
Sixième Élégie. — Le Désespoir.....	73
Septième Élégie — Le Délire.....	75
Le Cimetière de Montmartre.....	95
Épithalame pour le prince Henri-Joseph, duc d'Orléans...	115

Le Philosophe campagnard.....	127
Les Veillées d'hiver. — Première Veillée.....	139
L'Amour platonique.....	146
L'Apocolocyntose.....	175
Le Romantisme.....	194
Défense du Romantisme.....	226
Début de l'Iliade.....	253
Chanson.....	256
Vers adressés à M ^{me}	261
Réponse à une Épître badine.....	264
A Fanny D.....	266
Réponse à M. E. P. G.....	267
A J. A. D.....	270
Eucharis.....	272
Sur la Finesse.....	272
Rose.....	273
A une vieille Coquette.....	273
Un Auteur manœuvre.....	275
A un petit chien de mademoiselle Nise T.....	276
Sur une Comédienne célèbre.....	277
Le bon ami de Lucrèce.....	277
A une jeune Quêteuse.....	278
A mon frère J. D.....	278
A Marthon.....	279

Vers écrits sur un Album.....	279
Vers écrits sur l'Album d'un Ami.	280
A une jeune Dame.....	288
Même sujet.	281
A Corinne, sur des fleurs artificielles fanées'.....	281
Le Tombeau maternel.....	282
Epitaphium matris.....	282
Notes.....	285



36.77540

